4 vols

£5/5/-

out ce qu
du vulgai
profane,

1.



LE COMPÈRE
MATHIEU,
OU
LES BIGARRURES
DE L'ESPRIT HUMAIN.

NOUVELLE ÉDITION,

Ornée de belles Figures.

TOME PREMIER.

A MALTHE,
AUX DÉPENS DU GRAND-MAITRE.

1793.

Tout ce qui est au-dessus de l'intelligence du vulgaire est, à ses yeux, ou sacré, ou profane, ou abominable. *T. II, p. 43.*

1.



LE COMPÈRE MATHIEU, OU LES BIGARRURES DE L'ESPRIT HUMAIN.

NOUVELLE ÉDITION,

Ornée de belles Figures.

TOME PREMIER.

A MALTHE,

AUX DÉPENS DU GRAND-MAITRE.

1795.

possible, et y faisoit de très-grands progrès ; mais le *compère Mathieu* l'emportoit sur son émule par la vivacité de l'esprit, par la force de l'imagination, par sa profonde pénétration dans les sciences, ainsi que par la grace et l'adresse du corps dans les exercices auxquels il s'adonnoient l'un et l'autre. En revanche, l'*Irlandois* passoit chez les *jésuites* et ses condisciples pour avoir le cœur bon, l'esprit solide, le caractère sociable et docile ; et il s'en falloit beaucoup que l'on pensât de même sur le compte du *Compère* : sa vivacité, sa naïveté, ses saillies, ses opinions, sa fermeté lui avoient attiré beaucoup d'ennemis : les *régens*, qu'il contredisoit à tout propos, n'en étoient pas les moindres, et sur-tout le *préfet*, qu'il avoit convaincu d'avoir *cité à faux* dans un sermon. Enfin, trois choses achevèrent de le perdre dans l'esprit de ses maîtres : 1°. il se moqua ouvertement de certaines pratiques pieuses auxquelles *Whiston* s'accommodoit, ou par foiblesse ou par bienséance ; 2°. il ne voulut plus répondre aux *litanies* ; 3°. il fit un enfant (*a*) dont je fus le parrain. En conséquence de ses crimes, on le chassa. Comme j'aimois mon *Compère*, je partis avec lui.

(*a*) Le lecteur saura que c'est là l'origine de notre compérage.

AVIS
DE
L'ÉDITEUR.

Il importe fort peu au public d'apprendre par quel hasard cet ouvrage m'est tombé dans les mains. Il doit savoir que j'ai été plus de quatre ans dans l'irrésolution de le mettre au jour. Je puis compter sur une douzaine d'amis vertueux et éclairés. Quatre d'entre eux vouloient que je le fisse imprimer; quatre me poussoient à le brûler, et le reste me disoit d'en faire ce que je jugerois à propos. Un coup détermina l'affaire, et ce coup fut pour l'impression.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

Voici donc cet ouvrage tel que je l'ai reçu, non-seulement quant aux notes, qui sont de différentes mains, et assez souvent mal en ordre. Si cet ouvrage est bon, je prie le lecteur bénévole de savoir gré à la fortune de sa publication; s'il est mauvais, et, qui pis est, méchant, je suis le premier à joindre ma voix à celle des hommes zélés qui le décrieront.

TABLE
DES CHAPITRES.

Contenus dans le Tome I.

que dans celui du vieillard) des boissons abondantes, des fomentations froides sur la tête avec la mauve, la mercuriale, la pariétaire, et recommanda sur-tout *d'assurer* (*a*) le malade, parce que si les redoublemens continuoient, il pouvoit mourir dans la nuit.

En conséquence de cet avis, le curé profita d'un moment où le *Compère* paroissoit assez tranquille, et lui dit : mon cher frère, croyez vous en Dieu? — Non, répondit le malade, d'une voix languissante. — Ne l'écoutez pas, dis-je aussi-tôt au prêtre, je réponds de lui sur cet article. — Bagatelle que cela, répliqua le curé, ce n'est point là l'essentiel...... Mon ami, continua-t-il, acceptez-vous la *constitution*? — Le *Compère*, au lieu de répondre, commença à grincer les dents, ses yeux devinrent furieux et étincelans; toutes les veines de son corps se gonflèrent; l'écume lui sortit de la bouche en abondance; ce qui effraya le pasteur pour un moment; puis le zèle de ce prêtre se ranimant, il réitéra la même question : mais le *Compère*, dont le transport étoit parvenu à son période, sauta de

(*a*) C'est-à-dire, le confesser, lui administrer le viatique et l'extrême-onction.

son lit, empoigna le *constitutionnaire* par la gorge, et alloit l'étrangler, sans mon secours et celui du médecin, qui de sa vie n'avoit vu un pareil délire. Au bruit de cette scène, l'hôte et trois vigoureux compagnons montèrent, saisirent le malade, et l'attachèrent sur son lit. Pendant ce temps-là, le curé se sauva, le médecin le suivit, et moi je demeurai pour avoir la consolation de voir, dès ce moment, le mal de mon pauvre *Compère* diminuer; de façon qu'en quatre jours il fut en état de continuer sa route.

En sept jours et demi nous nous rendîmes à *Domfront*. Nous étions prêts d'y entrer, lorsque nous rencontrâmes le *barbier* de la ville, qui alloit saigner les bœufs d'un fermier des environs. Cet homme, qui nous connoissoit, nous apprit que le père du *compere Mathieu* et le *mien* étoient morts la veille. A cette triste nouvelle, je ne pus m'empêcher de verser un torrent de larmes. — Mon pauvre pere! m'écriai-je, qui m'avez donné la vie, qui m'avez aimé, nourri, élevé, faut-il que je vous perde pour jamais!.... Quoi! dis-je au *Compère*, tu ne pleures pas? et la nature.... — La nature est une sotte, interrompit-il brusquement: je laisse la foiblesse de pleurer aux femmes et à ceux qui, comme toi, sont

infatués du préjugé de la reconnoissance envers leurs parens (*b*). Ecoute : penses-tu que quand l'envie prit à *Guillot*, ton père, d'accoler *Perrine*, ta mère, il eût grande envie de procurer la vie à son fils *Jerôme*, dont il n'avoit pas la moindre idée? Crois-moi, si nos pères nous ont faits, ils en ont eu le plaisir (*c*) : s'ils nous ont élevés, nourris, ils nous ont rendu ce que leurs parens leur avoient prêté. Au reste, as-tu jamais vu un mouton (*d*) pleurer la mort de son père le bélier, ou de sa mère la brebis? Pauvre *Jerôme!* tu ne seras jamais qu'un benêt.—Comme pendant les neuf années que j'avois étudié, je n'avois pu monter qu'en troisième, que le *compère Mathieu* avoit appris tout ce qui se peut apprendre dans un collége, et bien des choses en sus, je dis en moi-même: *je ne suis qu'un ignorant; la nature a tort, et le* Compère *a raison.*

Apropos l'ami, dit le *Compère* au *barbier*, de quelle mort moururent donc nos pères? ——Hélas! répondit cet homme, hier vers les onze heures du matin, étant

---

(*b*) *V.* les mœurs, p. 49 et suiv.
(*c*) *Ibid.*
(*d*) *Ibid.* et le livre de l'Esprit.

sur la place, il leur prit un resserrement de gosier, accompagné d'empêchement à la déglutition, d'engorgement dans les vaisseaux capillaires, de sifflemens aux oreilles, de battemens dans les artères temporales, à quoi succéda une suffocation qui leur ôta la vie, malgré la précaution qu'on avoit prise de les élever à plus de douze pieds de haut, afin qu'ils fussent moins gênés par la presse. — Ah! j'entends, dit le *Compère : mortui sunt patres nostri morte philosophorum*. Hé bien, continua-t-il, ne voilà-t-il pas encore un effet de la tyrannie des lois? O divine philosophie! quand est-ce que ton flambeau éclairera les mortels? Quand viendras-tu dissoudre les entraves où l'univers est plongé? — O mon père! mon cher père! m'écriai-je, vous êtes mort, votre mort me prive de mon unique consolation, et me déshonore à jamais aux yeux de tout le monde. O lois! ô mœurs! ô raison! ô philosophie! quand vous accorderez-vous?

Lorsque nous fûmes entrés dans la ville, nous trouvâmes que la justice s'étoit accommodée du peu de *bien* des défunts. Etant naturel, selon moi, que ces *biens* nous revinssent, je réclamai celui de mon père; mais le procureur du roi, auquel je m'adressai à cet effet, me dit pour toute réponse:

damnatione bona publicantur, cùm vita adimitur (*e*). — N'entendant rien à ce latin-là, je le rapportai au compère pour en avoir l'explication. — Ce latin, me dit-il, signifie que quand *Hercule* vola les bœufs de *Geryon*, il ne fit qu'user du droit que la nature donne au plus fort sur le foible (*f*). Puis donc que nous n'avons plus rien ici, le plus court est que nous partions au plutôt pour chercher fortune ailleurs.

(*e*) L. 1, *ff. de bon. damn.*

(*f*) Trasimon estimoit qu'il n'y a point d'autre droit que celui du plus fort. *V. les essais de* MONTAIGNE, tom. 2. p. 391 --- *Vous agissez*, disoit *Brennus* aux plus déterminés brigands qui aient jamais paru sur la surface de la terre, *je veux dire les Romains*; vous agissez conformément à la plus ancienne de toutes les loix, j'entends celle qui donne au plus fort les biens du plus foible; loi qui s'étend depuis la divinité jusqu'aux bêtes. PLUTARCH. in *Camill. p.* 136, *édit. de Wechel.* Voyez encore à ce sujet THUCYD. *l.* 5, *cap.* 105. *p.* 344.--DION. HALYCARN. *lib.* 1, *cap* 5, *p.* 5. --- PLATO in *Gorg. pag.* 323. --- TIT. LIV. *lib.* 5, *cap.* 36.

CHAPITRE

CHAPITRE III.

Départ de Domfront. *Rencontre d'un* Espagnol. *Histoire de cet* Espagnol.

Quoique selon la saine philosophie, ce soit une chose ridicule, méprisable, et un effet des préjugés du vulgaire, d'être sensible au malheur de ses parens, j'avois lu un passage au *chap* 7, *v.* 27 *de l'ecclésiastique* (*a*), qui me brouilloit la cervelle, et qui faisoit que je ne pouvois me résoudre à quitter *Domfront*, et laisser ma mère dans les pleurs de l'affliction. Le *compère Mathieu* rit de mon embarras; puis ayant pitié de ma foiblesse, il m'accorda huit jours pour me délivrer de ce scrupule, et consoler ma mère. Au bout de ce temps-là, nous nous procurâmes les papiers dont il est d'usage dans notre pays de se munir lorsqu'on veut voyager. Ces papiers consistoient en un certificat de vie et de mœurs, que le syndic de l'endroit délivre *gratis*, après qu'on

(*a*) Honore ton père de tout ton cœur, et n'oublie pas les afflictions de ta mère.

lui a payé bouteille, et un extrait baptistaire que le curé délivre de même, après s'être fait donner trente sous.

Nous partîmes de *Domfront*, le *compère Mathieu* et moi, le 30e. jour de juin 1728, et nous enfilâmes la route de *Paris*. Ayant marché jusqu'à deux heures après midi, nous trouvâmes une fontaine à quatre pas de la route, qui nous invita à nous rafraîchir. Il y avoit près de cette fontaine un grand homme maigre, basané, assez mal vêtu, qui mangeoit un morceau de pain d'orge. Le *Compère* demanda à cet homme s'il n'alloit point du côté de *Paris*. — Tant s'en faut, répondit-il, car j'en viens. — Oserois-je demander, reprit le *Compère*, à qui j'ai l'honneur de parler ? — Oui-dà, dit l'*étranger*, je vais vous satisfaire dans le moment. — Il acheva son croûton, et dit :

Je m'appelle dom *Diego-Arias-Fernando de la Plata, Rioles, y Bajalos ;* je suis Espagnol de nation, et gentilhomme de naissance. — Monsieur est apparemment quelque aîné de famille, dit le *Compère* ? — Je n'en sais rien, reprit dom *Diego ;* personne n'a jamais connu mon père ni ma mère. J'avois tout au plus deux jours, lorsqu'un matin l'on me trouva dans un panier à la porte des *RR. PP. cordeliers* de *Bilbao* en *Biscaye*. Je fus nourri et

élevé aux dépens de ces chastes et charitables religieux jusqu'à l'âge de huit ans. Alors comme j'étois très-durement mené par le maître chez qui l'on m'avoit mis pour apprendre à écrire, je m'enfuis à *Burgos*, où je mendiai pour vivre. Il y avoit dans cette ville une troupe de *comi-tragi-sauteurs*. Le maître de cette troupe me voyant leste, bien fait, et propre à remplacer un sien fils qui s'étoit crevé le métacarpe en voulant imiter le saut du *Niagara*, me prit à son service, et en peu de temps je fus en état de gagner mon pain.

La profession de *comi-tragi-sauteur* me plut tellement, que par mon application et des exercices continuels, je parvins, en moins de trois ans, à être le plus excellent *scaramouche*, le plus facétieux *pierrot*, et le plus hardi *voltigeur* que l'on eût vu depuis long-temps.

J'avois déjà fait le tour du *Portugal* et d'une partie de l'*Espagne*, et je n'avois que douze ans lorsque la troupe arriva à *Saragosse*. Le recteur des *jésuites* de cette ville m'ayant vu, eut pitié de l'état où j'étois réduit à gagner ma vie, en la risquant vingt fois dans un jour, et me fit dire qu'il me destinoit un sort plus doux et plus heureux, si je voulois m'attacher à lui.

Piqué de quelques propos durs que mon maître *dom Scabrillas* m'avoit tenus dans la journée, j'acceptai le parti proposé.

Je ne fut pas sitôt entre les mains du recteur, que le saint homme commença par me faire détester ma vie passée, et par m'affermir dans les principaux points de la religion : ensuite, pour m'ôter certains scrupules qui lui déplaisoient, il m'initia dans la théorie et la pratique de cette science, par laquelle, en s'anéantissant soi-même, l'on peut s'unir à Dieu dans une simple contemplation d'esprit, sans se troubler de tout ce qui se passe dans le corps. Il m'apprit en outre la différence qu'il y a entre *l'ordre naturel* et *l'ordre surnaturel*; entre les deux *prédestinations*; entre la *grace prévenante* et la *grace coopérante*; et quels sont les effets du *concomitant*, de la *science moyenne* et du *congruisme*. — Mon ami, dis-je à *Diego*, vous me feriez plaisir de parler françois : je crois fort que mon *Compère* vous entend, car il est fort savant; pour moi je ne sais que ma langue naturelle. — *L'Espagnol* me regarda en haussant les épaules, et continua ainsi : Au bout de dix-huit mois je perdis mon cher maître; la mort l'enleva en deux jours de maladie. Il me laissa d'autant plus embarrassé de ma personne, que

l'on me chassa du couvent, sans que je pusse en deviner la raison.

Je partis donc de *Saragosse*, et je ne savois où aller, lorsque le hasard me fit rencontrer un vieux négociant allant à *Barcelone* pour des affaires de la dernière importance, qui regardoient son commerce. Après avoir conté mes peines et mon embarras à ce vieillard, il me dit, avec une douceur qui m'arracha des larmes : mon enfant, j'ai pitié de votre jeunesse, et de votre destinée ; vous êtes abandonné de tout le monde ; vous n'avez personne pour vous gouverner ni pour vous conduire dans un âge où les passions, les mauvais exemples et les mauvaises compagnies peuvent vous plonger dans un précipice affreux. Venez avec moi à *Barcelone*, j'y ai des amis auxquels je vous recommanderai, qui vous donneront de l'emploi si vous voulez vous appliquer, et qui vous mettront en état de ne dépendre un jour que de vous seul. — Je remerciai très-affectueusement le généreux vieillard ; je lui promis tout ce qu'il voulut, et je le suivis.

Cet honnête homme avoit un soin particulier de moi : lorsqu'il s'apperçoit que j'étois fatigué, il descendoit de sa mule, m'y faisoit monter, et me suivoit à pied des

lieues entières. Tout ce qui me faisoit de la peine étoit qu'il témoignoit ne pas aimer les *jésuites :* aussi me donné-je bien de garde de lui parler de l'*anéantissement* de soi-même, du *concours concomitant*, de la *science moyenne* et du *congruisme*, que défunt le recteur m'avoit enseignés.

Nous avancions à grandes journées, lorsqu'un soir, à l'entrée d'un petit bois, cinq ou six bandits fondirent sur nous : l'un d'eux appliqua un si furieux coup de crosse de fusil sur la poitrine du négociant, qu'il le renversa de sa mule ; les autres s'étant jetés dessus, enlevèrent son argent, ses papiers, sa monture, le dépouillèrent d'une partie de ses habits, et ne nous laissèrent qu'après nous avoir cruellement maltraités l'un et l'autre.

Comme cette aventure nous arriva dans un pays où il n'avoit aucunes connoissances, tout ce que je pus faire fut de le conduire à une abbaye de *bénédictins*, près de laquelle nous avions passé une heure auparavant. Arrivés dans cette abbaye, le vieillard dit qui il étoit, conta son désastre, et exposa la nécessité où il se trouvoit de se rendre au plutôt à *Barcelone*. Je ne sais si ce négociant avoit été autrefois un grand pécheur, ou s'il appartenoit à quelque hérétique ; mais le ciel endurcit tellement le

cœur des moines à son égard, qu'il ne reçut, pour tout secours, qu'un peu de pain bis, quelques châtaignes, et cinq ou six *maravédis* (*b*); après quoi l'on nous envoya coucher sur un peu de litière qui se trouvoit dans une des remises des carrosses de M. l'abbé.

Le lendemain matin, le vieillard voulut partir à quelque prix que ce fût. Il espéroit trouver quelque personne généreuse qui voulût bien lui procurer les secours nécessaires pour continuer son voyage, quoique ses blessures ne le permissent guère : mais un bailli et deux curés de village, auxquels nous nous adressâmes, furent aussi durs que les *bénédictins;* et le vieillard, exténué de fatigue et de douleur, fut obligé de se refugier chez une pauvre femme qui n'avoit qu'une chèvre pour tout bien, et qui se prêta, de la meilleure grace du monde, à lui procurer tous les secours qui lui seroient possibles, tandis que j'irois annoncer à ses amis de *Barcelone*, le triste état où il étoit réduit. Je n'eus pas la peine de faire le voyage; car un instant après que nous fûmes dans la chaumière

(*b*) Petite monnoie d'Espagne, qui vaut un peu plus qu'un denier de France.

de cette pauvre femme, le malheureux vieillard tomba sans connoissance : le sang lui sortit par la bouche à gros bouillons, et l'étouffa en moins de six minutes, sans que nous eussions pu y apporter aucun remède, et sans avoir pu apprendre le nom de ses amis de *Barcelone*.

Ce déplorable événement me jeta dans une consternation inexprimable Pour comble de disgraces, le curé de l'endroit ne voulut point enterrer ce pauvre homme, attendu que l'argent qu'on fit du reste des dépouilles que les voleurs lui avoient enlevées ne suffisoit pas pour son salaire : enfin, la bonne femme, qui avoit eu la charité de nous recevoir, vendit sa chèvre, suppléa, du peu qu'elle en tira, à la somme que le pasteur exigeoit, et le vieillard fut enterré. Cependant, pour faire voir que les ecclésiastiques, en soutenant intrépidement le droit de leurs émolumens, ont le cœur aussi généreux, l'ame aussi bienfaisante que les séculiers, le curé voulut bien se charger d'envoyer *gratis* un extrait mortuaire, et le détail de cette aventure aux parens du défunt, si on pouvoit lui en dire le nom et la demeure.

Réduit au même état où ce généreux vieillard m'avoit trouvé, j'enfilai assez

tristement le premier chemin qui se présenta à la sortie du village. J'avois à peine fait une lieue, que je rencontrai deux *pères capucins*, qui se rendoient à *Rome* sur la convocation d'un chapitre général de leur ordre. L'idée me prit de faire le même voyage, et les bons pères me permirent de les accompagner. Je vis alors qu'il y avoit de vrais *élus* sur la terre, et qu'il y avoit des occasions où la providence se manifestoit d'une façon à ne pas laisser douter aux plus incrédules, que l'effet des promesses que Dieu fit autrefois à Abraham, *et semini ejus*, aura lieu jusqu'à la consommation des siècles. Ces bons pères, ainsi que moi, n'avoient pas le sou, et nous fûmes accueillis, régalés, fêtés, honorés, et presque adorés par-tout où nous passâmes.

Trois jours après notre arrivée dans la capitale du monde chrétien, je me trouvai placé, par le crédit de ces bons religieux, chez *monsignor Tongarini*, évêque de *Mansoura* en *Mansourie*. Mon occupation étoit à peu près la même que celle de la *Sunamite* du prophète royal David; je tenois les pieds chauds à sa *monsignorerie*, dont la chaleur naturelle s'étoit évaporée l'année précédente, dans une querelle qu'elle avoit eue avec le *cardinal Fabroni*.

Pour le coup je crus ma fortune faite à toujours. *Monsignor* m'avoit donné la tonsure ; il m'avoit fait faire un petit habit de soie noire, des chemises à dentelle, et un petit collet des plus à la mode ; il m'avoit promis le premier bénéfice qui seroit à sa disposition, et mille autres choses ; mais le ciel, qui me persécutoit sans doute pour quelques momens d'indocilité que j'avois eus envers le recteur des *jésuites* de *Saragosse*, m'ôta mon nouveau maître au bout d'un an que je fus à son service. Il y avoit quelque temps que l'illustre prélat se plaignoit que la partie située entre le périnée et le croupion, avoit perdu son élasticité ; une fièvre survint, qui l'emporta.

J'avois amassé quelque argent au service de *monsignor Tongarini*, j'en employai une partie à faire dire des messes pour les ames du purgatoire, afin qu'elles daignassent inspirer à quelque *monsignor refroidi*, de me prendre aux mêmes conditions que défunt son confrère. En attendant l'efficacité de l'œuvre méritoire, je dépensai le reste à faire des pélerinages, à réprimer mes appétits charnels, et à acheter des indulgences.

Au bout de six mois je me trouvai à sec, et les bonnes ames ne m'avoient

point encore procuré de condition ; ce qui ne laissoit pas de m'inquiéter. Enfin, elles inspirèrent un *juif Vénitien*, nommé *Eléazar*, de me prendre pour son secrétaire. Il ne doutoit pas que je ne susse au moins les premiers élémens du commerce, puisque j'avois été dans le cas d'en entendre parler journellement pendant mon séjour chez les *jésuites* de *Saragosse*.

Le même jour que j'entrai au service de ce *juif*, nous partîmes pour *Ancône*, où nous trouvâmes un bâtiment qui devoit nous transporter à Venise. Au premier vent favorable ce bâtiment partit ; mais la nuit suivante un vent *maestro* occasionna une si terrible tempête qu'à la pointe du jour nous nous trouvâmes à l'embouchure du golfe. Cependant la tempête étoit appaisée, le vent étoit devenu *siroco*, et nous nous disposions à en profiter, lorsque nous apperçûmes un chebec Algérien qui faisoit force de voiles sur nous. En trois heures il nous joignit, nous lâcha quelques bordées, et se disposa à nous aborder ; mais, par un bonheur inespéré, ce chebec s'ouvrit en deux, et la mer l'engloutit.

Ce ne furent certainement pas les coups de canon que nous envoyâmes au corsaire qui le mirent dans le cas de périr, car nous n'avions pour toutes armes que des

fusils et des sabres. L'équipage attribuoit cet événement à la caducité du chebec : deux femmes disoient avoir vu *Notre-Dame de Lorette* entre le corsaire et nous : *Eléazar* soutenoit que *Moïse* avoit fendu ce bâtiment d'un coup de baguette : pour moi je ne fis aucune difficulté d'attribuer notre délivrance à un morceau de la tunique de *saint François*, que je porte par dévotion, et que j'avois attaché au mât de notre vaisseau, au moment que j'apperçus le corsaire.

Le vent continuant à être favorable, nous arrivâmes à *Venise* en deux jours et demi. Le *juif Eléazar* m'installa aussitôt dans l'emploi qu'il m'avoit destiné, et dont je me suis acquitté avec applaudissement pendant quatre ans que j'ai été à son service. La première année il me fit faire avec lui deux voyages à *Constantinople* : la seconde, il me mena à *Lisbonne* : quant aux deux autres, il trouva à propos de me laisser chez lui pour veiller de plus près à ses affaires, pendant les longues absences qu'il étoit obligé de faire.

Je fus d'autant plus charmé de la résolution de mon maître, que j'aimois sa fille *Rachel* ; elle n'avoit que douze ans, et ne m'étoit point cruelle. D'ailleurs j'étois parvenu à être le favori d'une jeune *citadine*, supérieure

supérieure d'un couvent de filles dans le voisinage, de sorte qu'uniquement occupé de mon emploi, de mon salut, et des plaisirs inexprimables que je goûtois entre les bras de *Rachel* et de la *citadine*, je pouvois comparer mon état à celui du plus heureux de tous les hommes : mais cet état ne fut point éternel. Sur la fin de la quatrième année, je m'apperçus que la *supérieure* m'avoit communiqué ce qu'on appelle entre honnêtes gens, *une galanterie*. Je fis part de ce présent à *Rachel*, qui le rendit à un noble, le noble à sa belle-sœur, la belle-sœur à son mari, le mari à une *corteggiana*, la *corteggiana* à un dominicain, le dominicain à son prieur, et celui-ci à la mère de mon aimable *Israélite*; tellement que le bon homme *Eléazar* en eut sa part. Pour comble de malheur, mon maître s'avisa de vendre sa fille à un *Turc* (car les *juifs* font argent de tout); ma chère *Rachel* fut livrée à mon insu, et je n'appris cette funeste nouvelle que trois heures après son départ.

Dès ce moment je résolus d'abandonner des lieux qui me rappelloient trop le souvenir de mon bonheur passé, pour y vivre désormais tranquille. Je partis pour *Paris*; je pris ma route par l'Autriche, la Bavière, la Franconie, la Westphalie,

et par la Hollande, que j'avois envie de voir avant que de me rendre en France; mais je fis peu de séjour dans cette république, qui n'est presque habitée que par de maudits hérétiques, ne croyant ni aux indulgences, ni aux reliques, et n'ayant aucun respect pour la sainte inquisition. Aussi Dieu les punit bien, car il ne se fait point de miracle chez eux; et d'ici à plus de trois cents ans, notre saint père le pape n'en canonisera aucun, payassent-ils le triple de ce que les catholiques paient pour faire canoniser les saints.

Lorsque je fus arrivé à *Paris*, je me mis au large avec les ducats que j'avois apportés de *Venise*. Je commençois même à oublier *Rachel;* mais je n'en étois pas à ce point à l'égard de la *citadine*. Le présent qu'elle m'avoit fait, me devenoit de plus en plus à charge. Pour comble d'infortune, un médecin, nommé *mercuro-bol-asinos*, entreprit de me guérir, et ne réussit qu'à irriter mon mal, en m'excroquant le reste de mon argent (*c*). Cependant, comme

---

(*c*) *Quippe aliquam quicumque artem benè novit, agendo,*
Aut numquàm, aut saltem raròpeccabit: at ISTI,
DE QUIBUS EST SERMO, *de centum vix erit unus*
Quem sanare queant, quem non fortasse trucident

il falloit vivre, je fus alternativement laquais, écrivain, cocher, poëte, suisse et colporteur. J'étois résolu de m'en tenir au colportage, lorsque mon mal redoubla de façon que je me trouvai hors d'état de colporter. J'avois derechef amassé quelque argent ; je fus encore assez dupe pour le donner à un maudit charlatan, qui ne réussit pas mieux que son prédécesseur. Enfin, je ne savois que faire, que devenir, lorsque le ciel, prenant pitié de moi, me fit connoître le tort que j'avois de mendier les secours des hommes,

---

Unde istud! nisi quod pars horum maxima nescit
Quid faciat, quid sit prorsùs medicina: sed ipsi
Dùm tantùm incumbunt sophiæ, et dialectica discunt
Vincla, quibus valeant indoctum nectere vulgus,
Vix elementa artis medicæ et primordia libant.
Sic labyrinthæis ambagibus ac sua tecta
Instructi redeunt, atque enthymemata vibrant;
Hinc tumidi incedunt, hinc publica præmia poscunt :
Id satis esse putant (nec dicipientur) *ad hoc ut,*
Carnifices hominum sub honesto nomine fiant.
O miseræ leges, quæ talia crimina fertis !
O cæci reges, qui rem non cernitis istam !
Vos quibus imperium est, qui mundi fræna tenetis,
Ne tantum tolerate nefas, hanc tollite pestem ;
Consulite humano generi, quod nocte dieque
Horum carnificum culpâ mittuntur ad orcum !
Vel perfecte artem discant, vel non medeantur.

PALINGIN. in Leon. pag. 93.

tandis qu'il y en a de divins sur la terre. Je me souvins alors du *bienheureux S. Jacques* de *Compostelle* en *Galice ;* je fis vœu à l'instant d'aller le visiter à pieds nus, et de ne vivre que de pain et d'eau, jusqu'à ce qu'il lui plût de me rendre ma première santé. Vous me voyez dans ce voyage; vous en connoissez la cause : en voici l'effet. — En finissant ces paroles, l'*Espagnol* nous montra son pitoyable *pénis*, au bout duquel pendoit une crête semblable à celle d'un coq d'inde.

Oh ! oh ! dit le *compère Mathieu*, ceci devient sérieux ; c'est un *condylome !* — *Saint Ignace !* un *condylome !* s'écria *Diego* en se signant ; un *condylome !* l'on m'avoit dit que ce n'étoit qu'un *excroissance* formée par la fixation de la lymphe, et occasionnée par l'habitation charnelle que j'avois eue avec la *citadine*. Ah ! monseigneur, faites-moi l'amitié de me dire si ce *condylome* n'est point un sort que la *citadine* a jeté sur cette partie, en vengeance de l'amour qu'elle me soupçonnoit avoir pour *Rachel !* Hélas ! c'en est un assurément ; car la dernière fois que je l'ai vue, je la trouvai occupée à lire le *petit Albert* et les *clavicules* de *Salomon*. — Désabusez-vous, *seigneur Diego*, dit le *Compère*, votre mal, quoique sérieux, n'est point un sort. La *citadine* n'est rien

moins que sorcière : la galanterie dont elle vous a honoré, est ce que messieurs de la faculté nomment *virus vérolique* : ce *virus* vous a occasionné quelque épaississement dans la lymphe, d'où un relâchement dans la partie inférieure de l'extrémité du *pénis*, d'où le *condylome*, ou si vous le voulez, le *sarcome*, le *marisca*, le *fungus*, le *ficus*, le *thymus*, qui signifient tous à peu près la même chose; d'où, enfin tous les maux dont vous vous plaignez..... Et ce *virus*, ne seroit-ce point le diable, interrompit *Diego*, ou plutôt ce fléau dont Satan a frappé tant de saints personnages, nommément le *prophète David*, le *vieux Lazare*, le *saint homme Job*, et *François Ier*? — Pour le diable, non, reprit le *Compère* : pour le fléau dont vous parlez, cela se peut. Quoi qu'il en soit; c'est une espèce de levain acide, subtil et coagulant, dont je vous déferai sans qu'il vous en coûte une obole, si vous voulez retourner à *Paris* avec moi. — Ah! si ce n'est que cela, s'écria *Diego*, vous me rendez la vie : je vous avoue que ces mots infernaux de *virus*, de *condylome*, de *sarcome*, de *marisca*, de *fungus*, de *ficus*, de *thymus*, m'avoient effrayé; que j'ai une peur extrême des revenans, des sorciers, des magiciens, des loups-garous, et sur-

voiement séreux et bilieux ; en un mot, des maux si terribles, qu'il faudroit que *monsieur saint Jacques* fût bien fin pour vous empêcher de crever comme un misérable, devenu en horreur à vous-même et à tous ceux qui approcheroient de vous. — Bienheureuse *Vierge Marie !* s'écria l'*Espagnol*, quelle abominable litanie venez-vous de débiter ! *Saint Polycarpe*, secourez-moi, ou je deviens *manichéen*. Je défie la guerre, la peste et la famine de réunir tant de maux à la fois.

Ah ! monsieur, pour peu que ce poison infernal étende ses ravages sur la terre, c'est fait de nous, c'est fait de l'espèce humaine, l'*antechrist* va paroître ; *Elie* et *Enoch* vont revenir, les sept trompettes vont sonner ; les visions de *saint Jean* vont s'accomplir, et le monde va finir. Est-il possible que la *supérieure* d'un couvent de filles, qu'une personne consacrée au service du Seigneur, m'ait fait un présent si exécrable ? O créature maudite ! que n'es-tu....? Non, vivez adorable *citadine* : hélas ! si vous n'eussiez reçu ce poison de personne, vous ne me l'auriez pas communiqué. Ah ! monsieur, mon cher monsieur, je vous conjure, par les entrailles de votre ange gardien, de me délivrer au plutôt de ce *condylome* infernal, ou je me

désespère comme *Judas*, je me pends au premier arbre, et les boyaux me sortiront du corps de frayeur et d'angoisse. — Appaissez-vous, *seigneur Diego*, dit le *Compère;* je vous jure, sur mon honneur, que je vous guérirai entièrement : mais parlons d'autre chose.

Vous me paroissez un homme qui avez vu le monde, et qui, par les diverses aventures de votre vie, devez avoir acquis beaucoup d'expérience en toutes choses. Je cherche à former certaine *petite société*.... attachez-vous à moi, vous ne vous en repentirez pas. — Ah ! très-volontiers, répondit l'*Espagnol :* que *saint Arnould* me préserve de refuser une telle offre, dans un moment où je ne sais que devenir ! Au reste, je vais vous devoir de si grandes obligations, par l'extirpation de mon *condylome*, et par l'expulsion du *virus* qui me mine et me tourmente, que je croirois être le plus ingrat de tous les hommes, si je ne m'abandonnois sans réserve à tout ce que vous exigez de moi. — Fort bien, dit le *Compère*, j'aime les personnes naïves et reconnoissantes. Dès ce moment je vous reçois dans *l'illustre et respectable corps des* PHILOSOPHES, ainsi que mon *compère Jérôme* que voici, lequel sera désormais votre intime et votre ami de

cœur. — Vous savez, dis-je au *Compère*, que je ne suis qu'un sot, et que vous ne ferez de moi qu'un très-mince sujet. — Je sais fort bien, dit le *Compère*, que tu n'as pas inventé la poudre; mais tu as toujours assez d'esprit pour devenir un jour un philosophe du cinquième ou sixième ordre; car il y en a de tous les étages. Suivez l'un et l'autre mon exemple; mes actions seront vos leçons. — Pour moi, dit *Diego*, je me sens très-disposé à *philosopher*, moyennant qu'il n'y ait point d'hérésie, que j'aie le loisir de réciter mon rosaire, qu'on ne coure aucun risque d'être pris par le diable, ni de mourir sans confession. — Pour de l'hérésie, repris le *Compère*, je proteste qu'il n'y en a point : il est vrai que les philosophes ne vont pas toujours à la messe; mais la bonne volonté est réputée pour le fait; et il n'y a point d'exemple qu'aucun d'eux ait été pris par le diable : quant à votre rosaire, il vous sera libre de le réciter aussi souvent que l'envie vous en prendra. Au reste, continua-t-il, comme la philosophie est une science dont les principes ne sont point encore bien développés, qu'il n'y a que le temps et l'usage qui puissent en procurer une parfaite connoissance, ne vous étonnez pas de me voir

souvent parler et agir inconséquemment ; c'est le propre des philosophes. Ce qui vous paroîtra une contradiction en moi, sera une marque infaillible d'un nouveau degré de connoissance que j'aurai acquis. — En finissant ces mots, le *Compère* se leva, nous reprîmes notre route, et trois jours après nous arrivâmes à *Paris*.

CHAPITRE IV.

Arrivée du Compère Mathieu *à Paris*, *et son établissement en cette ville.*

ETANT arrivés à *Paris*, le *Compère* loua un cabinet au cinquième, chez un vinaigrier de la rue de la *Harpe*. Comme il n'y avoit qu'un lit, deux d'entre nous couchoient dedans, et l'autre dessous.

Les premiers jours de notré arrivée, le *Compère* (je ne sais par quel secret) décondylomisa l'*Espagnol*, ainsi qu'il le lui avoit promis. Etonné du succès, je m'écriai, tenons-nous-en là, *Compère*, nous sommes dans une ville où le talent admirable que vous venez de faire paroître, ne peut manquer de nous combler de richesses et de gloire. — Tu te trompes, mon cher *Jérôme*, dit le *Compère*; quand même j'aurois décondylomisé et dévérolisé tous les moines, les nymphes, les laquais et les petits-maîtres de *Paris*, les *mercuro-bol-asinos* l'emporteroient encore sur moi : il suffit que ma méthode ne soit point la méthode reçue, pour que je soit contredit, démenti, hué, berné, sifflé, persécuté, et peut-

peut-être lapidé. Au reste, ajouta-t-il, ce n'est point à cette sorte de gloire que j'aspire ; c'est à celle de la *philosophie sublime et transcendante* que je veux atteindre ; c'est là que je veux borner mon ambition et mes travaux.

Il y avoit déjà trois mois que nous étions à *Paris* ; et *Diego* avoit employé ce temps-là à nous faire connoître les rues, les carrefours, les quartiers, ainsi que les temples sacrés et profanes de cette ville, lorsque nous nous apperçûmes que les eaux baissoient extraordinairement chez nous : il ne nous restoit plus que dix écus ; ce qui m'ayant alarmé, je demandai au *Compère* quelle ressource il avoit à opposer à la misère qui alloit nous accabler. Je ne le sais point trop, me répondit-il. — Hé bien, repris-je, que chacun de nous emploie quelques momens à réfléchir sur quelque moyen propre à nous tirer d'affaire : le premier qui en aura trouvé un convenable, le proposera, et après l'examen l'on agira en conséquence. — A ces mots succéda un profond silence.

Il y avoit quelques minutes que la méditation duroit ; lorsque *Diego* se leva tout-à-coup, et s'écria : mes amis, consolons-nous ; le ciel m'inspire un expédient. Il nous reste dix écus, portons les chez les

Jacobins, pour qu'ils prient *saint Dominique* de nous tirer d'embarras. — C'est fort bien pensé, dis-je à *Diègo*; mais si *saint Dominique* s'avisoit d'être six mois sans nous secourir, comme ont fait les *bonnes ames de Rome* à ton égard, que deviendrions-nous pendant ce temps-là ? — Ma foi, je n'y songeois pas, répondit-il.... Méditons donc, ajouta-t-il.

La seconde méditation avoit déjà duré quelque temps, et aucune idée ne venoit, lorsqu'un Savoyard vint dire au *compère Mathieu* de le suivre à l'instant pour affaire importante.

L'Allobroge conduisit le *Compère* chez le marquis de *Barjolac*. Après avoir attendu quelque temps dans une antichambre, où trois grands laquais s'occupoient à disputer sur le mérite de la *Sémiramis* de *Voltaire* et du *Catilina* de *Crébillon*, il fut introduit. Il trouve le marquis occupé à se noircir les sourcils, à mettre son rouge, et à se parfumer les aisselles et les génitoires; cette besogne étant finie, son valet-de-chambre lui chaussa une paire de souliers à talons rouges, dont l'entrée étoit bordée de calepin blanc; il acheva de l'habiller; il lui ceignit une épée, dont la lame étoit de buis, pour que son poids fatiguât moins, et puis s'en alla. Lorsque

le *Compère* et le *Marquis* furent seuls, ce dernier se jeta dans un fauteuil, se mit à mâcher quelques pastilles, prit de trois sortes de tabac dans la même tabatiere, toussa d'un petit ton enfantin, se moucha dans un mouchoir de soie blanche, s'essuya avec un autre couleur rose, se leva, se mira, se rengorgea, fit une pirouette sur le talon, et dit au *Compère* : l'ami, je sais que tu fais de très-jolis vers ; je te prie de me faire, en payant, une satyre des plus sanglantes contre le duc de *Bracastron*. C'est un fat qui a osé me contredire chez la marquise de *Grand-chien* ; qui m'a desservi chez le *ministre* ; qui ne cesse d'affecter publiquement à mon égard un air de mépris qui m'outrage, et duquel il faut que je tire une vengeance complète. — Monseigneur, dit le *Compère*, le procédé du duc de *Bracastron* et injuste ; mais il me semble d'avoir lu dans *Hérodote d'Halicarnasse*, *liv.* 8, *chap. des querelles entre les ducs et les marquis*, que de son temps les gens de votre sorte opposoient leur épée à l'insulte, et non pas un libelle ; nos preux et vaillans chevaliers en ont fait de même ; cet usage se pratique encore aujourd'hui en semblable occasion ; pourquoi ne vous y conformez-vous pas ? — Que le ciel m'en préserve, s'écria le marquis de *Bar-*

jolac, cela peut convenir à quelque gentillâtre de Basse-Bretagne ou du Bas-Poitou ; mais à un homme de ma condition, fi : il n'y a rien de plus roturier que de se battre. D'ailleurs, le *duc* est un spadassin à culbuter son ennemi du premier coup de lame, et à ne se faire aucun scrupule d'ôter la vie au dernier rejeton de l'illustre race des *Barjolac*, dont les ancêtres, tant mâles que femelles, ont rendu de si importans services à nos souverains ; au reste, il est l'offenseur, je suis l'offensé ; qui de nous deux doit être puni ? — Ces raisons-là sont admirables, reprit le *Compère* ; mais comment voulez-vous que je fasse une *satyre* contre le duc de *Bracastron* ? je ne lui connois d'autre défaut que celui d'être votre ennemi. — Ma vengeance et mon courroux t'inspireront, repartit le *courageux marquis* ; j'irai te voir, en attendant pense, rêve, imagine, use du privilége de la poésie, aie recours à la fiction. Tiens, voilà dix *louis* à compte de la somme que je te destine, si tu réussis à mon gré : juge de ma générosité par mon ressentiment. Adieu.

Le *compère Mathieu*, étant revenu au logis, se mit à écrire, écrivit le reste de la journée, écrivit toute la nuit, écrivit une partie de la matinée du lendemain,

et venoit enfin d'écrire la *satyre*, lorsque le marquis de *Barjolac* arriva. — Quoi ! s'écria-t-il en entrant, le libelle déjà fini ! donne vîte, mon cher, que je le lise..... Tout part de source, je n'aurois pu mieux t'inspirer. Sans doute que le *duc* t'a fait aussi quelque outrage ; car il n'y a que la rage et la vengeance qui puissent t'avoir dicté cet abominable libelle. — Point du tout, *monseigneur*, répondit le *Compère*; le désir de vous servir, certaine inclination que la nature m'a donnée à cette sorte d'ouvrage, et les dix *louis* que j'ai reçus hier de votre main généreuse, furent mon Apollon, et le seront toutes les fois qu'il plaira à *votre grandeur* de se servir de moi, pour tirer une vengeance glorieuse et complète de ses ennnemis. — Le *marquis*, enchanté, donna trente autres *louis* au poëte, et emporta le libelle, qui se multiplia tellement, qu'en moins de vingt-quatre heures, tous les cercles de *Paris* en furent inondés ; en moins de trente-six heures, il fut imprimé, avec des notes et des augmentations : et en moins de trois jours, le duc de *Bracastron* étoit devenu d'un ridicule si étrange aux yeux des trois quarts de ce qu'on appelle le *grand monde*, qu'il se seroit caché pour dix ans, s'il

eût eu le cœur aussi bien placé que son illustre ennemi.

Hé bien, *seigneur Diegò*, dis-je à l'*Espagnol* après cette aventure, vous semble-t-il qùe *saint Dominique* eût rempli si abondamment notre attente, et en si peu de temps que le marquis de *Barjolac* ! — Qui vous a dit, répondit-il, que le *bon saint* n'y a point contribué en faveur de la pieuse intention que j'avois eue de nous adresser à lui ? J'en suis tellement convaincu, qu'en reconnoissance d'un tel bienfait, je vais de ce pas faire allumer un cierge de deux livres devant son image. — En finissant ces mots, il partit, et ne revint qu'après avoir exécuté sa promesse.

CHAPITRE V.

Continuation de notre séjour à Paris. *Vision de* Diego.

J'ai dit que nous étions logés au cinquième étage ; mais les quarante *louis* du marquis de *Barjolac* nous firent descendre au second, et au lieu d'un cabinet où il n'y avoit qu'un lit, nous louâmes deux chambres où il y en avoit trois.

Depuis la composition du libelle, l'occupation journalière du *compère Mathieu* étoit de travailler pour un libraire, aux gages duquel il étoit. Quant à l'*Espagnol* et moi, notre besogne consistoit à copier divers passages dans les auteurs que le *Compère* nous indiquoit, à faire les commissions, la cuisine et le tracas du ménage.

Un soir que l'*Espagnol* étoit sorti pour chercher quelque assaisonnement qui manquoit à une tête de mouton que nous avions pour souper, il rentra en poussant des hurlemens épouvantables. — *Sainte Marie à la Coque !* s'écria-t-il en se jetant sur le plancher de la chambre, je suis mort... Confession ! je n'en puis plus..... j'ai vu... ah ! mes compagnons, j'ai vu...

— Que diable as-tu vu, dit le *Compère* ?
— Ah ! continua *Diego*, je viens d'avoir une vision qui n'a pas sa pareille dans *Ezéchiel*, ni dans l'*apocalypse*, ni dans les *révélations de sainte Brigitte*.... J'ai vu un loup-garou... il avoit la tête d'un hermite, le corps d'un sanglier, les jambes d'un loup, et la queue d'un chat ; il lui sortoit du nombril la moitié d'un tablier de femme, à ce que j'ai pu voir par les cordons... Nous sommes perdus, mes amis, je l'entends... le voici... le voici... je le vois... miséricorde ! Saint Tongarini, secourez-moi, ou il va m'avaler comme une huître. — En disant ces mots, il se sauva sous un lit.

Le loup-garou que *Diego* avoit vu, étoit un vieillard septuagénaire, avec une barbe blanche, couvert de vieux haillons, qui remontoit l'escalier, et que la fuite et le tintamarre de l'*Espagnol* firent entrer dans notre chambre, pour le désabuser de la peur qu'il lui avoit causée innocemment.

Mes enfans, dit le vieillard, je ne suis point tout-à-fait si affreux que *monsieur*, qui est sous le lit, se l'imagine. Si j'ai l'air un peu hétéroclite, c'est que l'application que je donne aux sciences, me fait négliger mes accoutremens ; mais l'habit ne fait pas le moine.

Il y a cinquante-deux ans que je demeure dans le grenier ci-dessus, et d'où je ne sors que tous les lundis pour chercher ma provision hebdomadaire.

Je me suis renfermé très-jeune dans cette habitation, afin de vaquer plus librement, plus tranquillement à l'étude de la philosophie. Enfin, après bien des veillés et des travaux, je suis parvenu à finir un *traité de la science universelle*, que j'espère donner incessamment au public.

La première partie de ce *traité de la science universelle* consistera en cent soixante volumes *in-folio*, reliés en marroquin rouge, dorés sur tranche et sur plat, enrichis d'un grand nombre de planches, que j'aurai soin de ne faire graver que médiocrement bien, pour éviter la dépense, et me retirer un peu de mes autres frais.

Voici le plan de cet ouvrage.

Ayant établi de quelle manière l'esprit humain, grimpant des individus aux espèces, des espèces aux genres, des genres prochains aux causes éloignées, forme presque à chaque pas une science nouvelle; je fais voir comment on parvient à la notion générale de l'esprit.

« Prêtez attention, je vous prie. »

L'existence, la possibilité, la substance, l'attribut, la durée, etc. sont des propri-

tés générales de tous les êtres. J'examine ces propriétés à fond, et je forme de cet examen la science de l'être en général, d'où l'antologie (dont j'omettrai de vous parler pour abréger), la pneumatologie, qui est la science de l'esprit, et la physique particulière.

« Attention, encore un coup, car c'est » de l'abstrait. »

Je divise la pneumatologie en trois branches. La première comprend la théologie naturelle, d'où religion, sectes, hérésies, superstition, fanatisme; d'où l'intolérance, la persécution, la cruauté, la mission du *duc d'Albe*, et le passe-temps *de Charles IX*. La seconde de ces branches consiste dans la doctrine des esprits bons ou mauvais, d'où les anges, les démons, les sylphes, les gnomes, les lutins, les spectres, les revenans; d'où les sorciers, les magiciens, les loup-garous; d'où les visions, les extases, les possessions, les obsessions, les exorcismes; d'où le paradis, l'enfer, le purgatoire, les lymbes; d'où les prières pour les morts, les indulgences; d'où la crédulité du peuple, l'arrogance des prêtres, les richesses des moines, et l'autorité du pape. Enfin, la troisième branche de la pneumatologie se distribue en science de l'ame raisonnable, en science

de l'ame sensitive, ou, si vous l'aimez mieux, en science de l'un et de l'autre à la fois.

Je passe ensuite aux deux facultés principales de l'homme, qui sont l'entendement et la volonté.

Comme ces deux facultés sont de leur nature assez bizarres, assez mutines, je charge la logique de diriger la première à la vérité, et la morale de plier la seconde à la vertu.

Je divise la logique en art de penser, en art de retenir ses pensées, et en art de les communiquer.

Je distingue dans l'entendement quatre opérations principales, ainsi que quatre branches différentes dans l'art de penser : l'une et l'autre de ces quatre branches se rapportent à chacune des opérations intellectuelles qui leur est propre.

Je ne sais si vous m'entendez, nous dit le vieillard. — Pas trop, lui répondis-je. — Hé bien, répliqua-t-il, attribuez cela à la perte que j'ai faite des trois quarts de mes dents : redoublez votre attention, et passez quelque chose à ma vieillesse.

La mémoire naturelle et la mémoire artificielle sont deux mémoires : la première consiste dans une affectation d'organes, et la seconde dans la prénotion et

dans l'emblême ; ce qui s'appelle l'art de retenir, un peu différent de celui de transmettre.

Je divise l'art de transmettre, en grammaire et en rhétorique : la première comprend des signes, la prosodie, la syntaxe, la construction et autres signes de la pensée, tels que les gestes et les caractères.

Les caractères sont, ou idéaux, ou hiéroglyphiques, ou héraldiques. Les gestes sont les grimaces, les caresses, les soufflets, les coups de pieds au cul, et autres semblables gentillesses.

Quant à la rhétorique, je n'en traite que superficiellement ; je me borne à n'en faire découler que la declamation, telle que celle du style de la plupart des auteurs, des harangueurs, des panégyristes, des prédicateurs, des avocats, et autres braillards qui gagnent leur vie à étourdir les gens d'esprit, et à faire tourner la cervelle aux idiots.

« Je passe à la morale. »

La morale est générale ou particulière : la première sous-entend la science du bien et du mal moral, s'il y en a ; et celle d'être juste et vertueux, si on peut l'être.

La morale particulière comprend la science de ce que l'homme se doit à lui-même ; de ce qu'il doit à sa famille ; de ce qu'il

qu'il doit à la société en général ; de ce qu'il doit à ses créanciers en particulier ; ce que *Grotius*, *Cumberland*, *Puffendorff* et *Burlamaqui*, ont fort bien développé dans leurs ouvrages : mais, pour le malheur de la France, on lit *Cujas* et *Barthole*, et on laisse là ces *messieurs*.

Voilà, mes enfans, en quoi consiste la première partie du *traité de la science universelle* que je vais mettre au jour.

La seconde partie de cet ouvrage sera de cent quatre-vingts volumes *in-folio*, reliés en basane, et ornés d'un aussi grand nombre de planches que la première : elle contiendra la *science de la nature*.

Je distribue la *science de la nature* en physique et mathématiques.

Observez, en passant, que je tire encore cette distribution de la réflexion, et de l'heureux penchant que le ciel m'a donné à généraliser les choses.

Comme j'ai connu par les sens les individus réels, les astres, les élémens, les météores, etc. j'ai pris en même temps la connoissance des abstraits.

Alors la réflexion m'ayant fait voir que des abstraits, les uns convenoient à tous les individus corporels, j'en ai fait l'objet de la physique générale : puis, ayant considéré ces mêmes propriétés en chaque

individu en particulier, avec la variété qui les distingue, j'en ai formé l'objet de la physique particulière.

Je passe à une autre propriété plus générale des corps, que je nomme qualité.

J'ai considéré la quantité sous différens points de vue, et j'en ai fait l'objet des mathématiques simples, des mathématiques mixtes, et des physico-mathématiques.

« De grace, écoutez ou je me tais. »

L'objet des mathématiques pures est la quantité abstraite nombrable, ou la quantité abstraite étendue. L'une est l'objet de l'arithmétique, l'autre est celui de la géométrie.

L'arithmétique se divise en arithmétique par signes, et en arithmétique par lettres: cette dernière s'appelle la *science des loups*.

Il y a autant de divisions et de sous-divisions dans les mathématiques mixtes, qu'il se trouve d'êtres réels dans lesquels on peut considérer la quantité.

La quantité considérée dans les corps, en tant que mobiles, ou tendans à se mouvoir, est l'objet de la mécanique.

La mécanique se divise en deux branches, l'une comprend la statique, qui se distribue en statique proprement dite, et en hydrostatique; l'autre comprend la

dynamique, qui se distribue en dynamique proprement dite, et en hydrodynamique, d'où la navigation et la balistique ; d'où la découverte du Mexique, le bombardement d'Alger, et la puissance des Anglois.

« Je passe à l'astronomie géométrique. »

L'astronomie géométrique est l'objet de la quantité, considérée dans les mouvemens des corps célestes, d'où la cosmographie, l'uranographie, l'hydrographie, la chronologie, et l'art utile et admirable de faire des cadrans ; d'où les cadrans horizontaux, verticaux, équinoxiaux, inclinés, déclinans, cylindriques, sphériques ; d'où les cadrans analemnatiques, azimuthaliques, almucantariques, judaïques, italiques, babyloniques ; d'où les cadrans germaniques, helvétiques, philosophiques, antiques, et quantité d'autres cadrans dont l'usage et l'importance sont connus partout l'univers, sur-tout chez les désœuvrés, les moines et les fainéans.

La quantité, considérée dans la lumière ou son mouvement, donne l'optique, d'où la catroptique et la dioptrique ; d'où les lorgnettes d'opéra, les bésicles de vieilles et les lunettes d'avares.

La quantité, considérée dans le son et ses propriétés, donne l'acoustique, d'où la

catacoustique et l'écho de *Woodstock* (*a*).

Enfin, la quantité, considérée dans l'air donne la pneumatique, d'où la crépitologie, l'asthme, les vapeurs et l'art d'étouffer les chats sous une calotte de verre.

Mes enfans, je vais finir; je n'ai plus qu'un mot à dire de la physique particulière.

Je fais suivre à la physique particulière la même distribution qu'à l'histoire naturelle. Voici comment.

Les sens ayant procuré la connoissance des astres, de leurs mouvemens apparens, sensibles, etc. la réflexion a produit l'astronomie physique, d'où la connoissance des influences des planètes, des vertus de la pleine lune, les prédictions, les almanachs, etc.

(*a*) Le fameux écho de *Woodstock*, près d'*Oxford*, répete dix sept syllabes pendant le jour, quand il fait un peu de vent, et vingt-quatre pendant la nuit; car alors l'air étant plus dense, les vibrations deviennent plus lentes, et l'on entend la répétition des syllabes. *V. le docteur* PLOT, *dans son histoire naturelle d'Oxford.* ---Il y a au nord de l'église de *Shidley*, dans la province de *Sussex*, un écho qui répete pendant la nuit ces vingt-une syllabes.

Os homini sublime dedit, cœlumque tueri
Jussit, et erectos ...

V. le Lexicon de HARRIS, *au mot écho.*

Les sens ont fait connoître les météores, la réflexion a produit la météorologie, d'où la connoissance des goîtres du Tirol, et de la nécessité des parapluies.

Les sens ont fait connoître les plantes ; la réflexion a produit la botanique, l'agriculture, etc. d'où l'art de cultiver les carottes, d'avoir des fraises à *Noël* et des melons aux *Rois*, en dépit de la nature.

Finalement, les sens ont fait connoître les animaux ; la réflexion a produit la zoologie, d'où la médecine, l'anatomie, la physiologie, l'hygiène, la pathologie, la séméiotique et les trois branches de la thérapeutique ; d'où le talent de désopiler le foie, la rate et le pancréas, en désopilant la bourse ; et l'art de nous envoyer *ad patres*, un peu plutôt que nous ne le voudrions.

Voilà mes enfans, en quoi consiste cette seconde partie, qui paroîtra peu de temps après la première.

Comme je n'ai que soixante-quinze ans, et que ma santé me promet de vivre encore un demi-siècle, j'espère de voir quatre ou cinq éditions du *traité de la science universelle*, et de passer mon temps à le revoir, le corriger et l'augmenter, jusqu'à ce que *Vénus* passe sur le disque du *soleil*, ou que la sultane *Moscha* fasse une pi-

rouette sur le nombril de sa hautesse : ce qui revient au même. Alors ayant observé ce passage, de mon grenier, j'emploierai le reste de mes jours à composer un ouvrage sur la conjonction des planètes. Adieu, mes enfans. — Ayant fini ces mots, le vieillard partit.

Diego, qui n'avoit bougé de dessous le lit pendant le discours du *vieillard*, sortit enfin de son réduit, en s'écriant qu'il n'avoit eu que trop de sujet d'être effrayé de ce qu'il avoit vu sur l'escalier. — Le *loug-garou*, continua-t-il, n'a repris sa figure humaine, en entrant dans cette chambre, que pour nous réciter les trois quarts du grimoire, et peut-être pour nous ensorceler tous. O maudit suppôt de *Béelzebut* et d'*Astaroth* ! que n'es-tu dans le fin fond de l'enfer avec les enchanteurs de Pharaon, *Simon* le *magicien* et le *ministre Bekker* (b) ! ou bien que n'es-tu réduit

---

(b) *Baltazar Bekker*, ministre calviniste à Amsterdam, soutient, dans son *monde enchanté*, que les diables n'ont aucun pouvoir sur les hommes, ou plutôt il insinue qu'il n'y a point de diables. Cet ouvrage ayant fait grand bruit, les magistrats d'*Amsterdam* le déposèrent ; mais comme c'etoit d'ailleurs un homme de mérite et fort savant, ils lui conservèrent sa pension.

en cendres au milieu de la Grève, ainsi que le furent *Urbain Grandier* à *Loudun*, et *Gofredy* à *Marseille!* Mais non, je ne puis avoir la satisfaction de te voir brûler vif en ce monde, avant que tu partes pour l'enfer, ton héritage. Les tribunaux, les magistrats, à force de ne plus croire au diable, ne croiront bientôt plus en Dieu; car rien n'approche plus de l'athéisme, que de nier la possibilité, la réalité des sortilèges, des enchantemens, des maléfices, des pactes avec le diable, et du sabbat. Aussi, depuis cet indigne relâchement de la justice envers les sorciers, nous voyons journellement des effets terribles de la puissance de Satan, et de la méchanceté de ses ministres. Tantôt une sécheresse excessive brûle les campagnes, et fait périr les récoltes; tantôt des pluies continuelles font déborder les rivières qui inondent les villes et villages, entraînent les maisons, les ponts, les écluses, etc. tantôt une grêle affreuse hache en pièces les arbres, les vignes, les moissons, et écrase jusqu'aux hommes et aux animaux : d'un autre côté, ce sont des incendies qui consument des cités entières, des tremblemens de terre qui bouleversent des royaumes, des volcans de soufre et de feu qui embrasent des provinces, des guerres san-

glantes qui ruinent et désolent les plus belles parties du monde, des pestes horribles qui ravagent perpétuellement quelques contrées de la terre; joignez à cela un poison cruel répandu dans l'air, qui, depuis quelque temps, fait périr les bestiaux; un venin subtil qui, répandu dans le sang de la moitié des hommes, attaque l'espèce humaine jusque dans les sources de la génération : ajoutez encore les médecins, les charlatans avec leurs sachets-anti-apoplectiques, leurs poudres, leurs baumes, leurs pillules, leurs teintures stomachiques; puis les avocats et les procureurs qui trompent et ruinent les plaideurs, les financiers qui sucent le sang du peuple, les riches qui foulent aux pieds les pauvres, et qui se méprisent ou se haïssent les uns les autres; *item*, le froid, le chaud, la misère et mille autres maux qui nous assiégent sans cesse le corps et l'ame. Que l'on dise alors qu'il n'y a point de sorciers, et que le règne de Satan ne commence pas à prendre le dessus sur celui du Seigneur. O temps! ô mœurs! ô monde malheureux, ensorcelé et corrompu!

Il faut avouer, dit le *Compère*, que ce vieillard est un insupportable bavard : où peut-il avoir péché cet impertinent discours? Je n'aurois assurément point eu la

patience de l'entendre jusqu'à la fin, si je n'eusse observé, parmi les sottises qu'il débitoit, certain ordre de choses qui me plait beaucoup. En effet, si quelqu'un avoit à faire un *traité*, *suivi*, *raisonné*, *doctrinal*, *de toutes les sciences que l'homme peut désirer de savoir*, je lui conseillerois de suivre ce plan pour former le *système figuré* des *connoissances humaines*, qu'il devroit mettre à la tête de son ouvrage : mais pour peu qu'il entrât de philosophie dans ce *traité*, *suivi*, *raisonné*, *doctrinal de toutes les sciences*, il ne seroit point praticquable; les vrais dévots s'en scandaliseroient; les hypocrites crieroient à l'*athée*, *au philosophe*; les ministres, les courtisans, et ceux qui ont interêt que le peuple demeure simple et sot, crieroient, *au raisonneur*, *au mutin au mauvais citoyen*, et l'auteur en seroit quitte à bon marché si, après avoir vu supprimer ou brûler son livre, on lui laissoit la liberté de s'aller jeter dans la rivière la tête la première. Tel est le génie de ma chère nation. Un vieillard, à demi-timbré, s'est enfermé pendant cinquante-deux ans dans un grenier, pour éviter les importunités des sots, la persécution des méchans, et pour écrire en liberté. Que doit donc faire un homme qui a son bon sens? O temps! ô mœurs!... ô divine philosophie! dans quel coin de la terre êtes-vous retirée?

CHAPITRE VI.

Le Compère Mathieu *se répand dans le monde. Persécution qu'il essuie. Autre persécution. Désespoir de* Diego. *Son triomphe.*

J'AI dit dans le chapitre précédent, que le *compère Mathieu* étoit aux gages d'un libraire ; mais comme ces gages suffisoient à peine pour la dépense du ménage et notre entretien, et que les *ducs* et les *marquis* vivoient en bonne intelligence, le *Compère*, qui commençoit à être connu dans la république des lettres, travailla pour son compte, et débuta par un chef-d'œuvre : ce fut son *traité de cracologie*.

Comme il connoissoit l'ignorance des quatre-vingt-dix-neuf centièmes des libraires, qui ne savent point apprécier les choses, et l'injustice et l'avidité du reste, qui, sachant connoître le mérite d'un ouvrage, ne le paient point sa valeur, il fit vendre son livre à un de ces messieurs, le vendit lui-même à un autre, auquel il l'escroqua ensuite pour le revendre à un troisième. Il arriva de là que les trois li-

braires crièrent *haro* sur le *compère Mathieu ;* que celui-ci, comme philosophe, en rit, et que le *traité de cracologie* fut vendu ce qu'il valoit.

Un si heureux début ne tenta point le *Compère* de se remettre auteur à gages ; il continua de travailler pour son compte ; et malgré la prudence de messieurs de la librairie, il trouva toujours le moyen de se faire bien payer de ses ouvrages, ce qui le mit en état de prendre un quartier dans le voisinage de notre hôte le vinaigrier, et de créer deux nouvelles charges en faveur de *Diego* et moi ; celle de laquais fut le lot de l'*Espagnol*, celle de valet-de-chambre-secrétaire fut le mien.

Il s'en falloit beaucoup que la philosophie eût rendu le *Compère* misanthrope, sournois, bourru, fantasque, et tel que certains philosophes le sont ; au contraire, il étoit enjoué, poli, ouvert et gracieux. Ces belles qualités, jointes à une figure très-avantageuse, le faisoient désirer et rechercher dans les cercles les plus distingués de *Paris :* mais cela ne dura qu'un temps ; il éprouva bientôt que l'inconstance et l'ingratitude sont le propre des grands.

Il avoit composé, chanté, publié quelques couplets un peu caustiques (et cela

Ayant passé la nuit dans les plus affreuses réflexions, le lendemain matin nous louâmes un galetas chez le fossoyeur de *Saint-Médard*; et nous employâmes le reste du jour et les quatre suivans, à tâcher de découvrir les traces du malheureux *compère Mathieu*; mais nos peines et nos recherches furent inutiles.

Le soir du cinquième jour nous nous trouvâmes plus désolés que jamais. Nous venions de faire, dans un morne silence, le plus léger des soupers, lorsque *Diego* s'écria d'une voix lamentable : ah ! si je n'avois point oublié le métier de poëte, je pourrois mettre en vers l'*office* de l'*immaculée conception*, ou paraphraser le *libera*, et tirer de l'un ou de l'autre de ces deux ouvrages, de quoi subsister quelque temps ; mais, hélas ! j'ai oublié le métier de poëte.... Ah ! si je n'avois point oublié le métier de comi-tragi-sauteur, je trouverois peut-être de l'emploi ; mais, hélas ! j'ai oublié le métier de comi-tragi-sauteur, ainsi que le métier de poëte.... O très-chaste et très-respectable recteur des *jésuites de Saragosse* ! très-pieux et très-humble prélat *monsignor Tongarini* ! très-charitable et très-loyal Israélite *Eléazar* ! et vous, ô chef-d'œuvre de la nature, incomparable *Rachel* ! votre serviteur et

votre ami *Diego-Arias-Fernando de la Plata*, *y Rioles*, *y Bajalos*, se trouve sans ressource, sans appui et sans consolation...... Cher compagnon, continua-t-il en m'embrassant, allons de ce pas accomplir mon voyage de *saint Jacques* de *Compostelle* en *Galice*; allons accomplir mon vœu. Ensuite, comme le recteur des *jésuites* de *Saragosse* m'a dit cent fois que les saints de son ordre ont le cœur bon, nous tâcherons de nous les rendre propices, en visitant leurs reliques, et les lieux où ils veulent être honorés.

Nous commencerons par le bonnet de *S. Anchieta*, à *Orence* (*a*); puis nous visiterons le foie de *S. Forget*, à *Astorga* (*a*);

(*a*) Lorsque le pere *Anchieta*, jésuite et missionnaire dans le *Brésil*, avoit trop chaud, il ordonnait aux poules de s'élever en l'air, et de lui faire un parasol de leurs ailes, ce que les poules exécutoient à l'instant, au grand étonnement des spectateurs. *Voyez* JOUVENCI, *histor. societ. lib.* 23, *p.* 766.

(*b*) L'an 1649, le pere *Forget*, recteur des jésuites de *Metz*, vendit aux ursulines de *Macon* une maison située dans la première de ces deux villes, pour la somme de 80000 francs messins. Ces religieuses avoient fait cette acquisition sur la bonne foi du père jésuite, et s'en étoient rapportées à son estimation. Mais ayant reconnu que cette estimation étoit fondée sur de faux

la brayette de *S. Mena*, *à Toro* (*c*); — le scrotum de *S. Baltazar*, à *Ségovie* (*d*); — le toupet de *S. Gonzalès*, à *Colmenar* (*e*);

contrats et de faux plans, que le recteur leur avoit fait voir sans songer à aucun mal, ces impertinentes nonains eurent l'audace d'intenter un procès à l'homme de Dieu; et par une prévarication inouie, le parlement de *Metz*, ordonna que les parties seroient remises au même état qu'avant le contrat, à moins que les jésuites n'aimasseut mieux se contenter, pour tout prix de ladite maison, de la somme d 18000 liv. tournois. *V. la morale pratique, et les registres du parlement de Metz.*

(*c*) Le père *Mena*, poussé du louable désir de propager son espèce, fit accroire à une *béate*, sa pénitente, que le ciel lui avoit inspiré de coucher avec elle: il vint tant d'enfans de ce charmant accouplement, que l'inquisition fit arrêter le jésuite *Mena*. Mais ses confrères ayant trouvé le moyen de le faire évader, il s'enfuit à Gènes, où il se fit juif, pour voir s'il ne pourroit pas travailler plus tranquillement à la vigne du Seigneur, dans le judaïsme, que dans le christianisme. *V.* IDELFONSE, évêque *de Malaga*, *dans son théâtre jésuitique*, pag. 25.

(*d*) Un bourgeois de *Caparença* ayant trouvé le frère *Baltazar* en flagrant délit avec sa femme, le tua sur le champ, sans considérer que le fait d'un *jésuite* ne peut qu'honorer la couche d'un honnête homme; ce qui est bien douloureux. *V. le théatre jésuitique*, *p.* 398.

(*e*) Le père *Gonzalès Alveria*, ayant obtenu la permission de prêcher l'évangile dans le Monomotapa, fut inspiré du ciel d'y faire le métier d'espion; ce que les Monomotapiens ayant

— l'anus de Gombar, à *Tolède (f)*; — *les* boyaux *de S. Pierre d'Avilès*, à *Truxille(g)*; — le bout du nez de *S. Mariana*, à *Badajox (h)*; — l'échine de *S. Santarel*, à

---

reconnu, pendirent le saint homme; et depuis ce temps-là personne ne s'avisa d'aller en ce pays pour le même sujet. *V. l'hist. des jésuites*, *tom.* 2, *pag.* 24, SACH. *lib.* 5.

(*f*) Le pere *Gombar*, recteur des *jésuites* de *Montepulciano* en Toscane, ayant été convaincu de s'amuser à *certain petit jeu assez commun en Italie*, fut honteusement chassé de ladite ville par les habitans, ainsi que tous les jésuites qu'il avoit sous ses ordres; ce qui est bien dur assurément. *V. l'hist. jésuitique*, *p.* 262.— SACHIN. *l.* 5, *no.* 107 et *suiv.*

(*g*) L'amour que la société a toujours eu pour son prochain, poussa les *jésuites* de *Séville* à tirer à eux l'argent de plusieurs personnes, nommément d'une très-grande quantité d'ouvriers et d'artisans, et cela sous prétexte de faire valoir cet argent. Lorsqu'ils se virent une somme d'environ 45000 ducats, le père *Pierre d'Avilès*, provincial de l'Andalousie, qui savoit que l'argent est l'hameçon avec lequel le diable tire les ames à lui, persuada à ses confrères de faire banqueroute; ce qu'ils firent le plus joliment du monde. *V.* IDELFONSE, évêque de *Malaga*, *en son théâtre jésuitique*, *p.* 378.

(*h*) Le parlement de *Paris*, toujours prêt à interprêter les choses à rebours, fit brûler les œuvres de *Mariana*, parce que ce bon père y avoit dit quelque part que le *régicide est une action digne de louange, glorieuse, héroïque, et qu'il gémissoit qu'il y en eût si peu qui se portassent à une démarche si généreuse. V.* M. DE THOU, *t.* 15. *p.* 111 *et* 112.

Iorca (*i*); — Les ongles de *S. Suarès*, à *Pénaflour* (*k*); et le nombril de *S. Lorrin*, à *Séville* (*l*).

Là, nous entrerons à l'hôpital pour nous reposer pendant quelques jours, et nous réciterons tous les matins les quinze oraisons de *sainte Brigitte*, pour que nous continuions notre pélerinage en santé.

De *Séville* nous irons visiter le pancréas de *S. Guerret*, à *Lebrixa* (*m*); — la rate de *S. Gonthieri*, à *Monda* (*n*); — les fesses

---

(*i*) Le 13 mars 1626, les œuvres du pere *Santarel* furent brûlées par arrêt du même parlement, et à peu près pour la même bagatelle. *Collatio judiciorum*, *pag.* 204, 205.

(*k*) Le 26 juin 1614, les œuvres du père *Suarès* furent brûlées par arrêt du même parlement, et toujours pour la même chose. *V. ubi sup.*

(*l*) Le père *Lorrin* étoit un homme terriblement porté pour le bien de la religion et pour le repos de l'état. L'on en peut voir un échantillon dans son *commentaire sur le pseaume* 105, *où après avoir loué l'action de Phinées*, qui tua *Zambri et Cosbi*, il rapporte ces vers de *Seneque*:

.... Victima haud ulla amplior
Potest, magisque opima mactari Jovi,
Quàm rex iniquus....

(*m*) Le père *Guerret*, professeur du bienheureux *Jean Chatel*, fut banni de France pour avoir enseigné qu'on peut tuer les rois. *V.* MÉZERAI, *abrégé chron. pag.* 436 *et suiv.*

(*n*) Le père *Gonthieri* eut le courage, dans

de *S. Boitet*, à *Grenade* (o); — la barbe de *S. Comolet*, à *Guadix* (p); — l'oreille de *S. Aubigny*, à *Lorca* (q); — le fémur de *S. Guignard*, à *Murcie* (r); — l'épiglotte de *S. Varade*, à *Valence* (s); — la

---

un de ses sermons, d'exhorter *Henri IV*. d'exterminer tous les huguenots; mais ce prince, encore hérétique dans l'ame, négligea malheureusement un avis si salutaire. *V*. M. DE THOU, *tom*. 15, *p*. 85.

(o) (p) Les pères *Boitet* et *Comolet* furent les glorieuses trompettes de la sainte ligue. Le pere *Comolet*, prèchant un jour à *St. Barthelemi*, crioit dans le saint enthousiasme qui l'agitoit : *il nous faut un Aod; fût-il moine, fût-il soldat, fût-il berger, il nous faut un Aod.* Peu de temps après il vint un moine, qui fut cet Aod. *V. la seconde apologie pour l'université de Paris, pag.* 169 *et* 170; item, *le recueil touchant l'hist. du père* JOUVENCI, *p*. 222.

(q) Le bienheureux père d'*Aubigny* fut le confesseur de *Ravaillac*, et le confident de ses révélations. *V. la fin des mém. de* CONDÉ *et les mém. de* SULLI.

(r) Le père *Guignard* s'étoit amusé à faire quelques petits libelles contre *Henri III*, et *Henri IV*, et à soutenir certaines propositions, qu'on appelloit *exécrables*. Pour cela il fut pris, emprisonné, pendu et écartelé. La société perdit en lui un des meilleurs sujets qu'elle eût alors. *V. la chron. novennaire pag.* 433 *et suiv.* — MEZERAI, *abrégé chron. tom.* 3, *p.* 417.

(s) Le père *Varade*, en vertu de son ministère, bénit et encouragea *Barrière* pour assassiner *Henri IV*; mais le mal-adroit manqua son coup. *V. jus. reg. p.* 334.

grosse dent de *s. Alagon*, à *Tortose* (*t*); — le sabre de *s. Ignace*, à *Montferrat* (*u*); et le prépuce de *s. Girard*, à *Toulon* (*x*).

De *Toulon* nous nous embarquerons pour *Naples*, où, après avoir vu la liquéfaction du sang de *s. Janvier*, nous irons visiter les sourcils de *s. Morao*, à *Bénévent* (*y*); — les paupières de *s. Guyot*,

(*t*) Le père *Alagon* étoit l'homme du monde le plus généreux : il promit un jour 50000 écus et la grandesse d'Espagne au capitaine *la Garde*, pour assassiner le même prince. Factum *du cap. la* GARDE au 4 *volume de* L'ESTOILE.

(*u*) Tout le monde sait que *St. Ignace* pendit son épée et son poignard à un des piliers de la chapelle de la *Vierge* à *Montferrat*, le jour qu'il se voua son chevalier.

(*x*) L'édifiante histoire du bienheureux père *Girard*, et de sa chère fille la *Cadière*, est assez connue.

(*y*) *Cam-hi*, empereur de la Chine, eut neuf fils. Il désigna le quatrième, nommé *Tum-cim*, pour son successeur. Le père *Morao*, mécontent d'une disposition si contraire aux louables projets qu'il avoit dans la tête, fit révolter le neuvième fils de cet empereur contre son frère *Tum-cim*; mais le diable, qui est toujours aux aguets pour traverser les plus saintes entreprises, fit échouer celle-ci. Le père *Morao* fut pris et martyrisé, ainsi que le prince qu'il vouloit mettre sur le trône. *V. les lettres de M. Fabre, protonotaire apostolique, et les anecdotes de la religion de la Chine*, ch. 5. *et suiv.*

à *Capoue* (z) ; — et le grosier de *s. Boddens* à *Ostie*. (a). — Puis nous irons à *Rome* faire notre prière sur le tombeau du *saint prélat Tongarini*, et baiser la pantoufle du *s. Père*. De *Rome* nous passerons en *terre sainte;* nous irons à *Nazareth*, à *Bethléem*, à *Jérusalem*, à *Capharnaum* et à *la Mecque*. De là nous reviendrons à *Constantinople*, où nous demanderons au *Kislar Agasi* s'il n'auroit point entendu parler de *Rachel*. De *Constantinople* nous reviendrons à *Venise*, nous y saluerons le *juif Eléazar*, et nous y ferons une confession générale, pour nous

---

(z) *François Martel*, prêtre de la paroisse d'*Entréan*, près de *Dieppe*, convaincu d'avoir voulu attenter à la vie de *Louis XIII*, par les conseils du père *Guyot*, ainsi que de quelques autres petites fredaines, fut condamné, par le parlement de *Rouen*, à être brûlé vif; ce qui fut exécuté. Le révérend père *Guyot* auroit certainement subi le même sort, mais il se sauva. *V. l'examen des quatre actes, édit. de Paris*, 1643.

(a) L'an 1638, le père *Boddens*, recteur des *jésuites* de *Maëstricht*, le père procureur de la même maison, le père gardien des *récollets*, et un brasseur de bierre, nommé Landsman, fâchés de voir cette ville au pouvoir des hérétiques, entreprirent de la livrer aux Espagnols; mais avant été malheureusement découverts, les deux *jésuites* et le *récollet* furent décapités, et le *Landsman* pendu. *V. l'hist. des Pays-Bas, tom. 2, pag.* 289.

C'est fort bien dit, seigneur *Diego* dis-je à l'*Espagnol*; mais il me semble que vous pourriez bien nous tirer de la misère, sans avoir obligation à une kyrielle de saints du calendrier des *jésuites*. Vous êtes encore jeune, dispos, vigoureux; essayez de vous remettre à faire quelques sauts de carpe, quelques tours de force, quelques équilibres, etc. Vous savez que le *paillasse* de la grande troupe de la foire va quitter, pour entrer chez les *pères de l'oratoire*; pour peu que vous approchiez de ce que vous dites avoir su autrefois, je vous garantis sa place. — Par *sainte Armelle!* tu dis vrai, répondit *Diego*. — En même temps il étendit la couverture de notre grabat au milieu du taudis, se mit à faire quelques cabrioles, quelques moulinets, quelques gambades, et me dit : comment trouves-tu cela, *Jérôme!* Tout au mieux, seigneur *Diego*, répondis-je : si les convulsionnaires de *saint Pâris* en savoient faire autant, l'incrédulité seroit plus rare. — O l'incomparable! ô l'admirable ami *Jérôme!* s'écria *Diego*, tu viens de me faire penser à une chose. Je veux avoir aussi des convulsions moi : il n'y a point de mal à cela, c'est pour la gloire de Dieu, pour confondre l'incrédulité des impies, et chasser la misère qui va nous égorger. Le recteur des *jésuites*

de

de Saragosse m'a toujours dit qu'on méritoit doublement lorsqu'on savoit concilier la religion avec ses intérêts : en voici l'occasion, mon cher *Jérôme*, ne la laissons pas échapper.

Le lendemain *Diego* prit deux béquilles, et se traîna sur le tombeau du *bienheureux Pâris*, dans le cimetière de *saint Médard*. Il n'y est pas un quart-d'heure que d'horribles convulsions le saisissent ; il fait des grimaces et des contorsions effroyables ; les assistans, remplis d'admiration, s'écrient : miracle ! miracle ! L'église et les environs se remplissent d'un peuple innombrable ; c'est à qui verra, à qui touchera le seigneur *Diego*. — Serviteur de Dieu, lui crie-t-on, y a-t-il long-temps que vous êtes affligé ? — Il y a quinze ans, répond-il en continuant ses cabrioles. — Que vous êtes heureux, ajoute-t-on, vous ne viendrez point ici huit jours sans être guéri.

Lorsque la scène fut finie, et que la foule du monde fut dissipée, *Diego* revint au logis, jeta ses deux béquilles, et me dit : mon cher *Jérôme*, je n'ai fait de ma vie de pareils sauts ; je croyois avoir cinq légions de diables dans le corps, tant le zèle de notre sainte religion m'animoit. Cependant cette affaire fait grand bruit.

CHAPITRE VII.

Le Compère Mathieu *raconte ce qui lui est arrivé depuis son enlèvement. Il rencontre son condisciple* **Whiston.** *Entretien qu'ils ont ensemble.*

Aussi-tôt que *Diego* eut reconnu le *Compère*, il se jeta à ses pieds, et s'écria de toutes ses forces : — O mon bienfaiteur ! ô le plus célèbre, le plus honnête de tous les philosophes de la terre ! est-ce vous ou votre ange gardien que je vois ? .... Oui c'est vous .... Ah ! mon cher *Jérôme !* le ciel nous a rendu notre père ..... O mon maître ! apprenez nos peines et notre bonheur.

Lorsque ce maudit exempt, avec ses deux sergens, ses trois recors et ses six pousse-culs, vous eut enlevé, ainsi que votre cassette, nous nous trouvâmes, le pauvre *Jérôme* et moi les plus affligés de tous les hommes. Je résolus, dès ce triste moment, de parcourir *l'Espagne*, *l'Italie*, *la Palestine*, *l'Arabie*, *la Turquie* et *l'Allemagne*, pour conjurer les plus grands saints du paradis de vous rendre à nos

vœux, et nous préserver de la misère effroyable qui alloit nous attaquer. Mais il étoit écrit que nous vous reverrions, et que nous éviterions cette misère que nous craignions, sans faire un si long voyage.

Je devins boiteux, paralytique, ensorcelé, par zèle de religion : en récompense, je fus redressé, guéri, admiré, remercié, enrichi, et vous m'êtes rendu, ô l'archipatriarche de la philosophie! — A ces mots *Diego* s'arrêta, et demeura prosterné aux pieds du *Compère*, poussant des soupirs épouvantables.

Les exclamations, la posture, les soupirs et la figure de l'*Espagnol* effrayèrent tellement les deux nymphes et une vieille qui étoient là, qu'elles s'enfuirent dans le grenier de la maison. Le *compère Mathieu*, qui ne comprenoit rien au discours de *Diego*, se proposa de rassurer un autre jour les fugitives, et vint à notre nouvelle demeure, où, après avoir entendu le récit de l'aventure de *S. Médard*, il nous conta ainsi la sienne.

L'exempt m'ayant arrêté, comme vous savez, me fit entrer dans un fiacre qui l'attendoit dans la rue, se mit à côté de moi ; deux de ses recors, qui tenoient ma cassette et mes papiers, s'assirent vis-à-vis ; deux pousse-culs montèrent der-

rière la voiture. Quelques minutes après notre départ, j'entendis un cri, et le *fiacre* s'arrêta. Cinq hommes masqués, ayant l'épée à la main, se présentèrent à la portière, et nous firent mettre pied à terre. L'exempt, qui étoit un spadassin, voulut raisonner, on le tua; l'un des recors voulut se mutiner, on l'écrasa; l'autre voulut se défendre, on l'égorgea; un pousse-cul voulut crier, on l'étrangla; son camarade, plus prudent, se sauva; les étrangers m'ayant examiné, se sauvèrent à leur tour : et, comme le *guet*, que le peuple appelloit de toutes ses forces, alloit venir, je pris le parti de les suivre, sans avoir eu le temps de ramasser ma cassette.

Assurément, dis-je au *Compère*, vous devez votre délivrance à la méprise de ces cinq personnes masquées. — Pour moi, dit *Diego*, je l'attribue à un miracle : il n'est point naturel que cinq hommes attaquent, au milieu de *Paris*, un *fiacre* contenant un exempt, deux recors, trois pousse-culs, un philosophe et une cassette. Ce n'est point la première fois que le ciel prend visiblement la défense de la vertu et de l'innocence opprimées. Je soutiens donc que les libérateurs de mon maître étoient au moins les cinq *frères Macchabées*. — Le *Compère* se mit à rire de

l'expression de l'*Espagnol*, et continua ainsi :

Ayant couru environ un quart-d'heure, je me trouvai près de la *place Vendôme*. Comme je n'étois point poursuivi, j'entrai dans un café, pour réfléchir sur le parti que j'aurois à prendre dans cette extrémité. Il n'étoit point prudent d'aller vous retrouver ; il ne l'étoit pas davantage de vous faire dire de venir chercher la moitié de dix pistoles que j'avois dans ma bourse, je résolus donc de louer un cabinet dans ce quartier, en attendant l'occasion de travailler à notre réunion. Depuis ce temps-là je demeurai caché dans ma retraite, et je n'en sortis qu'hier au soir, pour aller chez un frippier troquer l'habit brun que j'avois lorsqu'on m'arrêta, contre le surtout rouge dont vous me voyez vêtu.

En revenant de chez le frippier, la curiosité me prit d'entrer dans le même café, pour écouter si l'on ne parleroit point de mon aventure. Je n'y fus pas deux minutes, que les deux sergens qui avoient aidé à m'arrêter, entrèrent, et se mirent à jouer une partie d'échecs sur la table contiguë au coin où je m'étois tapi ; de sorte que je ne pouvois sortir sans déranger l'un ou l'autre de ces deux hommes. Pour comble de malheur, l'un

d'eux ne manquoit point un coup d'échec qu'il ne s'en plaignît à moi : *que pensez-vous de ma bévue*, me disoit-il à tout moment ? *je suis presque aveugle aujourd'hui ; je ne vois les coups que lorsqu'ils sont passés*. Jugez de ma contenance en pareil cas, et du besoin que j'avois de toute ma philosophie, pour m'empêcher de me trahir moi-même. Lorsque la partie fut finie, l'un de ces messieurs dit à son camarade : es-tu sûr que c'est lui, et qu'il est sorti ce soir de son logis ? — Oui, répondit l'autre, un de mes émissaires l'a reconnu : il porte le même habit brun qu'il avoit lorsqu'il fut arrêté ; j'ai posté quatre de mes gens pour le guetter ; aussitôt qu'il sera rentré, nous en serons avertis. Il faut avouer, continua-t-il, que ce scélérat eut un bonheur particulier de ce que les amis d'un certain marquis de *Barjolac*, qu'on devoit conduire à la *Bastille* ce jour-là, ont pris l'une des voitures pour l'autre ; mais il n'a pas su profiter de sa bonne fortune, puisqu'il a l'imprudence de demeurer dans *Paris*, où, comme tu le sais, tout se découvre. Sa bêtise lui coûtera cher : car le moins qui puisse lui arriver, pour les libelles abominables qu'il a composés contre la cour et le gouvernement, sera le *fouet* et les *galères* à

s'il est vrai qu'il a pour ennemis certaines femmes de condition qu'il a tournées en ridicule, et tous les gens d'église qu'il a turlupinés, il est perdu sans ressource. — Après avoir fini cet épouvantable discours, les deux sergens se levèrent pour aller écouter quelques nouvelles qui se débitoient à l'autre bout du café, et je profitai de ce moment pour m'évader.

Lorsque j'ouvrois la porte pour sortir, je me sentis tout-à-coup arrêter par le bras. Je faillis à m'évanouir de frayeur; mais, ayant levé les yeux, je vis mon condisciple *Whiston* qui venoit de me reconnoître, et qui étoit fort surpris de l'état où il me voyoit. Je lui dis que la chaleur excessive qu'il faisoit dans ce café, m'avoit incommodé.

Whiston étant sorti avec moi, me mena à son auberge, et me retint à souper. Je lui demandai ce qui l'amenoit à *Paris* : il me dit qu'il avoit acheté une compagnie de dragons, et qu'il étoit en route pour aller joindre son régiment. Après quelques autres propos assez indifférens, l'on servit. *Whiston* mangea beaucoup; pour moi je ne mangeai guère. S'étant apperçu de mon peu d'appétit, et de la profonde mélancolie où j'étois plongé, il s'informa de ce qui pouvoit me chagriner. Je lui contai, sans

déguisement, toutes mes aventures : je lui fis une description pathétique des préjugés dont le monde est imbu, des maux que ces préjugés entraînent après eux, de la honte dont ils couvrent la raison humaine, de l'intolérance des ecclésiastiques, de la tyrannie des lois, et des obstacles infinis que l'on oppose à la liberté de penser, et à la vraie philosophie.

Whiston m'écouta sans m'interrompre d'un seul mot; mais lorsque j'eus fini de parler, il me dit (*a*) : mon cher condisciple, je ne puis trop vous plaindre de ce que vous êtes atteint de cette folie épidémique, qui fait consister la vraie philosophie à déclamer sans cesse contre les mœurs, les usages, la religion, les lois de votre nation et de tous les peuples policés. Vous avez cru qu'il n'y a point d'autre gloire que la bruyante et funeste réputation d'avoir secoué le joug des préjugés, ou plutôt de toute bienséance et de toute modération. Vous avez dit en vous-même : *philosophons*, et vous avez pris un vain fantôme pour la vraie philosophie. Vous vous êtes plaint de ce que votre façon de penser effarouchoit les esprits des ecclésiastiques et des magistrats,

---

(*a*) Semi-philosophes, lisez et étudiez cette sage réponse.

et ils ne se sont effarouchés que du fantôme que vous avez embrassé pour la vérité. Vous n'avez point considéré qu'en criant contre l'intolérance, vous deveniez intolérant vous-même; qu'en pestant contre la tyrannie des lois, vous frondiez ouvertement ce qui fait votre sûreté et votre appui ; qu'en vous roidissant contre les préjugés, les usages, vous embrassiez un système qui entraîne après lui plus d'abus et plus de maux, que toutes ces choses dont vous vous plaigniez si haut. Ignorez-vous encore qu'il est de la nature des choses d'ici-bas d'être imparfaites, ou de nous paroître telles ? Que diriez-vous d'un homme qui s'emporteroit contre le débordement des rivières, et qui voudroit s'opposer à l'intempérie des saisons ? Vous avez dit : la véritable force d'esprit consiste dans la liberté de penser. Je le crois avec vous ; mais c'est à cette seule liberté qu'il faut se borner. Si l'on veut goûter cette paix de l'ame, cette tranquillité d'esprit, qui font le bonheur de la vie, l'on doit supporter les défauts de ses semblables ; les plaindre, s'ils sont ridicules ; les éclairer, s'il est possible (*b*) : l'on

---

(*b*) *Impellimur autem naturâ ut prodesse velimus quàm plurimis imprimisque docendo, ra-*

doit éviter la satyre, l'aigreur, les reproches, les emportemens, la raillerie, qui sont la source de la haine et de la dissention, et qui ne peuvent que remplir nos jours de douleur et d'amertume. La religion, les lois de chaque pays sont ce qu'elles sont : si elles apportent quelque désordre (c) réel ou apparent, elles causent d'ailleurs tant de bien, qu'elles seront

---

tionibusque trahendis. CICERO de finib. bon. et mal. *lib.* 3, *cap.* 8.

« La nature nous porte à souhaiter de rendre » service à autant de gens que nous pouvons, » sur-tout en les enseignant et en les instrui- » sant de la manière dont ils doivent se conduire. »

(*c*) Il y a certains maux dans la république qui y sont soufferts, parce qu'ils préviennent ou empêchent de plus grands maux. Il y a d'autres maux qui sont tels seulement par leur établissement, et qui étant, dans leur origine, un abus ou mauvais usage, sont moins pernicieux dans leurs suites et dans la pratique, qu'une loi plus juste, ou une coutume plus raisonnable. L'on voit une espèce de maux que l'on peut corriger par le changement ou par la nouveauté, qui est un mal fort dangereux. Il y en a d'autres cachés et enfoncés comme des ordures dans un cloaque, je veux dire, ensevelis sous la honte, sous le secret et dans l'obscurité ; on ne peut les fouiller et les remuer qu'ils n'exhalent le poison et l'infamie. Les plus sages doutent quelquefois s'il est mieux de connoître ces maux que de les ignorer. L'on tolere quelquefois dans

toujours

toujours un objet respectable aux yeux d'un honnête homme. Nous ne sommes point dans ce monde-ci pour clabauder, piailler ou contrôler : nous sommes venus pour agir. Agissons donc ; mais agissons de sorte que nos actions nous soient glorieuses, utiles, et qu'elles profitent également à nos frères (*d*), avec lesquels la nature a voulu que nous vivions. Enfin, si en agissant l'idée nous prend quelquefois de philosopher, que ce soit d'une manière à ne point avilir ni dégrader la

---

un état un assez grand mal, mais qui détourne un million de petits maux ou d'inconvéniens, qui tous seroient inévitables et irremédiables. Il se trouve des maux dont chaque particulier gémit, et qui deviennent néanmoins un bien public, quoique le public ne soit autre chose que tous les particuliers. Il y a des maux personnels qui concourent au bien et à l'avantage de chaque famille. Il y en a qui affligent, ruinent, déshonorent les familles, mais qui tendent au bien et à la conservation de l'état. LA BRUYÈRE, *caractères et mœurs de ce siècle, ch.* 10 *du souverain, etc. tom.* 1, *pag.* 455, *édit. d'Amsterdam*, 1731.

(*d*) *Nec potest quisquam beatè degere, qui se tantùm intuetur, qui omnia ad utilitates suas convertit : alteri vivas oportet, si vis tibi vivere.* SENEC. *epist.* 48.

« Il est impossible de vivre heureux lorsqu'on » rapporte tout à soi-même et à son intérêt parti- » culier : il faut contribuer au bien-être d'autrui, » si l'on veut procurer le sien propre. »

vraie philosophie, cette science auguste et respectable, qui a été donnée aux hommes pour éclairer leur esprit, pour nourrir leur ame, et non pour y trouver la source de leurs malheurs.

Ne croyez point, toutefois, que je veuille m'ériger ici en contrôleur de votre façon de penser et de vos actions. N'attribuez

---

Sed quoniàm (*ut præclarè scriptum est à* PLATONE) *non nobis solùm sumus, ortúsque nostri partem patria vindicat, partem amici; utque* (*ut placet* stoicis) *quæ in terris gignuntur ad usum hominum omnia creari; homines autem hominum causâ generatos, ut ipsi inter se, aliis alii prodesse possent: in hoc naturam ducem debemus sequi, communes utilitates in medium afferre mutatione officiorum, dando, accipiendo; tùm artibus, tùm operâ, tùm facultatibus, devincere hominum inter homines societatem.* CIC. *de offic. lib.* I, *cap.* 7.

« Parce que (comme dit admirablement *Platon*) » nous ne sommes pas nés seulement pour nous-» mêmes, mais encore pour notre patrie et pour » nos amis, et que, suivant la pensée des *stoïciens*, » si toutes les productions de la terre sont toutes » pour l'usage des hommes, les hommes eux-mêmes » ont été faits les uns pour les autres; c'est-à-dire, » pour s'entr'aider : nous devons tous, en suivant » le dessein de la nature, mettre chacun du nôtre » dans le fonds de l'utilité commune, par un com-» merce réciproque d'offices et de services, et » employer, non-seulement nos soins et notre » industrie, mais nos biens mêmes, à serrer, pour » ainsi dire, de plus en plus les nœuds de la so-» ciété humaine. »

tout ce que je viens de vous dire qu'au zèle ardent que j'ai de rendre à la vertu, à la société, un homme qui a beaucoup d'esprit et de grandes dispositions. Je ne sais ni prêcher, ni catéchiser ; je ne sais que donner des conseils et faire du bien. J'ai environ cent pistoles dans ma bourse, je vous prie d'en accepter la moitié, pour en faire tel usage que vous jugerez à propos, jusqu'à ce que vous ayez trouvé le moyen de vous soustraire aux recherches que l'on fait de vous, et que vous soyez en état de fournir à votre subsistance, en faisant un emploi honorable de vos talens. Je pars demain matin. Si, dans les recherches que vous pourrez faire pour vous procurer un établissement, vous avez besoin de mon crédit, écrivez-moi ; je suis tout à vous. — En finissant ces mots, *Whiston* se leva, et, sans me donner le temps de le remercier de son présent, il entra dans sa chambre pour se coucher. — Comme je craignois que le lendemain, avant son départ, l'envie ne lui reprit de me faire une semblable

« S'il étoit possible que, quand l'on va se coucher et prendre le repos, les autres se servissent » de notre propre vue, de notre ouïe, de notre » prudence même, ou de notre valeur, il ne fau- » droit pas leur en refuser l'usage. » PLUTARCH. *sym. lib.* 7, *quæst.* 4, *pag.* 703, B. C. *tom.* 2, *édit. Wech.*

mercuriale, et que d'ailleurs je n'osois retourner à mon logis, je fus me réfugier dans l'endroit où vous m'avez trouvé.

Prêtes-vous les cinquante pistoles, dit *Diego* au *Compère* ? — Sans doute, répondit celui-ci. — Vous avez fort bien fait, reprit l'*Espagnol.* Votre condisciple *Whiston* ne pouvoit mieux payer la patience que vous avez eue d'écouter son impertinent discours. A-t-on jamais entendu une morale pareille à la sienne ? A son compte, il faudroit presque se laisser cracher au visage : on ne devroit point se venger, ni tromper personne, lorsque c'est pour un mieux, ni persécuter un hérétique : il faudroit être *Juif* avec les *Juifs*, *Turc* avec les *Turcs* ; l'on devroit respecter les lois, les usages de tous les pays, fussent-ils ceux des *Marabous*, des *Chinois*, des *Maures* et des *Algonquins* ; l'on seroit tenu de reconnoître l'autorité des souverains excommuniés par le pape, etc. Oh ! ce n'est pas là ce que le recteur des *jésuites* de *Saragosse* m'a enseigné. Ce *Whiston* raisonnoit comme un officier tel qu'il étoit ; n'est-il pas vrai, *Jérôme* ? — Cela se peut, répondis-je. Cependant, sauf l'avis du *Compère*, je croirois que son discours n'est rempli que de maximes à suivre, tant je suis borné.

CHAPITRE VIII.

Le Compère *résout de quitter* Paris, *et de partir pour la* Hollande. *Aventure qui lui arrive au moment de son départ. Son arrivée à* Senlis.

LORSQUE le *compère Mathieu* nous eut fait le récit de son aventure, il nous dit que puisqu'il n'y avoit plus de sûreté pour lui à *Paris*, il étoit résolu d'aller en *Hollande*. Nous partîmes donc le lendemain matin : mais à peine avions-nous fait trente pas, qu'un homme vint regarder effrontément le *Compère* sous le nez, le saisit au collet, et lui dit d'un ton effrayant : JE T'ARRÊTE, DE PAR LE ROI; c'étoit un de ces maudits joueurs d'échecs, c'est-à-dire, un des sergens qui cherchoient le pauvre *Compère*. Le philosophe fut déconcerté du compliment; mais s'étant remis dans la minute, il dit à cet homme : à quoi vous servira-t-il de m'arrêter? Acceptez plutôt vingt-cinq *louis* que je vais vous donner, et faites semblant de ne m'avoir point vu. — Les vingt-cinq *louis* ayant fait ouvrir deux

grand yeux au sergent, il nous dit de le suivre dans un cabaret voisin, où, s'étant fait donner une chambre particulière, il dit au *Compère :* mon ami, j'ai le cœur si bon, je suis naturellement si compatissant, que du premier instant que je vous vis, j'ai senti la plus vive inclination à vous servir ; mais je ne pus le faire, attendu que j'étois en trop forte compagnie. Grace à Dieu, aujourd'hui que je suis seul, je puis satisfaire un si louable désir, moyennant la petite reconnoissance dont vous venez de parler.

Il n'étoit point temps de marchander, il l'étoit encore moins de faire les mutins ; une escouade du *guet*, qui étoit à quatre pas de là, auroit pu prendre part à la querelle : le plus court étoit de ne pas laisser refroidir le zèle du sergent, et de lui donner les vingt-cinq *louis ;* ce que le *Compère* fit à l'instant.

Le sergent ayant ramassé et empoché cet argent, nous dit, en se frottant les mains : vous voyez messieurs, que je ne suis point de ces gens qui n'aiment que plaies et bosses, et qui ne font consister leur bonheur que dans le malheur d'autrui : vous venez d'éprouver combien je suis compatissant, vous allez voir que je ne suis pas moins désintéressé. Holà,

notre hôte, à déjeûner pour ces messieurs.

Lorsque le déjeûner fut servi, le sergent dit au *Compère :* pour vous, monsieur, je ne vous conseille pas de sortir d'ici avant que je vous en avertisse. Mes confrères vous espionnent assidûment dans ce quartier, où l'on sait que vous êtes encore, malgré le risque que vous avez couru avant-hier à côté de mon camarade et de moi. Oh ! si nous vous eussions vu alors, vous étiez perdu sans ressource. Celui avec qui j'étois, est un nouveau venu, en présence duquel je me serois bien donné de garde de vous témoigner la moindre compassion. Tudieu ! dans notre métier, il faut connoître son monde : mais j'espère qu'avec le temps il prendra l'esprit du corps, et qu'il ne sera plus de trop, lorsque quelqu'un de nous voudra avoir pitié d'autrui. Le *Compère* remercia très-affectueusement cet homme, et le régala de la bourde suivante.

Monsieur, par tout ce que vous venez de faire pour moi, je ne doute point que vous ne soyez l'homme du monde le plus propre et le plus digne d'apprendre un secret, duquel dépend mon bonheur et ma vie. — Parlez, dit le sergent, vous vous confiez au silence même. — Sachez

donc, reprit le *Compère*, qu'après avoir été délivré des griffes de défunt votre exempt, par la méprise des amis du marquis de *Barjolac*, je pouvois m'enfuir de *Paris*, m'exempter du risque que j'ai couru, et des frayeurs continuelles que j'ai eues, mais j'y suis retenu par des liens invincibles; l'amour m'attache à la jeune comtesse de *Lassy*, le seul objet de ma tendresse et de mes vœux. — Cela se peut, dit le sergent; mais quoique vous me paroissiez avoir beaucoup de mérite, je trouve une terrible différence entre votre condition et celle de la comtesse de *Lassy*. — La différence n'est point si terrible que vous le voyez, reprit le *Compère*; tel que vous me voyez, je suis le fils et l'unique héritier du marquis de *Gourgnac*, un des meilleurs gentilshommes du *Bas-Poitou*, jouissant de plus de vingt mille livres de rente.

L'été dernier, je vis, pour la première fois, mon aimable comtesse chez une de ses tantes, qui demeure dans notre voisinage; et dès ce moment je ne cessai de l'aimer. Pendant quatre mois qu'elle fut chez cette tante, j'eus le temps de lui faire connoître mon amour, et le bonheur de la voir payé du plus tendre retour. Enfin, après nous être juré une fidélité inviolable,

elle partit ; et pour comble d'infortune, mon père me déclara, le même jour, que j'eusse à épouser la fille du baron de *Hochepot*, notre voisin. La proximité des biens, certains intérêts de famille, la liaison étroite qu'il y avoit entre mon père et le baron, furent les raisons suffisantes pour conclure ce mariage à l'insu des parties les plus intéressées, c'est-à-dire, de la baronne et de moi. Comme mon père n'est point de ces gens à contredire, qu'il est vif, emporté, hargneux, bourru, ivrogne, orgueilleux, tracassier, absolu, tel, en un mot, que la plupart de ces gentilshommes sans éducation, qui n'ont d'autre qualité que celle de jurer, chasser, se saouler, plaider, estropier leurs valets, battre leurs gardes, ruiner leurs fermiers, faire enrager madame, engrosser ses femmes et tyranniser leurs familles, je ne m'avisai pas de faire le revêche. Je suppose que dans cette occasion, la baronne ne la fit pas non plus : outre qu'on la disoit amoureuse comme une chatte, je ne lui étois point indifférent. Mais qui auroit pu abandonner l'adorable *Lassy* ! et quelle différence, grand Dieu ! entre l'objet dont mon cœur avoit fait choix, et celle qu'on me destinoit ? Ma chère *Lassy* est le chef-d'œuvre le plus

parfait de la nature, et la baronne étoit borgne, chassieuse, bossue, tortue, boiteuse, lunatique, puante, maussade, et pour surcroît, elle avoit le clitoris fait comme un cornichon, c'est-à-dire, que ma future étoit hermaphrodite. Quand même je n'eusse point aimé la comtesse, et que la baronne eût été une personne accomplie, l'article du clitoris m'auroit entiérement révolté. Cependant mon père ne m'eut point sitôt signifié sa volonté suprême, que je m'écriai, en me jetant à ses pieds : ô mon très-honoré père ! béni soit l'heureux moment qui me procure l'occasion de vous prouver mon respect et mon obéissance ! Quoique j'aie senti de tout temps une secrète aversion pour le mariage, je vous fais un sacrifice de mon inclination, et j'épouse la baronne tout-à-l'heure, s'il le faut. — Mon père, pénétré de joie, m'embrassa pour la première fois de sa vie, et courut sur le champ chez le baron, pour convenir du jour de la cérémonie.

Le bonhomme ne fut pas à une portée de fusil de la maison, que j'enfonçai la porte de son cabinet, et lui enlevai un sac de mille écus qui étoit sur son bureau, après quoi je montai sur un cheval que je laissai à la première poste; et j'arrivai à *Paris* où je

me cachai si bien que, quelques recherches que l'on fît, on ne put me découvir.

Mon premier soin, après mon arrivée en cette ville, fut de donner de mes nouvelles à ma comtesse, et de concerter les moyens de nous voir; ce qu'une de ses femmes et un laquais nous facilitèrent. Trois mois après, j'appris que mon père étoit tombé dans une paralysie incurable, que le baron étoit devenu fou, et que sa fille étoit morte de mal de rate.

Malgré un changement si favorable, je n'osai retourner en *Poitou*, ni faire tenter d'obtenir mon pardon. Le marquis de *Gourgnac* est un homme terrible et inexorable; ce n'est que par sa mort que je puis trouver un remède à ma situation, et me voir en état de donner la main à la comtesse de *Lassy*.

Je vous ait dit, continua le *Compère*, que j'avois apporté un sac de mille écus à *Paris*; mais cette somme n'étant point assez considérable pour me faire subsister longtemps, ignorant d'ailleurs le moment où il plaira à mon père de partir de ce monde, je pris le parti de subvenir à ma dépense en me faisant auteur. Comme je n'ai ni assez de talent, ni assez d'érudition pour entreprendre un ouvrage savant, utile et sensé, qu'au reste cette sorte de besogne

est très-longue, que, grace à l'esprit du siècle, les libelles et la satyre sont aujourd'hui les livres à la mode, les mieux payés, et qu'enfin j'ai l'esprit naturellement caustique, je me mis à faire quelques petites pièces qui me rapportèrent beaucoup d'argent, mais qui m'attirèrent aussi la disgrace que vous savez. Voilà mon état, et ma résolution est de m'y tenir, sur-tout, ô mon bienfaiteur ! s'il vous plaisoit m'indiquer les moyens de pouvoir demeurer en cette ville, et d'écrire en dépit de la police et de ses recherches ; si cela se peut faire, je vous promets vingt pistoles par mois, dont voici le premier d'avance.

Le sergent, non moins surpris et enchanté de la générosité du *Compère*, que de sa franchise et de sa confiance, s'écria : ah ! mon cher marquis, je n'y puis tenir. Oui, je ne me borne pas au petit service que je viens de vous rendre ; je réponds sur ma tête, du moindre trouble qui pourra vous arriver dorénavant. Je parlerai à qui il appartient (*a*), et dès demain

(*a*) J'ai réfléchi cent fois sur ces paroles du sergent : *je parlerai à qui il appartient, etc.* j'avoue que je n'ai jamais pu deviner à qui l'on pourroit parler à Paris pour faire impunément des libelles et des observations sur le gouvernement,

vous

vous pourrez courir impunément toutes les rues de Paris, moyennant que vous endossiez une soutane, et que vous preniez le petit collet pour vous déguiser. Non content de cela, pour peu que votre père tarde à partir de ce monde, je me fais fort de vous faire épouser la comtesse de *Lassy*, en attendant qu'il meure. Je connois ici quelques prêtres de mes amis, qui vous marieront à fort bon compte. Ce sont de ces ecclésiastiques honnêtes et désintéressés, qui donnent les *messes* à huit sous, et qui ne se tirent d'affaire que sur la grande quantité qu'ils en disent, ou dont ils se chargent. Si vous avez besoin de notaire, de témoins, etc. c'est la même chose, j'ai tout sous la main, et à un prix raisonnable. Enfin, pour gage de ma parole, ainsi que pour sceller les nœuds de l'amitié sincère qui m'attache à votre personne, je vous prie de me faire l'honneur d'être le parrain d'un fils dont ma femme est accouchée la nuit dernière. — Mon *Compère le marquis* accepta la proposition : l'on but quelques rasades à l'heureuse issue du compérage et de l'affinité future ; et le sergent ayant promis qu'il viendroit chercher le *Compère* lorsqu'il seroit temps, partit pour aller à ses affaires.

Lorsque nous nous vîmes seuls, je de-

mandai au *compère Mathieu* ce qu'il attendoit de la fable ridicule qu'il venoit de débiter à cet homme, et auquel il avoit donné presque le reste de notre argent. — Je ne sais pas trop, me répondit-il. Comme la vanité, l'avarice et la gourmandise sont trois passions qui ont beaucoup d'empire sur les hommes, j'ai voulu prendre celui-ci par ce foible, en l'honorant d'une fausse confidence, en lui faisant une largesse à laquelle il ne s'attendoit pas, et l'amener insensiblement à un certain point de débauche, où profitant du moment que le vin fît son effet, j'eusse pu lui escamoter l'argent que je lui ai donné, et lui dire *adieu* sans parler ; mais je vois que cette affaire prend un tout autre train, et Dieu sait quelle en sera l'issue ; cependant je suis résolu de pousser la fortune jusqu'au bout. — Mon cher maître, dit *Diego*, j'espère qu'avec le secours du ciel, nous sortirons glorieusement de ce pas : votre bon ange ne vous a point inspiré sans sujet l'histoire que vous avez contée si naturellement au sergent. Eh ! comment n'en sortirions-nous pas, puisque les sacremens s'en mêlent ? — Malgré la crise cruelle où nous nous trouvions, je ne pus m'empêcher de rire de l'expression de *Diego ;* et tout ignorant que je suis, je dis en moi-même

qu'il falloit être bien idiot, bien supersti-tieux et bien Espagnol, pour parler ainsi.

Il étoit près de huit heures du soir, lorsque le sergent rentra. Il pria le *Compère* de monter dans un carrosse qu'il avoit amené, et nous invita, *Diego* et moi, d'en faire autant.

En arrivant au logis du sergent, nous entendîmes un carillon qui nous fit croire qu'il y avoit quelque dispute dans la maison; mais étant entrés dans la chambre de l'accouchée, nous trouvâmes une demi-douzaine de femmes autour de son lit, dont la plupart étoient ivres, et qui parloient toutes à la fois.

Le sergent dit à son épouse : ma mie, certaines affaires que j'ai eues dans la journée m'ont empêché d'aller prier ton frère le *charcutier*, de venir nommer notre enfant, en revanche, voici M. le marquis de *Gourgnac* qui veut bien nous faire l'honneur d'être notre compère. Je suis au désespoir de ne pouvoir lui donner une commère de son sang; mais j'espère que M. le *marquis* ne désapprouvera pas le choix que j'ai fait de la fille de mon ami *Thibaut le guichetier ;* c'est une demoiselle qui, par sa jeunesse, sa beauté, son esprit, ne le cède en rien aux plus hupées de *Paris*.

La sergente fut très-sensible à la grace

que M. le marquis de *Gourgnac* daignoit lui faire : ils se firent l'un à l'autre beaucoup de complimens ; après quoi, et selon l'usage reçu, le *Compère* fut obligé d'embrasser non-seulement l'accouchée, mais encore toutes les voisines ivres ou non ivres, le nouveau-né, la nourrice, la sage-femme, la garde-enfant, un carme, une laitière, un garçon boulanger, tous parens de la maison, ainsi que trois ou quatre petits sergentereaux qui couroient par la chambre.

L'accollade étoit à peine finie, que la commère arriva. Je puis dire que le sergent n'avoit point flatté le portrait ; aussi le *Compère* la lorgna-t-il d'un œil si philosophique, que je jugeai qu'il eût mieux aimé contracter avec elle une affinité plus proche que le compérage.

Environ une demi-heure après l'arrivée de notre demoiselle, le sergent pria le *Compère* de prendre le devant avec elle et l'enfant, et ajouta qu'il alloit suivre ; après quoi il nous dit, à *Diego* et moi : mes amis, toutes les personnes que vous voyez ici sont de la famille, et ne vous connoissent pas ; mais comme il se pourroit faire que, pendant mon absence, il vînt ici quelqu'un de qui il est inutile que vous soyez vus, je vous prie d'entrer dans le salon

voisin, et d'y vuider une bouteille que je vais vous envoyer, en attendant notre retour. — La bouteille étant venue, il but un coup à notre santé, puis il entra dans un cabinet joignant, où, après avoir mis les *louis* que le *Compère* lui avoit donnés, dans une boîte qui étoit sur la cheminée, il sortit, et oublia la clef sur la porte; et courut rejoindre son monde à l'église.

Lorsque nous fûmes seuls, *Diego* s'écria: ô vous! qui avez inspiré à Judith le courage d'égorger Holoferne, accordez-moi l'adresse et la fermeté de voler ce maudit sergent. — Ayant fini ces paroles, il fit trois *signes de croix*, dit son *in manus*, ouvrit la porte du cabinet, mit la boîte dans sa poche, referma la porte, et fut jeter la clef dans le privé de la maison.

Lorsqu'il fut de retour, il me dit: mon cher *Jérôme*, voici la moitié de ma besogne finie; prions maintenant *S. Agatocle* qu'il la conduise à une heureuse fin. En même temps il tira son chapelet, se mit à prier, et pria jusqu'à ce que le sergent et son monde fussent de retour.

Quoique l'on ne tardât guère à servir le souper, j'eus le temps de conter l'aventure au *Compère*, et les frayeurs qu'elle me causoit; mais lorsqu'il eut appris que la clef étoit perdue, il me rassura, et parut d'une

humeur charmante pendant tout le temps que l'on fut à table, c'est-à-dire, toute la nuit.

Sur le minuit, l'*Espagnol* sortit pour quelques nécessités naturelles, et un moment après, il poussa un cri épouvantable : l'on courut voir avec de la lumière, s'il ne lui étoit point arrivé quelque malheur, et on le trouva tombé sur le carme, qui exploitoit la nourrice au pied d'un escalier [illegible] ce qui pensa troubler la fête ; mais le se[illegible] gent ayant dit que cela arrivoit assez [illegible] quemment à son parent, et *Diego* n'a[illegible]t reçu d'autre mal qu'une égratignure au [illegible]ut du nez, chacun reprit son train ordin[illegible]e ; et le sergent, qui n'avoit cessé de cha[illegible]ter depuis plus d'une heure, se mit à cha[illegible]ter de plus belle, et chanta tant, but t[illegible], parla tant, que vers les trois heure[illegible] [illegible] fallut l'emporter ivre sur son lit.

Comme il étoit dans un état à ne s'é[illegible]ler de plus de six heures, nous dem[illegible]âmes jusqu'à ce qu'il fît jour. Alors [illegible]ant pris congé de la compagnie, ai[illegible]e de l'accouchée, nous sortîmes d[illegible] par la porte *S. Antoine*, puis pre[illegible] à gauche, nous tirâmes à vue de c[illegible]er, droit à *Senlis*.

2.



A

A

qu
fu
no
p
b
d
fa
t

CHAPITRE IX.

Arrivée du Compère Mathieu *à* Senlis. *Rencontre d'un homme extraordinaire. Histoire de cet homme.*

A PEINE fûmes-nous dans les champs, que nous ouvrîmes la boîte ; mais quelle fut notre surprise et notre joie, lorsque nous y trouvâmes, outre les *louis du Compère*, pour plus de quatre mille écus de bijoux, tous fruits assurément de la pitié du sergent. Cette découverte faillit nous faire tourner la tête. *Diego* fit plus de trente cabrioles et plus de soixante moulinets ; mais lorsque nous réfléchîmes que nous n'étions point hors de danger, nous modérâmes nos transports, et nous fîmes tant de diligence, que le soir nous arrivâmes à *Senlis*.

Etant entrés dans la première auberge, nous demandâmes à l'hôtesse ce qu'elle avoit à nous donner à souper. Elle répondit qu'elle n'avoit qu'un gigot de mouton, une poularde et six côtelettes dont elle ne pouvoit même disposer, parce qu'il étoit arrivé un étranger, quelques momens avant

nous, qui avoit retenu le tout pour lui seul. Le *compère Mathieu* dit que cet étranger étoit fou, qu'il y avoit de quoi manger pour six personnes, et qu'il prétendoit en avoir sa part.

L'hôtesse nous ayant conduits dans une chambre au bout de la cour, où étoit cet étranger, nous trouvâmes un gros et puissant homme, ayant le visage plein et vermeil, la barbe noire, les yeux à fleur de tête, qui s'amusoit à vuider quelques bouteilles en attendant le souper. L'aspect de cet homme déconcerta un peu la philosophie du *Compère*, qui étoit déterminé à lui demander hautement la moitié de la portion qu'il s'étoit destinée; c'est pourquoi il se contenta de lui exposer très-poliment le sujet de sa visite. L'étranger fit d'abord quelques difficultés; mais ayant appris que le *Compère* étoit philosophe, il nous accorda, le plus galamment du monde, de souper avec lui, à condition que l'hôtesse chercheroit de quoi augmenter le service de ques plats.

Enfin l'heure du souper arriva, et chacun mangea de très-bon appétit. Au dessert, l'étranger demanda au *Compère* qui il étoit. Celui-ci dit qu'il étoit de *Domfront*, et le fils de *Mathieu*, le cordonnier. — Par la ventrebleu! s'écria l'étranger, tu

es mon neveu ; ta mère est ma propre sœur ; je suis cet oncle capucin, que tes parens croient aux Indes à prêcher l'évangile aux infidèles. Ça, dis-moi, d'où viens-tu ? que fais-tu ? où vas-tu ? Le *compère Mathieu* sauta au cou de son oncle, l'embrassa plus de dix fois, et lui conta nos aventures jusqu'à ce jour, ainsi que celles de *Diego*. Alors l'oncle du *Compère* nous dit : mes enfans, puisque j'ai appris votre histoire, il est juste que je vous conte aussi la mienne.

Mon cher neveu sait que mon père étoit tonnelier. Comme ce métier avoit mis le bonhomme à son aise, il m'envoya au collège d'*Alençon* pour y faire mes études. Quoique j'apprisse passablement le latin, il ne se passoit point de semaine que mon régent ne me donnât le fouet. Il prenoit pour méchanceté certains petits tours de gentillesse qui m'amusoient, et qui faisoient rire mes camarades. Comme je grandissois, que je devenois de plus en plus gentil, et que mon régent me battoit toujours, je lui dis que s'il s'avisoit de me battre encore, il s'en repentiroit. Trois jours après, il voulut me fouetter à son ordinaire ; mais je lui donnai un coup de canif dans le cul, pour lui apprendre à connoître son monde, après quoi je m'enfuis

à *Domfrônt*, où mon père me paya avec usure ce que le régent m'avoit promis, et voulut me mettre à son métier ; mais ma mère ayant obtenu que je continuerois mes études, l'on m'envoya à *Caen*, où je parvins jusqu'en philosophie. Alors, ayant eu encore quelque querelle avec mes maîtres, je m'engageai dans le régiment de *Navarre*, qui étoit en garnison en cette ville.

Comme j'étois grand et bienfait, je ne tardai guère à monter aux grenadiers. Je puis me flatter d'avoir réuni dans ce poste toutes les qualités d'un véritable homme de guerre. Je me grisois réguliérement tous les jours ; je tenois le tripot de tous les jeux de hasard ; je tirois l'estaffe de toutes les donzelles du quartier ; je cassois les vitres de quelque cabaret tous les trois jours ; je raccolois le plus de jeunes gens qu'il m'étoit possible, et je mangeois leur argent après les avoir enrôlés ; je jurois moi seul autant que tous les grenadiers du régiment ; bref, j'avois déjà été quinze jours en prison ; j'avois estropié cinq de mes camarades, j'en avois tué trois, et j'étois bien résolu de continuer sur le même ton, lorsque mon capitaine s'avisa de m'ôter mon habit, et de me renvoyer.

Je retournai chez mon père. Le bon vieillard me mit au travail, et prétendit me

moriginer ; mais je le priai très-instamment de n'en rien faire, jusqu'à ce qu'il m'eût montré les fondemens de l'autorité qu'il prétendoit avoir sur moi (*a*). Ma mère, qui savoit que son mari étoit vif, et que son fils ne l'étoit pas moins, résolut de nous séparer, de crainte qu'un jour ou l'autre je ne rossasse le bonhomme. Elle me proposa d'être *fourbisseur* ou *capucin* ; je choisis le capuchon.

En conséquence de cet heureux choix, je fus en *Bretagne* trouver un oncle qui étoit provincial de l'ordre, et j'endossai le harnois séraphique, sous le nom de *PÈRE JEAN DE DOMFRONT*. Lorsque je fus ordonné prêtre, l'on m'envoya prêcher dans les villages ; et après avoir rempli cet emploi pendant trois ans, je devins le directeur de la supérieure d'un couvent d'*ursulines*.

Cette supérieure étoit une maman d'une quarantaine d'années, qui avoit été belle dans sa jeunesse, et qui avoit encore le teint d'une femme de trente ans. Elle me confioit souvent les assauts qu'elle avoit à

(*a*) Ce n'est que par une suite de la foiblesse et de l'ignorance, où naissent les enfans, qu'ils se trouvent naturellement assujettis à leurs parens. *V. le diction. encyclop. au mot* enfant.

soutenir contre le démon de la concupiscence ; elle me disoit qu'elle lui opposoit constamment le jeûne, la prière et la discipline, mais que ces armes avoient quelquefois si peu d'efficacité, qu'elle se trouvoit presque réduite à céder à la violence de son tourment, et à s'abandonner au seul soulagement que la nature lui suggéroit dans son état. Eh ! que ne s'y abandonnoit-elle, interrompit *Diego*, en dirigeant son esprit vers Dieu, pour que l'ame ne participe point aux souillures du corps ? — Que dis-tu, dit *père Jean à l'Espagnol* ! — Je dis, répondis ce dernier, que si mon ancien maître le recteur des *jésuites* de *Saragosse*, eût dirigé la supérieure dès sa tendre jeunesse, elle n'auroit point à combattre le démon de la concupiscence jusqu'à l'âge de quarante ans.

Je fus touché du sort de cette religieuse, pousuivit *père Jean*, et de celui de tant de victimes infortunées que la cagoterie, l'avarice, la politique, l'ambition des parens, et quelquefois le délire de l'imagination d'une jeunesse aveugle et sans expérience, réduisent à lutter éternellement contre la nature et le tempérament.

Un jour que la supérieure m'avoit fait la description d'une des plus vigoureuses attaques qu'elle eût encore essuyées, je lui

lui dis que les moyens dont elle se servoit pour éteindre la concupiscence, ne contribuoient qu'à l'enflammer, que les jeûnes, les veilles et la discipline échauffoient le sang au lieu de le tempérer; que le moyen de s'affranchir de l'importunité des désirs, étoit de les suivre (*b*), et que je mettrois fin à son tourment, si elle me vouloit jurer le secret. Elle le jura. Je lui proposai mon moyen, elle l'approuva. En conséquence de l'accord, elle me donna deux clefs avec lesquelles je pouvois entrer en son quartier; la nuit suivante, nous commençâmes à livrer le premier assaut à son ancien ennemi, et nous ne donnâmes de relâche qu'autant que la prudence l'exigeoit, pour ne point faire soupçonner mes évasions nocturens.

Au bout de dix mois, mon gardien, qui avoit été autrefois mousquetaire, voulut me débusquer de ma direction. Un soir que tout le couvent étoit au chœur, et que nous nous chauffions l'un et l'autre à la cuisine en attendant le souper, il entama la conversation sur la supérieure, et il finit par me défendre de la diriger. Je lui dis que je la dirigerois. Il me repartit que je ne la dirigerois pas, et s'emporta tellement, qu'il saisit une écumoire pour me

(*b*) *V. les mœurs, p.* 57.

frapper. Je parai le coup avec une cuiller à pot que je trouvai sous ma main, et je lui en portai un si terrible coup au-dessus de l'oreille gauche, qu'il tomba le cul dans une chauderonnée de tripes que le cuisinier venoit d'ôter du feu. Voyant que la chaleur ne lui faisoit faire aucun mouvement, je l'examinai de près, je vis qu'il étoit mort.

Quoi! s'écria *Diego*, vous avez tué un capucin! — Oui, pardieu, répondit *père Jean*. — Vous ne croyez donc pas qu'il y ait un enfer? — Est-ce qu'un homme d'esprit croit aux fables, repartit *père Jean* (*a*)? — Vous devriez croire au moins qu'il y a un purgatoire, reprit *Diego*: comment! avoir tué un capucin? quel crime! juste ciel! quel crime! j'aimerois mieux avoir tué tous les rois de la terre.

(*a*) *Cogita... illa quæ nobis inferos faciunt terribiles, fabulam esse; nullas imminere mortuis tenebras, nec flumina flagrantia igne, nec oblivionis amnem, nec tribunalia. Luserunt ista poetæ, et vanis agitavêre terroribus.* SENEC. *Consol. ad Marciam.*

« Soyez persuadé que tout ce qu'on nous dit d'un » enfer épouvantable ne sont que des fables. Les » morts ne sont sujets ni à des ténèbres affreuses, » ni à de noires prisons, ni au Phlégeton ardent, » ni au fleuve Léthé, ni à un tribunal redoutable;

A ce spectacle, poursuivit *père Jean*, le cuisinier poussa un cri horrible, et s'évanouit. Pour moi, je pris le gardien sur mes épaules, je sortis par une petite porte dont j'avois la clef; j'emplis son capuchon de pierres, et je le jetai dans la rivière; de là je me rendis à l'autre bout de la ville, chez une de mes pénitentes qui étoit dangereusement malade, et que j'avois confessée l'après-midi : lorsque minuit fut sonné, je fus chez la supérieure, à qui je contai mon aventure.

Mon récit la fit presque mourir de frayeur. — On va vous chercher, me dit-elle, et on vous découvrira. Ne craignez rien, lui dis-je, permettez-moi seulement de rester ici, je réponds du reste. Chez nous comme dans tous les autres

---

» ce sont des inventions des poëtes, qui se sont
» plus à nous remplir l'ame de vaines frayeurs.

Felix qui potuit rerum cognoscere causas,
Atque metus omnes et inexorabile fatum
Subjecit pedibus, strepitumque Acherontis avari!

« Heureux celui qui a pu connoître la cause de
» toutes choses, fouler aux pieds toutes sortes de
» craintes, ainsi que le destin inexorable, et tout
» ce qu'on nous raconte des suites de la mort! ».
VIRG. *Georg. lib.* 2.

ordres, l'on a soin de tenir de telles fredaines cachées. Si l'on nous attrape, on nous punit sans que le monde en soit instruit; si nous nous évadons, l'on n'en dit mot; enfin, de quelque manière que nous disparoissions, l'on trouve toujours le moyen d'en céler la cause: vous entendrez bientôt dire que le gardien et moi sommes passés dans les isles pour la conversion des infidèles. — Voilà donc pourquoi, dit le *Compère*, tout *Domfront* est persuadé que vous prêchez la foi dans le nouveau-monde. — La supérieure me cacha et me nourrit pendant un mois, continua *père Jean*; mais comme pendant le jour il falloit que je me tapisse tantôt dans une armoire, tantôt sous un lit, ce genre de vie m'ennuya. Je proposai à la bonne mère de passer en *Angleterre*; la crainte des représailles de *Satan* la détermina à me suivre.

Ayant fait en sorte de me procurer un habit, elle s'accommoda de ceux d'une pensionnaire; et par précaution contre la misère, elle se munit d'une somme de huit cents *louis d'or*, qui appartenoit à la communauté. Comme la ville étoit une place ouverte, nous partîmes un soir pour nous rendre au bord de la mer, qui n'étoit point éloignée, et nous eûmes le bonheur

de rencontrer un pêcheur qui nous conduisit à *Gersey*, où nous nous mariâmes pour éviter tout scrupule : ensuite nous partîmes pour *Londres ;* nous louâmes une maison ; nous nous mîmes en ménage, et nous avions déjà vécu quinze jours en bonne intelligence, lorsqu'une fluxion de poitrine enleva ma chère moitié.

Je pris le parti de me consoler avec une petite *Ecossoise* qui me servoit, et dont je ne pouvois me faire entendre que par signes.

Un soir que je m'étois amusé dans un café, je revins un peu tard au logis ; je frappai à la porte, et personne ne l'ouvrit : l'ayant fait enfoncer, je trouvai mon cabinet ouvert, la dot de la défunte enlevée, et l'*Ecossoise* éclipsée. Tout autre que moi se seroit désespéré ; mais comme j'avois appris chez les grenadiers à me *ficher* de tout, à ne m'étonner de rien, je pris le parti de chercher fortune ailleurs, et d'oublier cette disgrace.

En attendant, je vendis mes meubles, et je me mis en pension chez un marchand de vin, François d'origine. Cet homme étoit veuf, n'avoit qu'une fille d'environ dix-sept ans, nommée *Lucile*. Au bout d'un certain temps, je devins amoureux d'elle ; je lui déclarai ma passion, je lui

plus, et lui proposai de passer à *Paris* avec moi, pour jouir à loisir de notre tendresse. Elle m'opposa d'abord l'amour qu'elle avoit pour son père, mais je lui fis comprendre que cet amour étoit très-susceptible de dispense (*d*), et elle se détermina à me suivre.

Ayant choisi un temps où le bonhomme étoit absent pour quelques jours, *Lucile* se saisit d'un *à - compte* de mille livres sterling sur sa dot à venir ; je m'appropriai quelques effets qui me convenoient, et nous partîmes de *Londres* sous les auspices de l'amour.

Quelques jours après notre arrivée à *Paris*, le chien de *Lucile* s'avisa de pisser sur le jupon de l'entretenue d'un jeune seigneur, logée dans la même maison que nous. On battit le chien, on piailla, on chanta pouille à *Lucile*. Je répondis pour ma femme, je m'emportai, je souffletai l'entretenue, et je cassai un bras à l'entreteneur. Dans toute autre occasion, cette affaire n'auroit point eu de suite ; mais comme les seigneurs qui entretiennent des filles ont le bras long, celui-ci forma plainte, obtint information, trouva des

(*d*) *V. les mœurs*, *p.* 459.

témoins ; et pour finir l'histoire, je fus décrété, emprisonné, condamné, ruiné, et par surcroît, cocufié par mon procureur, mon avocat, mon rapporteur, ainsi que par les trois quarts de mes juges que la pauvre *Lucile* sollicita en vain pour moi.

Lorsque je fûs élargi, la misère nous contraignit de nous séparer. *Lucile* se remaria à un vieux commandeur, et moi je demeurai veuf jusqu'à nouvel ordre.

CHAPITRE X.

Continuation de l'histoire de père Jean.

Je fis amitié avec un *Marseillois*, capitaine de vaisseau marchand, et très-galant homme, auquel j'exposai mon désastre et ma situation. — Venez à *Marseille* avec moi, me dit-il, j'ai acheté un vaisseau que je dois armer et charger à mes frais; vous serez mon second, je vous enseignerai la navigation, et je me fais fort de vous mettre en état de commander au bout de quelques voyages. — Je remerciai mon ami, et j'acceptai sa proposition.

Pendant trois ans que je demeurai avec ce *Marseillois*, je fis deux voyages à la *Martinique*, et un à *Constantinople*, un à *Malte*, et un à *Raguse*. Ayant appris, pendant ce temps-là, tout ce qu'il faut savoir pour être un excellent marinier, mon ami me confia son vaiseau, et je partis pour la *Guadeloupe*.

Etant arrivé à la hauteur de *Minorque*, je découvris un corsaire de Barbarie, quatre fois plus fort que moi. Comme il étoit excellent voilier, il m'atteignit en peu d

temps, m'attaqua avec furie, et je me défendis de même : il se fit pendant trois heures un carnage horrible ; enfin, j'avois souffert trois abordages ; il ne me restoit plus que dix hommes ; mon vaisseau alloit couler à fond, lorsque je me rendis. — Apparemment, dit *Diego*, que vous n'aviez point attaché de relique au mât de votre vaisseau. — Par la mort, s'écria *père Jean*, si tu ne me laisses achever, je t'étranglerai. Ces mots pétrifièrent l'*Espagnol*, et il se tut.

Le commandant du corsaire étoit un philosophe Italien, qui avoit été *hermite* et *augustin*. En considération de notre ancien harnois, il me traita avec toutes sortes d'égards et d'honnêtetés. Lorsque nous fûmes arrivés à *Alger*, mes gens furent mis aux fers ; pour moi, je demandai à être circoncis, et lorsque je fus instruit de la loi du prophète, on me fit l'opération.

Au bout de quelque temps, *Hali Coprogli*, cet Italien qui m'avoit pris, me choisit pour l'accompagner dans une course qu'il alloit faire sur les côtes d'*Espagne*. Ayant croisé environ un mois sans rien rencontrer, l'idée lui vint de faire une descente en *Catalogne*. Ce projet réussit au-delà de nos espérances. Nous fîmes quatre-vingt-cinq esclaves ; nous pillâmes neuf

églises, six comptoirs, deux monastères, et nous remportâmes un butin immense.

Hali, pour quelques raisons particulières, prit la route de *Smyrne*, au lieu de celle d'*Alger;* il vendit ses esclaves, ses effets, son vaisseau, récompensa l'équipage, et me fit présent de douze mille *piastres*.

Je demeurai un an à *Smyrne*. Pendant ce temps-là, j'appris la langue turque et un peu de médecine. Alors, ennuyé d'une vie si sédentaire, je fretai un vaisseau; je le chargeai de cuir, de cire et de soie; je vins à *Venise*, où je vendis une partie de mes marchandises à un *juif*, qui me donna sa fille en troc pour le reste. C'étoit un tendron d'environ quatorze ans, très-joli, le vrai lot d'un vivant comme moi.

Lorsque je fus en mer, je voulus user de mes droits sur ma conquête: la poulette commença par faire la grimace, et finit par me donner la *vérole*. — A ces mots, *Diego* poussa un profond soupir. — Pourquoi soupires-tu, lui dit *père Jean*? Hélas! répondit l'*Espagnol*, c'est qu'au récit dont il a plu à votre hautesse de nous honorer, je reconnois les divins appas de ma chère *Rachel*, la perle des filles, le bijou de toutes les filles, le meilleur cœur de fille.... *père Jean* croyant que *Diego* étoit devenu fou, le fit taire, et continua ainsi:

Lorsque je fus de retour à *Smyrne*, un Anglois de ma connoissance me conta que, quatre jours avant mon arrivée, l'on avoit brûlé deux *jésuites*, pour avoir *loyolisé* un musulman ; que la veille on avoit empalé le philosophe *Hali*, sans que l'on sût pourquoi, et que le *cadi* avoit jugé à propos de s'instituer légataire universel de ce dernier. Je conclus, du récit de l'Anglois, qu'il n'y avoit point de sûreté à *Smyrne* pour les honnêtes gens ; et comme ma fortune avoit quelque chose d'analogue à celle de défunt *Hali*, je me défis de mes marchandises, et je m'embarquai pour *Constantinople*. — Que fîtes-vous de la juive, dit le *Compère* à *père Jean* ? — Oh ! pour la juive, répondit ce dernier, je la vendis à un *sangiac*, qui la revendit à un *lescher*, qui la prêta à un *lety*, qui la loua à un *nezran*, qui la donna à un *dervis* qui l'emmena à la *Mecque*, et qui la perdit en route, à ce que j'ai appris par la suite. — Ici *Diego* commença à beugler comme un veau, mais *père Jean* lui imposa silence, et continua ainsi son histoire :

Notre route avoit été des plus heureuses ; nous étions déjà entrés dans la mer de *Marmora*, lorsqu'une tempête affreuse nous jeta sur les côtes de la *Romanie*, et nous fit faire naufrage entre *Héraclée* et

Rodesiò. J'eus le bonheur, ainsi que trois autres personnes du vaisseau, de gagner le rivage; mais je n'eus pas celui d'éviter une troupe de paysans qui nous guettoient, et qui me laissèrent sans un sou.

Dans cette extrémité, je ne crus mieux faire que d'aller en *Servie* chercher fortune dans l'armée Ottomane. Je la joignis qui alloit au secours de *Belgrade*, assiégée par le prince *Eugène*; j'offris mes services au général des croyans, et je devins espion.

Je fis trois voyages au camp des ennemis, pour le premier, je reçus cent sequins; pour le second, cent cinquante, et pour le troisième, on me donna deux cents coups de bâton sur la plante des pieds.

Huit jours après cette aventure, les Turcs furent entiérement défaits par les Impériaux. Je me ressentois encore trop de ma dernière gratification, pour pouvoir me sauver avec les débris de l'armée. Je fus donc pris et mené à *Comore* en Hongrie, où, m'étant fait chrétien, je reçus environ deux cents ducats, tant par les aumônes des particuliers, que des présens d'un parrain et d'une marraine illustre, qui crurent gagner le paradis en tenant un Turc sur les saints fonts de baptême.

Quelques semaines après ma conversion, je me munis de passe-ports et de bons cer-

ticats;

tificats ; je fus prendre congé de mon parrain, de ma marraine, et du prêtre qui m'avoit converti ; je leur fis mille remercîemens de la charité vraiment chrétienne qu'ils avoient eue à mon égard ; je leur souhaitai mille bénédictions, et je partis pour *Venise*.

Etant arrivé à *Venise*, je rencontrai un de mes anciens confrères *capucins*, qui étoit devenu un des principaux piliers des tripots de cette ville, et qui avoit fait une fortune considérable au jeu. Ce confrère se nommoit *Vitulos*. Il avoit jeté le froc aux orties quelque temps après moi, et pour un sujet à peu près semblable au mien. Il me conta ses aventures ; je lui contai les miennes, et nous conclûmes qu'il conviendroit de nous associer ensemble ; ce que nous fîmes. Quelques mois après cette association, j'eus querelle avec un noble, et je le jetai, lui et son valet, dans un canal. Comme dans une ville comme *Venise*, une pareille action est un crime de lèse-majesté, je partis, le plus secrétement qu'il me fut possible, avec la femme, ou *soi-disant femme* de mon confrère *Vitulos*, et je pris la route de *Rome*.

Etant arrivés en cette ville, je louai un quartier près de la *Chiesa di S. Lorenzo in strada della suburra*. Je m'occupai, les

premiers jours, à consoler madame *Vitulos* de la perte de son mari; mais à la fin, le métier de consolateur me fatiguoit; j'allois de temps en temps boire bouteille *in Campo di fiori*, et me promener dans les plus beaux quartiers de Rome, tant pour me dissiper, que pour corroborer ma *vertu consolatrice;* et lorsque j'étois de retour, madame *Vitulos* ne s'en trouvoit pas plus mal.

Etant un jour à ma promenade ordinaire, j'entrai dans le jardin du *belvedere* du *Vatican*. Jusque-là, aucune de ces statues admirables, aucun de ces tableaux précieux dont *Rome* est remplie, et dont j'avois entendu dire tant de merveilles, ne m'avoient touché. Il faut ordinairement un certain degré de connoissances, acquises par l'étude du dessin, pour découvrir les beautés de ces sortes de choses; mais ayant jeté les yeux sur la figure de *Laocoon* (*a*), qui se trouve dans ce jardin, et dont *Pline* fait un

---

(*a*) *Laocoon* étoit fils de *Priam* et d'*Hécube*, et prêtre d'Apollon. Il entreprit de dissuader les Troyens de recevoir le cheval de bois que les Grecs feignoient d'avoir consacré à Minerve. C'est pour cela qu'on dit qu'un serpent monstrueux l'étrangla avec ses deux fils. Le grouppe, dont il est ici question, faisoit jadis un des principaux ornemens des bains de l'empereur *Titus*. Voici ce que *Pline* en dit :

si grand éloge, je fus tou-à-coup saisi de respect et d'admiration (*b*) pour ce précieux

---

Laocoon qui est in Titi imperatoris domo, opus omnibus et picturæ et statuariæ artis præferendum, fecêre summi artifices Agesander, Polydorus et Athenodorus Rhodii.

C. Plinii secundi nat. hist. *lib.* 35.

(*b*) *Père Jean* n'a pas tort; j'ai toujours entendu ceux qui avoient été à *Rome*, parler de ce groupe avec une espèce d'enthousiasme. Un des valets du marquis d'*Importante Bête*, qui avoit été en Italie avec son maître, et qui avoit tout vu comme on doit voir, tandis que le marquis examinoit tout, admiroit tout, et ne voyoit rien, me dit un jour, en parlant de *Laocoon* : « C'est déjà un coup de » maître aux sculpteurs, qui ont fait cet admirable » morceau, que d'avoir tiré, du même bloc de » marbre, trois statues qui sont si bien détachées » l'une de l'autre, et dont les attitudes sont si » différentes; mais d'avoir su, en détachant ces » figures, conserver et pratiquer dans le marbre » un serpent dont il faut que le corps se trouve dans » les espaces vuides qui sont entre les trois statues, » où il fait plusieurs plis et replis, et où il va, » de l'un à l'autre, ceindre le corps du père et » celui de chaque enfant, qu'il entortille tous ensemble; c'est ce qui paroît d'une industrie, d'une » adresse, d'une intelligence inimitables.

» La violence des efforts qu'une douleur extrême » fait faire à *Laocoon*, paroît dans tout son corps, » même jusqu'à l'extrémité des pieds, dont les » doigts se retirent avec contraction; tous ses » muscles sont tellement enflés, qu'il semble que » la peau est prête à se crevasser. La contorsion de » tous ses membres forme une attitude merveil-

reste de l'antiquité, et je conçus pour lors que l'art avoit quelquefois approché si fort de la nature, qu'il étoit impossible que le plus ignorant, le plus insensible de tous les hommes, ne reconnût, ne sentît cette nature dans ces chefs-d'œuvre accomplis, que les plus célèbres artistes nous ont laissés.

Le plaisir que j'avois ressenti à examiner cet admirable morceau de sculpture, me détermina à prolonger mon séjour à *Rome*, pour y voir, à loisir, tout ce qui mérite l'attention d'un étranger. J'y fis la connoissance de quelques artistes intelligens, qui voulurent bien me faire remarquer et m'expliquer les parties les plus intéressantes des meilleures pièces que cette ville contient.

Madame *Vitulos* s'apperçut bientôt que je la négligeois ; elle s'imagina que j'avois

---

» leuse, qui met, dans tout son jour, toutes les » parties de ce corps, qui est peut-être le plus par- » fait qui nous soit resté de l'antiquité. La douleur » et le désespoir, qui paroissent sur le visage de » cet homme infortuné, font frémir d'horreur et de » compassion. Enfin, plus on regarde cette figure, » plus il semble que sa douleur augmente, que les » veines de son corps s'enflent, par la force du » venin qui est déjà passé dans le sang ; plus l'on » s'imagine voir les muscles se gonfler, les artères » battre avec impétuosité, et les approches de la » mort sur son visage livide et défiguré. Les figures » des enfans ne sont pas moins intéressantes. »

formé quelque connoissance qui pouvoit lui devenir préjudiciable, et rogner la petite portion de consolations à laquelle elle étoit réduite : elle s'en plaignit ; je lui contai naïvement le motif de mes absences ; elle fit semblant de me croire, et tout fut dit.

Un jour que je m'étois amusé un peu tard avec mes amis, je revins à la maison, et je trouvai madame *Vitulos* éclipsée ; mais elle avoit été plus honnête que mon *Ecossoise*, elle n'avoit emporté que ce qui lui appartenoit.

Je crus d'abord qu'elle étoit allée retrouver M. *Vitulos ;* mais j'appris par une voisine, que le père *Giovanne Francesco Maria della Concezione*, prieur des *carmes chaussés* du grand couvent, l'avoit fait enlever. J'avois presque envie de rosser le *signor Giovanne*, lorsque je le trouverois dans les rues ; mais ayant entendu dire qu'il avoit continuellement cinq ou six *braves* à ses ordres, qu'il portoit un poignard à la ceinture, et des pistolets dans ses manches, j'oubliai cet affront, et je continuai à parcourir les places, les églises, les palais et les environs de *Rome*, pour voir ce qu'il y avoit de plus rare.

CHAPITRE XI.

Continuation de l'histoire de père Jean. *Réflexions du* Compère *sur cette histoire. Evénement terrible.*

APRÈS avoir demeuré encore quelque temps à *Rome*, je fus à *Florence*, à *Gènes*, à *Milan*, à *Turin*; puis je rentrai en France, et je m'arrêtai à *Lyon*, sous le nom d'un médecin étranger. La petite vérole faisoit alors des ravages affreux dans cette ville. Un riche négociant, auquel cette funeste maladie venoit d'enlever cinq enfans, de six qu'il avoit, me rencontra un jour dans un café, et me demanda quel remède l'on opposoit à un mal si cruel dans les autres pays. Je lui répondis que les *Turcs* y opposoient l'inoculation. Comme il ne comprenoit point comment l'on pratiquoit cette inoculation, je lui expliquai; et il m'invita de passer chez lui le lendemain, pour l'entretenir encore là-dessus.

Etant allé chez ce marchand, ainsi qu'il m'en avoit requis, j'y trouvai un prêtre et trois médecins, qu'il avoit apparemment invités pour m'entendre parler. L'un de ces

médecins, curieux de savoir si je pouvois donner la définition d'un mal dont je prônois le remède, me demanda ce que c'étoit que la petite vérole. — Monsieur le médecin, lui répondis-je, si j'étois ici sur les bancs, je vous dirois qu'en considérant la petite vérole du côté de la nature, elle provient d'une matière pestilentielle, qui se mêle avec le sang dès le moment que l'homme est conçu, et qui se manifeste plutôt ou plus tard, selon les sujets; que dans sa manifestation, elle se divise en discrète, discrète simple et discrète maligne; en confluente, confluente simple et confluente maligne: j'ajouterois que l'on connoît ces différences par leurs symptômes particuliers, et je décrirois ces symptômes; mais comme je ne regarde ici la petite vérole que du côté de ses effets, je dis que c'est un germe destructeur, que presque tous les hommes portent dans le sang, qui est toujours prêt à se développer, et qui, semblable à un morceau de poudre, n'a besoin que de la plus petite étincelle pour produire un embrasement terrible: je dis que plus on diffère de payer ce tribut à la nature, plus on court de danger lorsqu'elle l'exige; que cette maladie a ses momens d'inaction et de fureur; que, dans ce dernier cas, presque

tous ceux qui en sont atteints, le sont mortellement ; les autres sont tristement défigurés, et portent, toute leur vie, des marques cruelles de sa malignité. En conséquence de ce que je viens d'avancer, j'ajoute que, si, dans quelque saison favorable, l'on pouvoit procurer la petite vérole à un enfant, chez qui le venin est encore en petite quantité, il y auroit cent à parier contre un qu'il en réchapperoit, et qu'il ne courroit aucun risque d'être défiguré, ni de perdre la vue ou l'usage de quelque membre. C'est ce moyen que les *Turcs* ont trouvé, et qu'ils mettent en pratique, non sur des raisens frivoles, mais sur mille expériences réitérées, sur les faits les plus constatés, sur les calculs les plus exacts de la bénignité de la petite vérole inoculée, et des ravages affreux de la petite vérole naturelle.

Mon ami, dit le médecin, ce que vous venez de dire paroît plausible : j'ai déjà entendu parler de cette inoculation, et de la manière dont les *Turcs* la font ; mais comme ces *Turcs* ne sont que des bêtes, en comparaison de nous autres *François*, ils n'ont point considéré qu'il est très-possible de donner la petite vérole à quelqu'un qui ne l'auroit jamais eue ; que, ne sachant point dans quel état est la personne que l'on

veut inoculer, ni si le sujet dont on a tiré le virus est sain, il se pourroit faire qu'on insinueroit en même temps quelqu'autre virus caché, ou du scorbut, ou de la grosse vérole, qui, venant à se développer avec celui de la petite vérole, produiroit infailliblement un contraste funeste et dangereux, feroit mourir le malade, ou le rendroit infirme pour le reste de ses jours; qu'il y a des temps où notre corps paroît en santé, et où cependant il est le plus près de la maladie; et que si, par hasard, on inoculoit dans ce temps, il est certain qu'on développeroit, d'un côté, le germe de la petite vérole; et, de l'autre, celui de la maladie dont on est menacé. Il s'ensuit de là que l'inoculation est une méthode plus nuisible que salutaire; que le plus court est de laisser agir la nature; et que, lorsque cette maladie arrive, un médecin sage et prudent, doit suivre en tout l'usage adopté par la faculté.

Monsieur le médecin, répondis-je, les *Turcs* ne sont point si bêtes que vous le croyez: ils pratiquent l'inoculation avec toutes les précautions possibles pour la réussite: ils ont une attention particulière dans le choix des deux sujets, de celui dont on prend le virus, et de celui auquel on le communique. Le premier doit être

trouvant l'occasion certaine de battre cet ennemi et de rompre ses desseins pour jamais, lui livre bataille en ne risquant que mille hommes, devienne l'homicide de ces mille hommes? — Non, répondit le théologien. — Eh bien, repris-je, un père qui auroit quatre-vingt-onze enfans qui devroient tous avoir la petite vérole naturelle, et dont la treizième partie seroit la victime de ce terrible fléau; un tel père, qui les feroit inoculer tous, seroit un général qui sacrifieroit la quatre-vingt-onzième partie de son armée, pour en conserver la septième. — L'ami, dit le théologien, votre raisonnement n'est qu'un sophisme absurde. Il y a une grande différence entre un général, qui a reçu du souverain le droit d'ordonner tout ce qu'il juge à propos pour le salut de son armée, à des soldats qui se sont soumis volontairement à lui obéir, et un père qui n'a aucun pouvoir de cette nature sur des enfans qui n'ont, de leur côté, aucun usage de raison, et par conséquent, point la faculté de se soumettre, ou de ne point se soumettre à ses ordres avec connoissance de cause. — Monsieur le théologien, repris-je, vous raisonnez comme un théologien. Il est faux qu'un général commande toujours à des gens qui se sont soumis volontairement à ses ordres, et avec connoissance

sance de cause, puisque très-souvent le souverain les y a soumis de force, en vertu de son autorité suprême, et pour raison suffisante, mais à eux inconnue. Je m'arrête à ce dernier point, et je dis que si le souverain a le droit de contraindre ses sujets de prendre les armes, de prévenir, de livrer bataille à l'ennemi, en ne risquant que le quatre-vingt-onzième d'entr'eux, au lieu que s'ils se laissoient surprendre de cet ennemi, il en périroit le septième, ce droit doit s'étendre sur les enfans, ainsi que sur les adultes, et il peut ordonner que tous les enfans de ses sujets soient inoculés. Ceux qui viendront à mourir des suites de cette opération, seront les victimes sur lesquelles le sort sera tombé de périr pour la conservation des autres. J'ajoute enfin, que si la nature n'a point donné aux pères un tel pouvoir sur leurs enfans, le souverain peut le leur conférer ; car c'est le bien de l'état : ainsi voilà les péres qui ont le même droit que le général, et les enfans la même obligation que les soldats. — Monsieur l'inoculateur, interrompit le théologien avec une sorte d'emportement, vous parlez là du *droit* que la nature donne, du *droit* que le souverain confère ; nous autres ecclésiastiques n'entendons rien à ces *droits*. Mais le cinquième commandement de Dieu se

trouve au *chap.* xx. *v.* 14. de l'*exode ;* la sorbonne est là pour l'expliquer, et moi je suis ici pour vous dire que toutes les propositions que vous venez d'alléguer en faveur de l'inoculation, sont scandaleuses, erronées, blasphématoires, fausses, hérétiques, impies, détestables, tendantes à la subversion du christianisme, à l'établissement du déisme, de l'athéisme, et de mille erreurs monstrueuses. — Abominable bavard! m'écriai-je, si je n'étois dans une maison que je respecte, je te jeterois tout-à-l'heure par la fenêtre. — Holà, messieurs, dit le marchand, point de bruit chez moi, s'il vous plaît. Monsieur le théologien, j'avois jugé à votre mine pincée, sérieuse, à votre démarche grave, à votre air de suffisance et surtout par l'habit que vous portez, que vous deviez être un homme de quelque savoir, de quelque jugement; c'est pourquoi je vous avois invité pour dire votre sentiment sur la méthode que cet étranger propose : maintenant je vois que vous n'êtes qu'un ignorant, un pitoyable raisonneur, un incivil, un emporté, un brutal, je vous prie de sortir de chez moi à l'instant, et de n'y jamais remettre le pied. Pour vous, monsieur, me dit-il, vous n'êtes pas meilleur logicien que cet impertinent ecclésiastique ; mais j'ai entrevu, parmi les raisons

que vous tâchiez de débrouiller, que vos vues sont louables, votre cause juste, et votre méthode praticable. Vous pouvez inoculer mon fils lorsqu'il vous plaira. Je vous promets cinquante pistoles, si vous réussissez à mon gré. — Je remerciai le marchand de la confiance qu'il vouloit bien avoir en moi, et je lui promis de faire mon possible pour le satisfaire. Alors les trois médecins se levèrent, firent chacun une révérence bien sèche, et partirent. Pour moi je commençai, dès le lendemain, à préparer le fils du marchand à l'opération. Elle réussit si parfaitement, qu'en moins de trois mois j'avois inoculé plus de deux cents enfans, dont il n'étoit mort que trois. Il étoit péri au moins le quart de ceux que les médecins de la ville avoient traités.

Cependant les chaires, les confessionnaux retentissoient des déclamations des prêtres contre la pratique infernale que je venois d'établir à *Lyon*. Toutes les presses de la ville gémissoient sur les libelles que messieurs de la médecine lâchoient contre moi. J'étois un séducteur, un empoisonneur, un perturbateur d'états, en un mot, un homme à pendre ou à rouer. Mais toutes ces bagatelles ne m'empêchoient point d'aller mon train.

Je continuois toujours à inoculer avec la

plus grand succès, lorsque j'appris que mes ennemis étoient sur le point d'obtenir une lettre de cachet contre moi. Je résolus de partir *incognito* de *Lyon* pour *Paris* ; mais trois prêtres et deux médecins s'étant trouvés à mon départ, me dirent mille invectives, ameutèrent la populace, et je fus poursuivi à coups de pierres jusqu'à une demi-lieu de la ville.

Lorsque je fus arrivé à *Paris*, je confiai à un honnête homme l'envie que j'avois de tenter si les médecins de cette ville ne seroient pas plus raisonnables que ceux de *Lyon*. L'honnête homme me répondit que je n'étois point le premier qui eût fait cette tentative, que les médecins s'y étoient constamment opposés, et que le plus court pour moi étoit d'attendre la résolution du parlement sur cet article. Je trouvai étrange qu'il fallût que des jurisconsultes décidassent de quelle manière des médecins doivent administrer leurs remèdes, et je pris le parti d'attendre la décision de cette affaire.

Quelques jours après mon arrivée dans cette capitale, un singulier genre de folie épidémique saisit tout-à-coup les trois quarts de la France. Ceux qui avoient de l'argent se battoient pour le troquer contre du papier. Je ris quelque temps de cette

manie, mais la maladie m'ayant pris à mon tour, je me donnai mille peines pour me défaire de mes espèces, et je ne fus guéri de mon mal qu'après m'être apperçu que toute ma fortune ne consistoit plus que dans la valeur intrinsèque de mes billets.

Etant réduit à peu près dans le même état où les paysans de la *Romanie* m'avoient mis, et enrageant de ce qu'en France un honnête homme ne pouvoit faire fortune, ni en faisant des choses raisonnables, ni en faisant des sottises, je m'associai avec un certain *monsieur Gribaudier*, qui faisoit profession de réparer, par l'industrie, le tort que la fortune lui avoit fait. Je devins très-habile dans cette profession; mais la justice, jalouse de nos succès, fit arrêter *M. Gribaudier*, et, l'ayant convaincu d'avoir enfreint certaines lois, elle le fit pendre au beau milieu de la Grève.

Ce procédé m'indigna, et, de dépit, je m'enfuis en Hollande, où je devins *janséniste*, *luthérien*, *arminien*, *calviniste*, *brouniste*, *anabaptiste*, *boréliste*, *collégien*, *socinien*, *arien*, *préadamiste*, *juif*, *hernhutter*, *enthousiaste*, *quaker*, *déiste*, *manichéen*, *pyrrhonien et athée*.

En vérité, dit le *Compère Mathieu*, j'en aurois bien fait autant en pareille occasion.

Me trouvant dans un pays où l'on avoit la liberté de penser, continua *père Jean*, je crus qu'on devoit y avoir celle d'agir donc ; mais mes actions ayant déplu aux Hollandois, il me firent danser une sérénade vis-à-vis une de leurs maisons de ville, me firent marquer d'un fer chaud sur l'omoplate, ainsi que l'on fait au front des chiens pour les préserver de la rage, et puis ils m'envoyèrent scier du bois de Brésil dans un *rapshuys*.

Ce genre de travail étoit trop uniforme pour m'amuser, m'ennuya ; et, comme l'on ne voulut point m'en donner d'autre, j'enfonçai un soir la porte du laboratoire, et je m'enfuis dans le pays de *Clèves*. Etant prêt à entrer dans la ville de *Wesel*, je rencontrai un *habillé de bleu* qui me demanda si je ne voulois point servir le roi de Prusse : je lui répondis que sa majesté Prussienne pouvoit se servir elle-même, et que je ne servois personne. *L'habillé de bleu*, piqué de ma réponse, tira son épée pour me frapper ; mais je la lui arrachai des mains, je lui en donnai cinquante coups sur les épaules, puis je la cassai en deux, et la lui jetai au visage : après quoi, au lieu d'entrer dans la ville, je la laissai sur ma droite, je continuai ma route, et je m'arrêtai à *Cologne*, où je repris le métier de *M. Gribouiller*.

Lorsque j'eus amassé trois ou quatre cents ducats, je partis de *Cologne*, et je retournai à *Paris*, ou je trouvai que la police avoit dispersé toutes mes anciennes connoissances. En attendant que j'en fisse de nouvelles, le baron de *Montenoi* me prêta sa femme pour me désennuyer, et se contenta de l'intérêt de dix écus par mois. L'on ne pouvoit pousser la générosité plus loin ; aussi personne n'a l'ame plus noble que le baron de *Montenoi*. Au bout de six semaines la baronne devint fourbue : son mari la reprit, la fit traiter, la prêta à un autre, puis encore à un autre ; si bien qu'à la fin, la pièce étant devenue hors de cours, il ne la prêta plus à personne, et la mit au billon.

Plusieurs personnes trouvoient étrange que le baron de *Montenoi* prêtât ainsi sa femme aux honnêtes gens ; mais le baron, qui avoit autant d'esprit que de noblesse d'ame, disoit à ceux qui entendent raison, qu'il n'y avoit rien de si naturel que cela, et le leur prouvoit. Il disoit aux théologiens que puisque *Abraham* (a) avoit abandonné sa femme au roi d'*Egypte*, le baron de *Montenoi* pouvoit bien en faire autant de la

(a) *Genes. ch.* 12, v. 11, 12, 13, 14, 15, 16.

pères et mères. — Monsieur le curé, lui répondis-je, je suis fortement persuadé qu'ils ne leur doivent rien de tout cela ; ce n'est que par une suite de l'état de foiblesse et d'ignorance où ils naissent, qu'ils se trouvent naturellement assujettis à leurs parens (a) Comme vous n'êtes qu'un sot, monsieur le curé, je me dispense de vous alléguer d'autres raisons philosophiques qui autorisent mon opinion. Adieu, M. le curé. — Ayant fini ces mots, je retournai chez moi.

Comme je savois que, selon la sainte et pieuse coutume des gens d'église, le curé chercheroit à se venger de ma naïveté, je partis le lendemain pour le *Cotentin* ; là je devins commis, maquignon, contrebandier, opérateur, faux-témoin, procureur et faussaire ; mais, ayant appris que la justice me faisoit chercher pour ce dernier métier, je retournai à *Paris*, où, après avoir exploité mon ancienne hôtesse et houspillé son mari, je suis parti ce matin, pour aller voir si les Moscovites ne seroient pas plus tolérans que les François.

Votre histoire, dit le *compère Mathieu* à *père Jean*, achève de confirmer dans

---

(f) *V. la note ci-devant, pag.* 107. *V. aussi les mœurs, p.* 49. *et suiv.*

une

une opinion qu'il n'appartient qu'à un philosophe d'avoir. Vous avez commencé votre vie exemplaire par donner un coup de canif dans le cul de votre régent, parce qu'il vous fouettoit sans sujet. Vous avez quitté vos études pour vous mettre grenadier, et vous avez réuni, dans ce metier, toutes les gentillesses d'un véritable homme de guerre. Vous avez escamoté une religieuse des griffes de Satan qui la tourmentoit, et vous vous êtes marié avec elle, pour lui ôter ses scrupules. Vous avez enlevé la fille d'un marchand de vin de *Londres*, parce qu'il ne vous l'auroit point donnée. Vous avez été Turc, corsaire, chrétien, médecin, luthérien, calviniste, quaker, manichéen, athée, etc. Vous avez épousé quatre femmes à la fois, de crainte d'en manquer. Je ne trouve rien de plus naturel que tout cela.

Mais quand je considère que vous avez été emprisonné, ruiné, cocufié, parce qu'un chien avoit pissé sur le jupon d'une entretenue; quand je considère qu'on vous a donné deux cents coups de bâton sur la plante des pieds, parce que vous aviez trop bien servi sa hautesse; quand je considère que la justice vous a recherché, pour avoir été associé avec un homme qui tâchoit de faire fortune comme il pouvoit, et que cette même justice vous a persécuté, pour avoir

composé un livre contre un *juif* qui est mort il y a plus de 3000 ans ; quand je considère que vous avez été battu par des faquins de valets, parce qu'étant à pieds, vous ne vous dérangiez point pour la poste, et que vous avez été contraint d'ôter la vie à un marquis qui vouloit vous ôter la vôtre, ou du moins vous faire pendre, parce que vous aviez l'audace de vous défendre contre un gentilhomme ; quand je considère qu'il vous fallut fuir la vengeance d'un cagot de curé, pour avoir enseigné les élémens de la loi naturelle aux enfans de ses paroissiens, et que la justice de Normandie vous cherche encore, pour avoir rendu service à autrui, aux dépens d'une conscience qui n'appartient qu'à vous ; quand, dis-je, je considère que vous avez été errant, poursuivi, proscrit, persécuté, pour avoir éclairé les hommes par des exemples puisés dans la pure et la vraie philosophie, pour avoir tâché de jouir librement de la seule vie (*g*) que nous avons à espérer, et fait en sorte de ne point mourir de faim au milieu des biens de ce monde, je ne doute plus que les lois n'aient été inventées (*h*) pour détruire la

---

(*g*) *V. la vie heureuse*, *pag.* 34.

(*h*) *V. le discours de* ROUSSEAU, *sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes*, *pag.* 99.

liberté naturelle, en fixant pour jamais la loi de la propriété, et le droit barbare (*i*) de l'inégalité.

Oui, mon *cher oncle*, continua le *Compère*, les lois, la religion, les préjugés, la violence se réunissent constamment contre celui qui ose penser et agir. Dans cet état de contrainte, l'homme demeure esclave, tandis qu'il devroit être libre, et vit dans l'indigence au milieu du patrimoine de la nature.

Si quelque génie transcendant, tel que l'admirable *père Jean*, vient à s'appercevoir qu'il naît libre et hors de toute sujétion naturelle (*k*), à l'égard de son père ou de son prince; que rien n'est capable de le soumettre à aucun pouvoir sur la terre (*l*), que son propre consentement; en un mot, que le vice, la vertu, le bien et le mal moral, le juste et l'injuste, et tout ce qui en dépend, ne consistent que dans l'opinion de ceux (*m*) qui les ont inventés, pour appuyer leurs intérêts (*n*) : si, dis-je, cet homme rare, auquel il a été réservé de dé-

(*i*) *V. Encyclop. disc. prélimin.*

(*k*) Ibid.

(*l*) *Encyclop. au mot* gouvernement.

(*m*) *V. le discours sur la vie heureuse, p.* 6.

(*n*) *V. Montaigne, tom.* 2, *p.* 391, où il est

marquis : joignez à cela que ma conscience n'a jamais senti l'aiguillon de ce que le vulgaire appelle remords, et que j'appelle le supplice des foibles et des idiots (r) : ma philosophie se croiroit déshonorée, si elle s'occupoit de ces fâcheuses réminiscences (s), qui ne doivent leur origine qu'aux préjugés et à l'ignorance. Qu'en dis-tu,

---

— *Sua quemque fraus, suum facinus, suum scelus, sua audacia de sanitate et mente deturbat: hæ sunt impiorum furiæ, hæ flammæ, faces*, *Ibid. p.* 1827.

« La propre injustice d'un chacun, sa propre » malice, son infamie, sa hardiesse désespérée le » transporte hors de lui-même, le trouble, le rend » furieux ; ce sont là les furies qui tourmentent le » méchant ; ce sont là les flammes et les flambeaux » avec lesquels les dieux le poursuivent. »

(r) *V. le disc. sur la vie heureuse*, *p.* 65.

(s)..... *cur tamen hos tu*
Evassisse putes, quos diri conscia facti
Mens habet attonitos, et surdo verbere cædit;
Occultum quatiente animo tortore flagellum.
Pœna autem vehemens, ac multo sævior illis
Quas et Cœditiusgravis invenitet Rhadamantus.
Nocte dieque suum gestare in pectore testem.

JUVEN. sat. 13, v. 143 et seq.

« Pourquoi vous imaginer que ces gens sans foi, » sans probité ne sont point punis de leurs crimes ? » Oui, ce méchant homme se condamne soi-même » à tout moment ; il est d'une secrète horreur ; il » se persécute, il se tourmente, il est lui-même » son bourreau, les peines qu'il endure ne se peu- » vent exprimer ; elles sont plus terribles que les

l'homme aux reliques, ajouta *père Jean*, en s'adressant à *Diego*? — Très-redoutable *père Jean*, répondit l'*Espagnol*, je dis que, dans certains cas, ma morale ressemble assez à la vêtre, à cette différence près que la philosophie que je respecte, mais que je ne comprends pas tout-à-fait, vous fait agir, et que dans toutes mes actions je n'ai d'autre motif que mes intérêts particuliers, d'accord avec la religion, appliquée selon les principes que l'on m'a inculqués dans l'éducation honnête que j'ai reçue chez les *jésuites* de *Saragosse*. Au reste, mon *révérend père*, je vous regarde comme un saint homme, qui, par les traverses de votre vie, avez expié, depuis long-temps, le capucinicide que vous avez commis, et l'apostasie dont vous vous êtes rendu coupable, soit à *Alger*, soit dans votre transmigration de *Paris* en *Hollande*.

Pendant le récit que *père Jean* avoit fait de son histoire, il s'étoit formé à l'ouest un orage très-considérable : l'on entendoit, par le bruit du tonnerre, qui devenoit fort de plus en plus, que la ville de *Senlis* en

---

» plus affreux arrêts de *Cœditius*, plus cruelles que
» ceux que *Rhadamante* prononce dans les enfers.
» Quoi! avoir dans le fond de son ame, le jour,
» la nuit, un secret témoin de son crime! Ah!
» quel tourment! »

auroit sa part; et *Diego* achevoit de parler, lorsqu'un tourbillon furieux, qui précédoit la pluie et la grêle qui alloient tomber en abondance, renversa une partie de la cheminée de la salle où nous étions. L'*Espagnol* effrayé de cet accident, s'écria : me amis, nous allons périr ! la chûte de cette cheminée est un avertissement de la colère divine qui va tomber sur nous. Je me souviens, dans ce moment, que c'est demain le jour de l'*Assomption* de la Vierge, et que nous avons mangé à notre souper un gigot de mouton, une poularde et six côtelettes. Prosternons-nous, mes chers compagnons; intéressons le plus grand *saint* du paradis en notre faveur, et dites, de cœur et d'affection, ce que je vais réciter de bouche. — En même temps il se jeta à genoux, et d'une voix triste et lamentable, il entonna la prière suivante :

O vous, qui avez commencé par ne rien valoir, mais qui, ayant été blessé à la jambe au siège de *Pampelune* (t), êtes devenu honnête homme en dépit de Satan et de son tintamarre ! bienheureux *S. Ignace* ! intrépide champion de la *Vierge*, qui auriez

---

(t) *V.* TANNERUS, *ad vitam S. Ignatii* ORLANDUS et RIBADENEIRA, *in vitâ ejusdem sancti.*

tué un *Maure* (*u*), sans l'entêtement de votre mule, qui prit un chemin pour un autre ! O vous, qui, après avoir compris combien le mépris est conforme à l'évangile, avez porté le métier de gueux, de truand et d'argotier à un degré sublime ; avez couru les champs, équipé comme un fou (*x*) ; avez fait peur aux uns, avez fait rire les autres, et n'êtes entré dans aucune ville, pendant vos caravanes, sans avoir une troupe de polissons à vos trousses ! O vous, qui avez toujours fait un si grand cas de la simplicité, que vous avez refusé des lumières du diable (*y*) pour l'interprétation de l'écriture ! O vous, qu'un zèle ardent fit partir pour *Jérusalem*, et qui auriez vraisemblablement converti tous les *Turcs*, si le gardien des *capucins* de cette ville ne vous eût chassé comme un péteur, et contraint de repasser en Europe ! O vous, qui avez failli d'être pendu comme un espion par les *François* (*z*), lorsqu'ils faisoient la guerre en *Lombardie*, et qui, à l'âge de trente-neuf ans, êtes venu à *Paris* tendre votre fessier aux régens du collège de *Sainte-Barbe* !

(*u*) RIBADEN. *ubi. sup.*
(*x*) ORLAND. MAFFEUS, BOUHOURS.
(*y*) RIBADEN. *ubi sup.*
(*z*) *V. les auteurs de sa vie.*

dans cette nuit désastreuse et effroyable où tous les élémens se confondent, où le ciel et la terre enflammés sont une esquisse du dernier des jours. Daignez, dis-je, jeter un regard compatissant sur tous vos serviteurs, nommément sur mon doux maître *Mathieu* le philosophe, sur le vertueux *père Jean* de *Domfront*, sur mon ami *Jérôme* et sur moi. Ne permettez pas que nous périssions pour avoir mangé un gigot de mouton, une poularde et six côtelettes, la veille de l'*Assomption* : rognez les griffes à Satan qui se prépare à nous agripper ; reverrouillez les portes de l'abîme qui est prêt à nous engloutir ; détournez la foudre.... — A ces mots le tonnerre, éclatant d'une force épouvantable, perça le toit et le plancher de la chambre, et brisa en mille pièces la table autour de laquelle nous étions.

A ce spectacle effrayant, *Diego* tomba par terre et foira dans ses chausses. *Père Jean*, plus irrité de l'incongruité du foireux, qu'épouvanté du coup du tonnerre, prit l'*Espagnol* par le collet, le jeta au milieu de la cour et ferma la porte. Ensuite, ayant rallumé la chandelle, il prit une bouteille qui étoit sur la cheminée, la vuida d'un seul trait, et nous dit en se rasseyant : je voudrois bien savoir où vous avez péché cet original ; il est par la corbieu fou. J'ai la patience

3.



patience d'écouter son impertinente prière à *S. Ignace* ; mais, vertu de froc ! foirer en présence de *père Jean !* je ne le souffrirai jamais. — Tout le monde n'est point si intrépide (*o*) que vous, lui dis-je ; l'épouvante fait certains effets sur l'un qu'elle ne fait pas sur l'autre. Il y a mille personnes à qui il en seroit arrivé autant, en voyant le tonnerre tomber à leurs pieds. Au reste, il seroit à propos d'avertir l'hôte de cet accident ; la foudre pourroit bien avoir mis le feu au grenier. — Ma foi, dit *père Jean*, tant pis pour le grenier, je ne me mêle point des affaires d'autrui ; faites-en de même, et songeons à vuider les six flacons qui sont là sur ce buffet. Mais je ne puis revenir de cet original.

Mon cher oncle, dit le *Compère*, il faut en avoir pitié. Les jésuites et la superstition lui ont fêlé le timbre, ainsi qu'à bien d'autres : il est confit dans une piété si puérile, si ridicule ; il est plongé dans une

---

(*o*) L'intrépidité est une force extraordinaire de l'ame qui l'élève au-dessus des troubles, des désordres et des émotions que la vue des grands périls pourroit exciter en elle ; et c'est par cette force que les héros se maintiennent en état paisible, et conservent l'usage libre de leur raison dans les accidens les plus surprenans et les plus terribles.

Réflexions et max. morales, p. 78.

ignorance si crasse, qu'il cite à tort et à travers l'écriture, les légendes, son recteur des *jésuites* de *Saragosse*, et dans des circonstances si peu analogues à ces citations, qu'il me fait rire quelquefois, et met en colère mon *compère Jérôme*. Au reste, c'est un assez bon garçon, qui m'est fort attaché, et que je garde parce que je lui fais faire, par principe de religion et par bêtise, tout ce qu'un homme d'esprit pourroit faire par principe de philosophie. — Je lui pardonne donc, dit *père Jean*; mais cela n'empêche pas qu'il ne soit un original. A propos, mes enfans, vous allez en Hollande ? — Oui, répondit, le *Compère*. — Hé bien, reprit *père Jean*, je vous accompagnerai jusque-là; alors je continuerai ma route pour la Russie; et, si vous voulez faire ce voyage avec moi, il ne tiendra qu'à vous. — Très-volontiers, dit le *Compère*; à Dieu ne plaise que je rejette une telle proposition : la fortune a voulu que je retrouve un oncle si chéri, si respectable; je ne l'abandonnerai de ma vie. — Dès ce moment tous nos biens furent déclarés communs; nous nous promîmes une fidélité à toute épreuve; nous cimentâmes notre union en vuidant le reste de nos flacons, et nous conclûmes de finir la soirée par chercher *Diego*, qui n'avoit point reparu depuis la fin de son oraison.

Après quelques perquisitions inutiles, nous fûmes contraints de mettre l'hôte et tous ses gens en œuvre pour retrouver le pauvre *Espagnol*; l'on parcourut toutes les granges, toutes les écuries, toutes les caves, tous les greniers de la maison; l'on s'égosilloit à crier: *Diego, seigneur Diego, où êtes vous!* — Point de *Diego*. Enfin, l'on désespéroit de le trouver, lorsqu'on le découvrit dans un poulailler, où il s'étoit tapi parmi une quarantaine de poules.

Ayant rassuré l'*Espagnol* du mieux qu'il nous fut possible, il sortit de son réduit: deux vigoureuses servantes lui écurèrent le fessier; il changea de chausse; il rentra dans la chambre, et *père Jean* lui dit: l'*ami Diego*, en considération du récit que ton maître m'a fait de ton mérite singulier, je te pardonne l'incongruité de ton derrière: je te déclare que tu es compris dans l'alliance qui vient d'être contractée entre *mon neveu*, *Jérôme* et moi; que tu auras voix en chapitre, ainsi que chacun de nous; que je te prends sous ma protection spéciale en tout, par-tout, contre tout, fût-il contre Lucifer. — Ah! très-vénérable *père Jean*, s'écria *Diego* en se jetant à deux genoux, après mon maître que voilà, vous serez désormais celui que j'aimerai le plus sur la terre. Tous les

Jean lui avoit promise à *Senlis*, répondit, en enfonçant son chapeau : je m'appelle *Dom Diego Arias Fernando de la plata, y Rioles, y Bajalos* ; je suis un gentilhomme Espagnol né à *Bilbao* en *Biscaye* ; je fus jadis l'élève du très-chaste et très-vertueux père recteur des *jésuites* de la ville de *Saragosse* en *Aragon*, le page chéri de feu monsignor *Herculo-François-Marie Tongarini*, évêque de *Mensoura* en *Mansourie* ; aujourd'hui j'ai l'honneur d'être le serviteur du célèbre *Mathieu*, le patriarche du bon sens, le compagnon de son compère *Jérôme*, l'ami, le protégé de l'intrépide et respectable *père Jean* de *Domfront*, qui a été grenadier, capucin, juif, hérétique, quaker et athée, et qui, par la grace de Dieu, est aujourd'hui meilleur chrétien que notre saint père le pape, ou peut s'en faut. — L'officier qui étoit un Allemand, n'entendant rien au discours de *Diego*, le fit mener, par deux fusiliers, chez le commandant de la place.

Ce commandant qui étoit un vieux papa à demi-sourd, ne comprenant pas mieux le françois que l'officier, fit approcher l'*Espagnol* pour entendre ce qu'il disoit. Celui-ci lui cria à l'oreille ce qu'il avoit débité à l'officier. Le commandant croyant qu'il lui disoit des sottises, tomba sur le harangueur,

le régala de quelques coups de canne, et l'envoya en prison.

Une demi-heure après cette scène singulière, le vieux Allemand fit ramener *Diego* devant lui, et l'interrogea derechef; l'*Espagnol* tint le même discours, et ajouta que le patriarche *Mathieu*, et le respectable *père Jean*, et l'ami *Jérôme* étoient dans la ville.

Le commandant, ayant compris ces derniers mots, nous fit chercher. Lorsqu'on nous eut trouvés et conduits devant lui, il nous demanda qui nous étions, quel étoit nôtre pays. Le *compère Mathieu* lui répondit, avec gravité, que nous étions philosophes, et que, n'étant soumis à aucunes lois, ni à aucun gouvernement, nous n'étions pas plus d'un pays que d'un autre. Là-dessus on nous envoya au cachot.

Le commandant, ne s'étant jamais trouvé dans le cas d'avoir à faire à des philosophes, tint un conseil de guerre pour savoir ce qu'il devoit faire de nous. Il fut conclu que l'on devoit nous examiner à fond, que si nous étions des espions, il falloit nous faire pendre; sinon, que nous recevrions chacun vingt-cinq coups de bâton, et que nous serions chassés de la ville, pour nous apprendre à respecter les usages établis dans les pays où nous nous trouverions désormais.

Le lendemain de ce conseil de guerre, le commandant nous fit amener devant lui, nous fit reprocher, par un auditeur, d'en avoir imposé à notre arrivée, à l'officier de garde, d'avoir insulté *son excellence*, et nous fit demander nos passe-ports : le *Compère* et moi présentâmes les nôtres, qui furent rejetés comme invalides et comme surannés; *père Jean* et *Diego*, n'ayant rien de mieux à montrer, le commandant conclut que nous étions dans le cas d'être traités comme espions.

A ce mot le *compère Mathieu* s'écria : quoi ! l'on traiteroit les gens tels que nous comme espions, sous pretexte que nous sommes entrés dans cette ville sans être munis de passe-ports valables? N'est-il point libre à tout homme, sur-tout à un philosophe, de parcourir la terre entière sans être tenu de rendre compte à qui que ce soit de ses intentions et de ses démarches ? Par quel droit monsieur le commandant s'arroge-t-il le pouvoir d'interdire l'entrée d'un pays à un étranger qui n'est pas muni d'un vain papier, lequel ne rend ni ses vues, ni ses intentions meilleures? Un chacun ne porte-t-il pas sur son front le passe-port de la nature ? Lorsqu'un homme en voit un autre aller, venir, agir, ne doit-il point penser qu'il ne fait qu'user de la liberté naturelle, à

laquelle ni prince, ni roi, ni tel autre usurpateur d'une autorité injuste et barbare n'a aucun droit de s'opposer? O liberté chérie! l'esclavage et l'intolérance t'ont bannie de la terre. — Monsieur le philosophe, dit l'auditeur, comme monsieur le commandant a passé sa jeunesse à être fifre et ensuite tambour, il n'a point eu l'occasion d'apprendre ce que c'est que cette liberté naturelle dont vous parlez : depuis ce temps-là il fut occupé à remplir les devoirs des différens grades par lesquels il a passé, et n'a point eu le loisir de s'instruire davantage sur cet article. Mais il est commandant, et en cette qualité il a ordre de ne laisser entrer aucun étranger en cette ville, sans passeports suffisans, ou sans produire quelque honnête bourgeois qui réponde de sa personne, et rende raison des motifs qui l'amènent ici. Ces précautions ont été dictées par la prudence. Nous sommes voisins de la France, et à la veille d'une guerre avec elle ; nous ne saurions trop nous précautionner contre les entreprises que cette puissance pourroit former contre cette ville, qui est une des clefs du pays : d'ailleurs, cet usage est fondé sur un droit naturel et propre à chaque nation en particulier, lequel est de prendre chez elle telles mesures qu'il lui plaît pour son bien-être et sa conser-

Au bruit qui s'étoit répandu qu'on alloit vergeter l'omoplate de quatre philosophes, qui ne reconnoissent point de loi, qui n'étoient d'aucun pays, il s'étoit assemblé un peuple innombrable, pour assister à l'exécution de quatre hommes, qu'il s'étoit figuré devoir être extraordinaires, et autrement faits que d'autres.

C'étoit au milieu de cette multitude que nos gardes nous conduisoient; *père Jean*, fumant sa pipe, marchoit le premier d'un pas grave et assuré; le *Compère* le suivoit en jurant; *Diego* prioit, et moi je pleurois. Nous approchions de l'endroit fatal; six ou huit maudits tambours préludoient déjà la marche qu'ils alloient battre pendant le régal dont on se promettoit d'honorer notre philosophie, lorsque tout-à-coup *père Jean* renversa quatre grenadiers de sa droite, et fendit la presse. Le *Compère* et *Diego* le suivirent; j'en fis de même; et, en quatre pas, nous nous trouvâmes dans une église, vis-à-vis de laquelle nous venions d'arriver (*b*), et d'où nos gardes n'osèrent nous tirer.

(*b*) Dans le tems que cette aventure arriva, les églises, les couvens, les cimetières des Pays-Bas Autrichiens étoient des asyles pour certains criminels. Mais il s'est fait, depuis, quelque changement à ce sujet.

Lorsque



Lorsque nous fûmes dans ce lieu, *père Jean* s'écria : par la vertu de *saint Adhelme!* je savois bien que je me tirerois de cette affaire-ci. Un homme, tel que moi, ne perd jamais la tête ; dans quelque péril qu'il se trouve. Vivent les gens d'esprit, morbleu! Pour toi, dit-il au *Compère*, tu aurois juré long-temps, avant que tes imprécations nous eussent épargné la millième partie des coups que nous allions recevoir. Et toi, pieux bavard, dit-il à *Diego*, j'ai bien voulu être ton ami, ton protecteur, je le serai même toujours ; mais c'est sous cette condition que, de ta vie, tu ne compromettras la personne de *père Jean* avec les commandans Allemands. — *Diego* recut cette mercuriale les yeux baissés, fit une profonde inclination, et continua sa prière, que l'événement n'avoit point interrompue.

Nous fûmes à peine une heure dans cet asyle, que nous nous vîmes fournis de vivres au moins pour quinze jours. Dans l'après-midi un honnête cordonnier nous apporta plus de cent quatre-vingts florins, d'une quête qu'il avoit faite *pour de pauvres philosophes qui étoient en franchise* : il nous dit que les confréries de l'église où nous étions, s'intéressoient pour nous auprès de *son excellence*, et qu'elles espéroient d'obtenir incessamment notre déli-

vrance. Nous remerciâmes le cordonnier, et il partit.

Vers le soir, le curé de cette église vint nous voir : comme il nous trouva causant, il nous dit, d'un ton brusque, que nous devrions bien respecter le lieu où nous étions, et nous souvenir que Dieu y étoit présent. — Monsieur le curé, dit le *Compère*, Dieu n'est pas plus présent en ce lieu qu'ailleurs. C'est un être parfait, immense, que rien ne peut contenir que sa propre immensité ; il ne peut se diviser, ni s'étendre, ni se restreindre dans aucun lieu. — Tu es donc un hérétique, dit le curé? — Je ne suis ni hérétique, ni orthodoxe, répondit le *Compère* ; je n'endosse aucune livrée de parti ; je suis ce que tout le monde devroit être ; je suis philosophe. — D'où vient donc l'asyle dont tu jouis, maraud? — Il vient, répliqua le *Compère*, de l'ignorance et de la méchanceté des hommes. L'établissement que *Moïse* (c) a fait des asyles pour des personnes entiérement innocentes, est une preuve de ce que je viens d'avancer. Si une personne avoit commis un homicide innocemment, devroit-il cher-

---

(c) *V.* ce que dit là-dessus GROTIUS, *lib.* 2. *cap.* 21, §. 5, *et* LE CLERC, *sur les nombres* XXXV. 6.

cher d'asyle ailleurs qu'aux pieds de la justice, et d'autre protection que celle des lois ? Mais, de tout temps, les hommes ont été sots, injustes, méchans, et les lois tyranniques ou insuffisantes ; ce n'est pas tout ; indépendamment de la cause vicieuse, qui a produit l'établissement des asyles, ces asyles sont devenus eux-mêmes la source d'une infinité d'abus affreux : les plus grands scélérats y furent à l'abri de toutes poursuites, et exempts de toutes peines (*d*). N'allons point chercher des exemples chez les païens ; arrêtons-nous au christianisme. Pour peu que vous ayez lu ailleurs que dans votre bréviaire, monsieur le curé, vous aurez vu que la coutume ayant, dès le règne de l'hypocrite *Constantin*, fait regarder les églises comme des lieux de refuge, *Théodose* et ses successeurs furent obligés de restreindre ce privilége, qu'on avoit étendu à des gens indignes de toute protection. Mais ces lois, ni celles que *Justinien* fit là-dessus long-temps après, ne furent point des barrières assez fortes pour empêcher que vous autres, messieurs les ecclésiastiques, ne fissiez servir le progrès

---

(*d*) *V. l'hist. de l'acad. des inscriptions, etc, tom.* 5, *édit. de la Haye, p.* 52 *et suiv.*

d'un abus si énorme, au dessein d'établir votre propre domination, et d'attenter sur le droit du magistrat. Il est vrai que c'étoit un serpent qui vouloit dévorer l'autre: mais ce ne fut pas moins un grand mal; car plus il y a de ces sortes de bêtes sur la terre, plus on risque d'en être mordu. Vous aurez encore lu, monsieur le curé, que les conciles ouvrirent l'asyle à toutes sortes de criminels, et le leur assurèrent par les foudres de l'excommunication, qu'ils lancèrent contre ceux qui les en oseroient tirer; que nos souverains seigneurs et maîtres, les papes de *Rome*, ne manquèrent point de pousser, aussi loin qu'ils purent, l'immunité de ces lieux, que leur prétendue sainteté devroit faire regarder comme souillés par une telle protection (*e*).... Qu'entends-tu, interrompit le curé, par ce fatras de

---

(*e*) *V*. JACQUES GODEFROI, *sur le code Théodosien*, *lib*. 9, *tit*. 44 *et* 45, *tom*. 3, *pag*. 356. *et seq*. — BUDDÆUS, *jurisp. dist. specim*, p. 15 *et seq*. — THOMASIUS, *not. in* LANCELOT, *lib*. 2, *tit*. 10 *pag*. 1038 *et seq*. — HERTIUS, *de diss. superiorit. territor. g. n*.

Ceux qui voudront voir ce qui concerne le droit d'asyle, que les ambassadeurs s'attribuent, pourront consulter THOMASIUS, *diss. de jure asyli, legat. ædibus compt*. et le traité de BYNKERSKHOEK, *du juge compétent des ambassadeurs*, *ch*. 21.

rapsodies dont tu m'ennuies ? — J'entends, dit le *Compère*, qu'il est étonnant qu'on ait établi des asyles pour recevoir un homme, qui, après avoir commis innocemment quelque crime, fuit les poursuites de la justice, comme celles d'une bête féroce ; qu'il est encore étonnant de ce que ces lieux, destinés à être le refuge des malheureux, soient devenus celui des plus grands scélérats ; j'entends, enfin, qu'il est surprenant que des magistrats, assez ignorans ou assez méchans pour confondre l'innocent avec le coupable, soient assez sots, assez foibles pour respecter le vain asyle d'un lieu qui n'a, par lui-même, et qui ne peut recevoir de Dieu, ni des hommes, l'impertinent privilége de mettre l'innocence à couvert d'être traitée comme le crime, et le scélérat à l'abri de la punition de ses forfaits. — Je l'avois bien pensé, s'écria le curé en s'en allant, que tu étois un maudit hérétique.

Lorsque le curé fut parti, *père Jean* dit au *Compère* : sais-tu bien, mon neveu, que tu déraisonnes, et que le galimathias dont tu viens de régaler ce prêtre, pourroit, en certaine occasion, nuire à notre philosophie ? — Je le sais aussi-bien que vous, mon oncle, répondit le *Compère* ; mais comme je me suis apperçu d'abord que ce curé n'est qu'un ignorant, je n'y ai

Mathieu nous dit en soupirant : je partirois content de cette ville, si j'avois eu le temps de dire ma pensée à ce commandant Allemand; j'eusse volontiers passé la moitié de la *roufle* qu'on nous destinoit, pour avoir pu lui faire une dissertation en règle sur le droit de la nature, et sur le prétendu droit des gens, et lui prouver qu'il n'est qu'un sot, qu'un brutal, un vil instrument de la tyrannie du plus fort : mais il me fit retirer au moment que j'allois lui débiter tout ce qui me venoit dans l'esprit là-dessus. Ah! mon cher oncle, si nous sommes dans le cas de trouver souvent des animaux semblables sur la route de Russie, il vaut mieux retourner en France. — *Père Jean* répondit que le malheur qui venoit de nous arriver, ne devoit son origine qu'à l'imprudence de *Diego*; que, comme il espéroit qu'il seroit plus sage par la suite, nous pouvions hardiment continuer notre route, en laissant toutefois les villes autrichiennes hors de notre chemin. Le *Compère* consentit à la proposition de son oncle; mais il témoigna quelque peine de ne point voir *Bruxelles*, *Louvain* et *Anvers*, avant d'arriver en Hollande. *Père Jean* s'appercevant du chagrin de son neveu, dit qu'il n'y avoit point grande perte en cela; que les Brabançons, en général, ainsi que les Flamands,

leurs voisins, quoique fort honnêtes gens, étoient lo peuple le plus sot, le plus vain, le plus superstitieux de toute l'Europe; que pendant que l'on voyoit s'élever de temps en temps chez les autres nations, même en Espagne, quelque génie sublime, soit dans la littérature, les arts ou la philosophie, ces animaux belgiques croupissoient encore dans la plus crasse ignorance, dans une léthargie, dans une indolence qui fait honte à l'humanité; que les prétendus beaux-esprits qui se trouvoient parmi eux, n'étoient que de pitoyables bavards, que le plus petit philosophe crotté, qui court les rues de *Paris*, mettroit à *quia*. Il ajouta que si le hasard venoit à y produire quelque plante qui promît quelque bon fruit, la superstition l'étouffoit aussi-tôt; que les prêtres et les moines y étoient trop nombreux et trop considérés; que l'*universitas alma Lovaniensis*, au lieu de donner à ses élèves des principes qui pussent élever leur esprit au moins jusqu'au sens commun, étoit un cloaque d'inepties et d'absurdités, un réceptacle de mille subtilités scholastiques et ridicules, où un jeune homme, qui auroit les moindres dispositions en y arrivant, se pervertiroit le jugement sans ressource, et deviendroit incapable du moindre raisonnement; que pour ce qui étoit d'*Anvers*,

tout ce qui y respiroit ne méritoit pas d'être vu; que ce qui pouvoit y intéresser un galant homme, étoient les peintures exquises que l'on y voyoit des *Rubens*, des *Vandick*, des *Jordans*; de ces peintres admirables qui, après avoir illustré leur siècle et leur patrie, ont fait place à un tas de misérables barbouilleurs, à des rapetasseurs de vieilles croûtes, à d'indignes charlatans, qui trompent impudemment le trop crédule étranger (*g*), en lui vendant de mauvaises copies ou quelques *enseignes à bière*, pour des tableaux originaux.... Savez-vous, mon cher oncle, interrompit le *Compère*, que ce que vous dites-là, touchant la vente d'une chose pour un autre, est contraire à la bonne philosophie? — Ma foi, je n'y songeois pas, dit *père Jean* : or ça, que les *Brabançons*, les *Flamands*, les *Anversois*,

(*g*) Je n'ai pu comprendre pourquoi *père Jean* s'emportoit plutôt contre les barbouilleurs d'*Anvers* que contre les barbouilleurs des autres pays. Il est vrai que dans cette ville il y en a quinze contre un ailleurs. Mais est-ce aux barbouilleurs seuls qu'il faut s'en prendre, s'il y a tant de tromperie dans le commerce des tableaux? *Anvers*, ainsi que bien d'autres villes, ne fourmille-t il pas d'une quantité d'autres brocanteurs de tableaux, qui ne sont pas barbouilleurs? Comme *père Jean* n'étoit point un homme à se laisser trop questionner, je n'osai lui demander la raison de cette préférence.

aillent à tous les diables, je n'en parle plus. Continuons notre route ; nous parlerons à notre aise, lorsque nous serons arrivés à notre destination.

Nous continuâmes effectivement notre route, et cela avec tant de diligence, qu'en trois jours et demi nous arrivâmes à *Amsterdam*.

Fin du Tome premier.

LE COMPÈRE MATHIEU,

OU

LES BIGARRURES DE L'ESPRIT HUMAIN.

TOME II.

Tout ce qui est au-dessus de l'intelligence du vulgaire est, à ses yeux, ou sacré, ou profane, ou abominable. *T. II, p. 43.*

LE COMPÈRE MATHIEU, OU LES BIGARRURES DE L'ESPRIT HUMAIN.

CHAPITRE XIII.

Rencontre d'un ancien ami de père Jean. *Repas chez deux négocians François.*

En entrant dans la ville d'*Amsterdam*, un homme habillé de brun, portant une petite perruque ronde, accourut sauter au cou de *père Jean*, l'embrassa trois ou quatre fois, et lui dit : est-ce bien toi, mon cher *père Jean !* Comment te portes-tu ? Et qu'as-tu fait de ma femme ? A ce mot, *père Jean* s'écria : par la fressure de notre saint père le pape, c'est mon ami *Vitulos ;* ma

foi, je me porte comme le *pont-neuf :* pour ta femme, le diable sait où elle est. Le père prieur des *grands carmes de Rome* me l'a soufflée, comme je te l'avois escroquée. Que le ciel en soit béni; j'ai éprouvé dans cette occasion la vérité du proverbe, qui dit *que nous serons mesurés sur la même mesure dont nous mesurons les autres :* mais j'en suis tout consolé. — Et moi, je n'en ai jamais été attristé, dit *Vitulos :* tu m'as défait d'un fardeau qui me pesoit terriblement sur les bras. Si tu ne m'avois point enlevé cette sorcière à tous les diables, je l'aurois noyée un jour ou l'autre. Vive la communauté en toute chose! Morbleu, le droit de propriété est un droit inventé par *Béelzebuth*, pour faire enrager les hommes. La possesion d'un bien tourmente, fatigue, ennuie le possesseur, ou tente, ou fait tort à celui qui ne le possède pas. — Oh! oh! dit le *Compère*, monsieur est philosophe, à ce que je vois. Oui-dà, répondit *Vitulos*; et de la plus fine espèce même. Ce n'est pas ce dont il est question pour le présent; où allez-vous loger? — A la *ville de Lyon*; dit *père Jean*. Fort bien, dit *Vitulos*, j'y suis logé aussi : Allons, partons. Ce soir je vous mène tous souper dans la meilleure compagnie du monde, où la liberté, l'enjouement et le plaisir le disputent avec la

bonne chère, car je suppose que ces messieurs, qui accompagnent mon ancien camarade, sont des amis. — Vertu de froc! dit *père Jean*, crois-tu que je voyage avec mes ennemis? Ce joli drôle, que tu vois, est mon neveu, c'est l'arc-boutant du bon sens, et le restaurateur de la philosophie: voilà son compatriote et *compère Jérôme*: ce long flandrin efflanqué, avec sa physionomie de brebis, est le seigneur *Diego Arias Fernando de la Plata y Mendoça, y Rioles, y Bajalos*, gentilhomme Espagnol, qui prie plus Dieu dans un jour, que nous n'avons fait dans tout le temps que nous avons été *capucins*. En général, ce sont mes intimes, mes bons amis, mes associés, et qui seront aussi les tiens, lorsque tu le voudras. — *Vitulos* enchanté poussa un cri de joie; et sans regarder s'il étoit au milieu de la rue, il nous félicita, et nous embrassa tous l'un après l'autre. Ce qui fit bien rire les gens, et sur-tout un boulanger, vis-à-vis de la boutique duquel nous étions.

Lorsque nous fûmes arrivés à l'auberge, *Vitulos* nous conta qu'il étoit à *Amsterdam* pour certaines affaires qui concernoient la philosophie; qu'il avoit des liaisons fort étroites avec un nommé M. *Dominus*, qui étoit l'agent des *révérends pères jésuites* dans

ce pays-là; que quant aux personnes chez lesquelles il vouloit nous mener souper, c'étoient deux négocians françois, demeurant ensemble, ayant chacun une très-jolie femme, chez lesquels il s'étoit introduit sous le manteau de la *franc-maçonnerie*, et chez qui il avoit la liberté de mener deux, trois ou quatre amis, toutes les fois qu'il y étoit invité.

L'heure du souper étant venue, *Vitulos* nous mena chez ces messieurs, qui nous reçurent le plus affectueusement du monde, ainsi que mesdames leurs épouses. Trois autres conviés, qui se trouvoient là, nous firent aussi beaucoup de politesse. Bref, l'on servit; et depuis long-temps je n'ai vu une table si délicatement fournie, ni un repas où régnât plus de gaieté, où il se dît plus de bons mots, plus de saillies, enfin, où l'esprit et l'enjouement se trouvassent si parfaitement réunis.

Lorsque le dessert fut servi, l'un de nos hôtes nous dit: Messieurs, je vous prie de nous excuser, si vous n'avez pas fait meilleure chère. Cependant je remercie le ciel de ce qu'il ne nous a point fait naître trois mille ans plutôt; car, si l'on en croit le bon homme *Homère*, le meilleur cuisinier de ce temps-là n'étoit point capable de faire une sauce-robert. Tout ce que nous eussions

pu vous donner alors, eût été un taureau bouilli, ainsi que fit *Ajax* à *Agamemnon*; ou deux cochons rôtis, comme fit *Eumée*, lorsqu'il régala *Ulysse*. — Monsieur a bien des bontés, dit *Diego*; je prie S. Barth.... Monsieur a bien des bontés, assurément, interrompit *père Jean*; mais si nous en voulons croire le bon homme *Homère*, il nous en contera bien d'autres. Où diable auroit-il appris ce qui se servoit sur la table des grands, lui qui étoit un poëte, et par conséquent si gueux, qu'il n'a peut-être jamais mangé que des oignons, des féves et des pistaches? — Tout beau, mon confrère, dit *Vitulos*, ayez meilleure opinion de messieurs les poëtes; s'ils peuvent ignorer par état ce qui se sert sur la table des grands, ils ont le privilége de le savoir par *inspiration*. L'enthousiasme dont ils sont possédés quelquefois, les élève au rang de ces intelligences célestes, qui connoissent mille choses sans le secours des sens, et dont les lumières étendues ont quelque chose de divin. *Homère*, par exemple, a parcouru toute la méditerranée, et je ne sache point qu'il ait jamais vu de tempête. Voici toutefois de quelle façon il en décrit une au *XX livre* de son *Iliade*.

Comme la compagnie n'entend point le

grec, je me servirai de la traduction de ce passage.

L'enfer s'émeut au bruit de *Neptune* en furie;
Pluton sort de son trône, il pâlit, il s'écrie;
Il a peur que ce Dieu, dans cet affreux séjour,
D'un coup de son trident ne fasse entrer le jour,
Et par le centre ouvert de la terre ébranlée,
Ne fasse voir du *Styx* la rive désolée;
Ne découvre aux vivans cet empire odieux,
Abhorré des mortels, et craint même des dieux.

Si du *Guay-Trouin* vivoit encore, je le défierois de peindre du moindre de ces traits les orages qu'il a essuyés dans le cours de ses expéditions (*a*). Toutefois, mon cher camarade, les vers que je viens de réciter ne sont qu'un foible échantillon du passage original.

Mais ne reculons point jusqu'à *Homère*; n'allons pas si loin, de crainte de nous fatiguer. Ne voyons-nous pas parmi les poëtes de nos jours, (*qui, par parenthèse, ne sont que des poëtereaux en comparaison des anciens*) ne voyons-nous point, dis-

---

(*a*) Et moi je défierois *Homère*, et son prôneur *Vitulos*, de décrire, soit par *inspiration* ou autrement, non pas une tempête, mais certains petits morceaux de chair qui nous pendent sous le nez, aussi admirablement que *Lazarelli* les a dépeints dans le sonnet suivant:

je, parmi nos poëtes, les uns perchés au coin d'un mauvais grenier, décrire en vers pompeux l'ordonnance, la régularité, la magnificence, la majesté d'un palais qu'ils n'ont jamais vu; la distribution, la propor-

---

Gran sostegni del mondo, almi Coglione,
  Del Celeste Fattore opre ingegnose,
  Da carricare i piccioli Cannoni,
Ond' armato và l'huom, Palle focose,
Robusti, ancorchè teneri, Palloni,
  Don cui giuocan tra lor Mariti, e Spose;
  Del corpo uman spermatici Embrione;
  De' Venerei, piacer Fonti amorose,
Magazzeni vitali, ove Natura
  L'human seme riposto, ai figlj suoi
  D'assicurar la successione procura;
Ma la gloria maggior, che tutti oscura
  Gl' incliti pregi vostri, e l'esser vuoi
  Del mio Don Ciecio Archetipo, e figura.
Cicceid. Sonn. 185.

Homère, dans la description qu'il fait de la mer en furie, n'à eu besoin, comme le dit fort bien *Vitulos*, que d'*inspiration*, ou plutôt de son imagination vive et impétueuse; mais le poëte italien réunit ici l'imagination la plus brillante, à ce que l'esprit a de plus profond, de plus exact, de plus poétique, de plus fin et de plus élégant. Ceci soit dit sans faire tort à ce que *Vitulos* entend prouver à *père Jean*; mais je veux faire voir, en passant, que l'imagination est un foible avantage pour un poëte, sans l'esprit ou le sentiment.

Note du révérend père gardien des capucins de Néaufle.

tion, le goût, la richesse des appartemens où ils ne sont jamais entrés; la perspective riante, les chefs-d'œuvre de marbre, de jaspe, de bronze, les bosquets, les terrasses, les canaux, les fontaines, etc. qui embellissent des jardins dont ils n'ont jamais approché ? N'en voyons-nous point d'autres tapis dans leurs galetas, et plus poltrons que le *Sosie d'Amphitrion*, tracer d'un crayon terrible l'ébranlement de deux armées prêtes à se charger, la violence de leur choc, le bruit des armes, le hennissement des chevaux, les cris des combattans, joints au tonnerre du canon et de la mousqueterie; l'assemblage épouvantable de fumée, de poussière et de feu; le spectacle horrible des morts, des mourans, des corps et des membres palpitans; en un mot, l'acharnement des vainqueurs, la rage, le désespoir des vaincus, toutes les horreurs du carnage, et la suite d'un combat, dont l'effroyable tableau, tracé par des vers dignes d'un tel sujet, fait autant d'effet sur notre ame émue, que si nous étions les spectateurs de l'action même ? D'autres, couchés sur un grabat, plus transis qu'amoureux, nous peignent d'un pinceau léger, mais plein de feu, les tendres discours, les baisers amoureux, les plaisirs vifs et doux, les ravissemens délicieux de deux jeunes amans, à

qui le hasard vient d'accorder, pour la première fois, une nuit tranquille, une nuit favorable à leurs désirs et à leurs amours. En voilà assez, je crois, pour prouver à l'univers entier qu'en vertu du privilége de la poésie, l'auteur de *l'Iliade* pouvoit savoir, par une espèce d'inspiration, ce qui devoit avoir été servi sur la table d'*Eumée* et d'*Ajax*, et quoiqu'il vécût plus de trois cents ans après ces héros. L'ami, dit *père Jean*, tu ferois bien de boire un coup, car tu vas t'enrouer; après quoi, tu me diras si dans ce temps-là la nature n'avoit point aussi abondamment pourvu qu'aujourd'hui les champs, les rivières et les bois, de tous les animaux, de toutes les productions de la terre, dont nous savons si-bien garnir nos tables.

Vitulos, au lieu de boire un coup, en but deux, et continua ainsi :

La nature a été de tout temps aussi abondante, aussi variée en ses productions qu'elle l'est aujourd'hui. Il y a eu de tout temps des gens riches, et même des gourmands, puisqu'*Esaü* vendit son patrimoine pour un plat de lentilles. Indépendamment des gens riches et des gourmands, il y eut aussi des cuisiniers; mais ces cuisiniers étoient tout au plus des marmitons, en comparaison des cuisiniers françois d'aujourd'hui; sur-

tout de ceux des ecclésiastiques et des maltôtiers, race de gens qui ne vivent que du malheur d'autrui, ainsi que les médecins, les apothicaires, les avocats, les procureurs, et tant d'autres qui ont la conscience aux talons, et les ongles crochus comme les éperviers.

La cuisine des anciens n'approcha donc jamais de la nôtre. Pour le prouver je commence par *Abraham*, qui n'étoit certainement point pauvre, puisqu'avec son monde seul il battit le roi *Chordorlahomor* et ses trois confrères, qui avoient eu l'audace de s'emparer des biens et de la personne de *Loth*, son neveu. Or, ce patriarche ne donna pour tout régal aux trois anges, qui vinrent lui rendre visite dans la vallée de *Mambré*, qu'un veau grillé, cinquante-six livres de pain cuit sous la cendre, et quelques pintes de *botermelk*. De tels hôtes méritoient certainement bien un régal plus honnête et plus délicat ; mais *Abraham*, tout hospitalier, tout généreux qu'il étoit, ne put faire l'impossible (*b*).

Les *Egytiens* n'étoient vraisemblable-

(*b*) Les Israélites, postérieurs à ce patriarche, ne furent pas meilleurs cuisiniers que lui. L'on ne voit dans leurs repas, ni sauces, ni ragoûts. Leurs plus grands mets étoient le lait et le miel.

ment point gueux, puisqu'un de leurs rois fit délivrer pour près de quatre millions de florins, d'aulx, d'oignons et de poireaux, aux ouvriers qui bâtirent la grande pyramide que l'on voit encore aujourd'hui à quelques lieues du *Grand-Caire*: à en juger par une dépense si extraordinaire, pour un sujet si peu important en soi, je répète donc que les *Égyptiens* devoient être des gens à leur aise, mais qui faisoient très-mauvaise chère. Ils avoient fait des dieux de plusieurs animaux mangeables, ainsi que des légumes les plus nécessaires à la marmite (c) d'où il résulte encore une grande diminution sur la variété, sur la multiplicité des mets; car les animaux et les plantes qui avoient le bonheur d'être inscrits dans le catalogue de ces dieux, étoient sacrés,

---

(c) *Quis nescit.... qualia demens*
Ægyptus portenta colat! Crocodilon adorat
Pars hæc: illa pavet saturam serpenti Ibin.
Effigies sacri nitet aurea Cercopitheci,
Dimidio magicæ resonat ubi Memnone chordæ;
Atque vetus Thebe centum jacet obruta portis.
Illic cæruleos, hic piscem fluminis, illic
Oppida totæ canem venerantur, nemo Dianam.
Porrum et cæpe nefas violare, aut frangere morsu.
O sanctas gentes, quibus hæc nascuntur in hortis,
Numina! lanatis animalibus abstinet omnis
Mensa; nefas illic fætum jugulare capellæ.
JUV. sat. 15.

et l'on n'y pouvoit toucher. Il s'est même vu des occasions, au rapport d'*Hérodote* et de *Diodore*, où la disette fut si grande, que les *Egyptiens* se mangèrent les uns les autres plutôt que de mettre une de leurs divinités au pot; de sorte que dans ce pays-là, il valoit mieux être un bœuf qu'un homme.

Pour les animaux dont les *Egyptiens* pouvoient manger, ils en rejetoient la tête : autant de diminué encore. Le cochon étoit réputé immonde. De-là, point de hure pour eux, point de jambons, point d'oreilles; de-là, ni langues fourrées, ni boudins, ni saucisses, ni andouilles, ni cervelas; point de pieds de cochons à la sainte Ménéhoud, point de carrés au petit lard, point d'échinées en côtelettes, point de poulets piqués, bardés, lardés; point de mets, enfin, soit rôtis, soit à la braise, soit en ragoût, où le lard entre aujourd'hui pour le tiers de l'assaisonnement.

Après avoir parlé du patriarche *Abraham* et des *Egyptiens*, je viens aux *Assyriens*. Ces peuples passoient leur vie dans la sensualité et les délices de leurs serrails. Pour peu que l'on ait lu, on se ressouviendra des galanteries de *Sémiramis*, de la mollesse de *Ninias*, et de ses descendans. Leurs bâtimens étoient de la dernière magnificence;

cence ; le faste, le luxe les environnoient de toutes parts : pour leurs repas, il y régnoit plus de profusion et de confusion dans le service, plus d'emportement et de dissolution parmi les conviés, que de délicatesse et de civilité : témoin ce qu'en rapportent plusieurs auteurs, et nommément le prophète *Daniel*, lorsqu'il parle du festin que *Balthazar* donna à toute sa cour.

Quant aux *Mèdes*, l'on voit dans la *Ciropédie* de *Xénophon*, que leur table ressembloit assez à celle des *Babyloniens*.

Pour les *Grecs*, il est prouvé que, dans les siècles héroïques, ils n'avoient ni cuillers, ni fourchettes, ni nappes, ni serviettes ; ils mangeoient avec les doigts, comme le bon *père Adam*, et s'essuyoient à leur barbe comme *Mathusalem*. Il n'étoit point question, dans ce temps-là, de gibier, de volaille, ni d'œufs. L'on n'en voyoit pas même paroître sur la table des amans de *Pénéloppe*, qui étoient bien les plus friands coquins du temps. Il en est de même des fruits et des légumes. Quant au poisson, ils les méprisoient tellement, que dans l'*Odyssée*, *Ménélas* s'excuse d'en avoir mangé, sur ce qu'il étoit réduit à la dernière nécessité. Aujourd'hui l'on fait gloire d'avoir sur sa table un bon esturgeon.

De tous les *Grecs*, postérieurs à ces temps

héroïques, il n'y eut que les *Athéniens* qui débarbouillèrent un peu l'art de faire la cuisine. Tout ce qu'on nous conte de leurs festins, consistoit plus dans l'appareil du service, que dans le choix et la délicatesse des mets. Si quelque chose pouvoit faire désirer à un galant homme de se trouver à leurs repas, c'étoient les conversations enjouées et savantes qui occupoient les convives; mais par malheur, il ne s'y trouvoit point de femmes. Eh! peut-on trouver un repas agréable, s'écria tout-à-coup *Vitulos*, où ce sexe enchanteur ne préside pas? Convenez, mon cher *père Jean*, que quelque délicatement composé que soit un plat, il n'est rien en comparaison de ce qu'il devient, lorsque ce qu'il convient est servi par une main telle que celle de l'une ou de l'autre de nos deux charmantes hôtesses. Que de graces! que de charmes dans la dissection, le choix, l'arrangement des morceaux, et la manière de les présenter! O main blanche! main mignone et dodue! continua-t-il, en se jetant sur celle de la dame qui étoit à côté de lui, que votre vue est séduisante, lorsque ce qu'elle daigne nous servir, est accompagné d'un doux regard, d'un sourire aimable, de ces mots obligeans, de ces graces enchanteresses, qui sont la sauce de toutes

les sauces, l'élixir et la quintescence des ragoûts les plus exquis que l'art des cuisiniers ait inventés depuis le déluge jusqu'à nos jours! Oui, charmante hôtesse, c'est de vous que l'on pourroit dire:

> Le grazie, l'accoglienze, i risi e quanti
> Modi son di vaghezza, e leggiadria,
> Il soave parlar, gl'alti sembianti,
> La beltade, il valor, la cortesia,
> Il senno, e li costumi onesti e santi,
> E tutto quel che di laudato sia
> Con quanto di valor piovano i dei
> S'accoglie e fa sol'una lode in lei.

Et vous, dit-il, en s'adressant à l'autre dame, n'est-ce point de votre divine personne qu'*Ottavia Rinuccini* parloit autrefois, lorsqu'il disoit:

> L'oro del crin, la maestà del viso,
> La porpora de' labbri, il sol degli occhi,
> Della fronte le rose, e'l bel narciso,
> L'arco del ciglio, che saete scocchi;
> La voce, e'l gesto, e'l portamento, e'l riso;
> Il guardo, che ferisce ovunque tocchi;
> La grazia sua, la sua virtù divina,
> Fan dell' anime altrui dolce rapina.

Or, çà, dit *père Jean*, auras-tu bientôt fini? Je crois fort que ces dames s'amusent plus des douceurs que tu leur débites, que de tes rapsodies sur la cuisine des anciens; mais sais-tu bien que voici leurs maris,

qui pourroient fort bien ne point prendre toutes ces gentillesses sur le même ton ? — Nos hôtes ayant dit à *père Jean* qu'ils connoissoient le pélerin depuis long-temps ; qu'ils ne s'effarouchoient point de tout ce qu'il pouvoit conter à leurs femmes ; et ces dames ayant témoigné que cela leur feroit plaisir de l'entendre continuer à raisonner sur les anciens, *Vitulos* reprit son premier sujet, et dit :

Puisque ces dames veulent bien me permettre de continuer, je passe à la cuisine des *Lacédémoniens*. Cette nation mangeoit en public ; les tables étoient distribuées par quinze personnes, auxquelles on donnoit tous les deux jours un boisseau de farine, huit mesures de vin, cinq livres de fromage, deux livres et demie de figues, et quelque peu de monnoie pour l'apprêt et l'assaisonnement. Ce ne sera pas certainement ces gens-là qui donneront gain de cause à ceux qui voudront soutenir que la cuisine des anciens l'emportoit sur la nôtre. Des *Lacédémoniens* je retourne aux *Athéniens*, pour vous dire qu'après ceux-ci les *Romains* sont venus, qui renchériront de quelque chose sur la cuisine des premiers ; mais encore n'étoit-ce rien que la cuisine des *Romains* en comparaison de la nôtre.

Savez-vous bien, monsieur *Vitulos*, dit

le *compère Mathieu*, que vous pourriez bien vous tromper dans votre calcul, et que l'on ne doit point tout-à-fait juger de la façon de manger d'une nation, par quelques traits que l'on en rapporte, non plus que l'on ne devra juger un jour de la table des rois de *Suède* du dix-sept et du dix-huitième siècle, par celle de *Charles XII* !

Je sais cela aussi-bien que vous, monsieur le philosophe, répondit *Vitulos*; il y a trente ans que j'ai lu dans *Lamprides*, dans *Ammien Marcellin* et autres, que des empereurs romains, tels qu'un *Trajan*, un *Adrien*, un *Alexandre-Sévère*, un *Julien*, se contentoient souvent à leurs repas, lorsqu'ils étoient à l'armée, d'un plat de pois ou de bouillie, et je n'ai point jugé, pour cela, que l'on ne mangeât alors que des pois et de la bouillie; non plus que je n'ai jugé de la bonne chère des *Italiens* du sixième siècle, par le pape *Adrien VI*, qui ne mangeoit que du *stokvis*.

De tout cela enfin, je reviens à dire qu'il y a trois mille ans, qu'ainsi qu'auparavant, l'on se contentoit de grosses pièces et de bon appétit pour sauce (*d*) : mais pour

(*d*) Le cochon rôti, dont *Vitulos* a parlé ci-devant, étoit un cochon de cinq ans, et le régal de cinq personnes. HOMER. *Odyss.*

d'hui du *divin Anacréon*, dans la manière de peindre l'amour tel qu'il est, c'est-à-dire, tel que nous ne le connoissons guère ? les ouvrages de ce poëte charmant ne sont que des graces, ne sont que des fleurs. Quelle aisance ! quelle delicatesse ! quel naturel dans la poésie de la tendre *Sapho !* Ecoutons-la exprimer la violence de son amour, dans la foible traduction d'un passage des précieux restes que nous avons d'elle.

Heureux qui, près de toi, et pour toi seul soupire,
Qui jouit du plaisir de t'entendre parler,
Qui te voit quelquefois doucement lui sourire!
Les dieux, dans son bonheur, peuvent-ils l'égaler?
Je sens de veine en veine une subtile flamme
Courir par tout mon corps, si-tôt que je te vois;
Et dans les doux transports où s'égare mon ame,
Je ne saurois trouver de langue ni de voix.
Un nuage confus se répand sur ma vue:
Je ne sens plus; je tombe en de douces langueurs,
Et pâle, sans haleine, interdite, éperdue,
Un frisson me saisit..; je tremble.., je me mœurs.
Mais quand on n'a plus rien, il faut tout entreprendre, etc. (*f*)

(*f*) L'original de cette traduction est une des plus belles odes de *Sapho*, que *Longin* nous a conservée. Mais comme cette ode a passé par les mains de plusieurs copistes et de différens critiques, elle a beaucoup soufferdes uns et des autres. Leroi de France en possède un manuscrit très-ancien, écrit sans distinction de vers, san ponctuation,

Quel ordre ! quel admirable mélange de circonstances et d'incidens ! quelle harmonie ! quel tableau ! Où est l'amante de nos jours qui sente et s'exprime ainsi ; je dis plus, qui puisse comprendre tout le vrai, toute la délicatesse de ce que vous venez d'entendre ? Ah ! madame, il faut avoir le cœur de *Sapho*, pour apprécier tout le mérite de chaque mot de ce chef-d'œuvre, tel qu'il est dans l'original. J'y renvoie les curieux ; ils le liront, ils le trouveront peut-être froid et insipide. Ne vous en étonnez pas, madame, il faut de grands mots aujourd'hui pour exprimer de petites choses ; mais de grands mots font ouvrir de grandes oreilles, et c'est assez le temps où nous sommes. — Monsieur *Vitulos*, dirent ces dames en riant, il se fait tard ; vous nous permettrez, ainsi que toute la compagnie, de nous retirer : d'ailleurs votre acharnement contre nos pauvres poëtes modernes, pourroit nous dégoûter de lire leurs ouvrages, et ce seroit un plaisir de moins pour nous. Bon soir.

---

sans orthographe. L'on eût mieux fait de nous la donner telle qu'elle est dans ce manuscrit, qu'avec tous ces retranchemens, additions, transpostions, changemens qu'*Isaac Vossius* et autres y ont faits.

Lorsque ces dames furent parties, *Vitulos* continua, et nous dit : le cœur des anciens étoit tellement fait pour sentir, qu'ils exprimoient tout le feu dont leur ame sensible et voluptueuse étoit capable, jusque dans les passions les plus injurieuses à la nature et au beau sexe. Si nous ouvrons *Diogène Laerce*, nous y voyons de quelle façon le divin *Platon* s'exprime sur ce sujet, dans le fameux distique qu'il a fait sur son cher *Agathon*. Comme vous entendez vraisemblablement tous le latin, je vais vous rapporter la paraphrase que l'un des amis d'*Aulugelle* en a faite.

Dùm semi hulco suavio
Meum puellum suavior,
Dulcemquè florem spiritûs
Duco ex aperto tramite ;
Animula ægra et saucia
Concurrit ad labias mihi,
Rictumque in oris pervium
Et labra puelli mollia,
Rimata itineri transitus,
Ut transiliret nititur :
Tùm si moræ quid plus culæ
Fuisset in cœtu osculi,
Amoris igni parcita
Transisset, et me linqueret ;
Et mira prorsùm res foret
Ut ad me fierem mortuus,
Ad puerum at intùs viverem.

Tout le monde sait qu'à l'*instar* de ce

philosophe, et d'autres anciens qui lui ressembloient, certaine nation, de delà les *monts*, se pique quelquefois de s'égayer à ce jeu, et de rimer sur ce sujet: mais quelle différence entre leurs poésies et ce que les anciens nous ont laissé dans ce genre! Voici comme *Jean de la Casa*, archevêque de *Bénévent*, et grand pédéraste, s'il en fût un, s'explique sur cet article, dans son *capitolo del forno*.

Tennero il forno già le donne sole.
  Oggi mi par che certi garzonacci
  L'abbian mandate poco men ch'al sole.
Spazzinlo aposta lor, nessun non vacci
  Dicon pur ch'gli e umido e mal netto,
  E sono ben cagion quelle sue stracci.
Lo per me ade volte altrove il metto:
  Con tutto che'l mio pan sia piccolino,
E forno delle Donne un pò grandetto;
Benchè chi fa questo mestier divino
  Sa ben trovar dove l' hanno nescoto
  Col à dietro un certo fornellino.

Quelles grossiéretés, en comparaison de l'élégante et délicate polissonnerie du philosophe grec. Cet archevêque étoit toutefois un des plus polis écrivains de son temps, un des plus fameux poëtes du siècle du *Dante*, du *Tasse*, de l'*Arioste* et du *Guarini*: il étoit l'émule du *Berni*, du *Varchi*, du *Mauro*, du *Bino*, du *Molsa*, du *Dolce*, ainsi que du *Firenzuola*, du

Pulci, du *Caro*, du *Franco*, du *cardinal Bembo*, et de l'*Arétin* même (g); et tel enfin que l'Europe n'en a point de pareil aujourd'hui, en fait de polissonnerie, si vous en exceptez *Piron* : mais aussi, qu'est-ce que ce *Piron* ! J'ai vu des grenadiers, dans leurs corps-de-garde, rougir en entendant lire certains de ses ouvrages.

J'aurois mille choses à rapporter là-dessus, messieurs, si trois raisons ne m'obligeoient à finir. 1. Ce que je viens de dire n'étant qu'une simple réfutation de ce que mon confrère *père Jean* avoit avancé sur l'ignorance d'*Homère*, touchant la cuisine des anciens, et une légère preuve que les anciens étoient meilleurs poëtes que nous (h). Mon discours deviendroit, si je m'étendois davantage, une dissertation sérieuse et en forme, ou plutôt une plate et ennuyeuse rapsodie; une compilation indigeste, qui vous fatigueroit sans vous instruire; car, soit dit en passant, je ne

---

(g) Tous poëtes plus ou moins libres et polissons dans certains endroits de leurs ouvrages.

(h) Si j'eusse osé interrompre monsieur *Vitulos*, je lui aurois dit que ce qu'il avançoit étoit vrai en partie; mais que nos anciens n'ont jamais approché de nos meilleurs poëtes dramatiques, encore moins du célèbre *La Fontaine*, dont les fables sont autant au-dessus de ce que les anciens ont fait de mieux en

suis

suis ni érudit, ni savant. 2. Il est indécent à tout honnête homme de trop gloser sur le dernier article que je viens de toucher, en parlant des amours de *Platon*, du goût particulier de l'archevêque de *la Casa* et de leurs semblables, et ridicule à moi de trop m'étendre sur les amours plus honnêtes d'*Anacréon* et de *Sapho*, puisqu'il y a plus de deux ans que je ne me suis apperçu si je vis ou si je végète. N'allez pas dire que ma modestie me sert de louange; car je vous jure en vérité, que si *Vénus* même tomboit à ma discrétion, je me trouverois dans le cas de cet hermite, dont l'*Arioste* dit :

> Già resupina nell' arena giace,
> A tute voglié del vecchio rapace,
> Egli l'abbraccia, e a piacer la tocca,
> E ella dorme, e non può far ischermo;
> Or le baccia il bel petto, ora la bocca :
> Non è chi'l veggia in quel loco aspro ed ermo;
> Ma nell' incontro il suo destrier trabocca,
> Ch'al desio non risponde il corpo infermo;

---

ce genre, que la *Henriade* de *Voltaire* est au-dessus de la *pucelle* de *Chapelain*. Il paroît que *Vitulos* savoit cela aussi-bien que moi; car il puise les exemples qu'il cite ici, dans quelques pièces où il y a plus de sentiment que d'esprit, et laisse-là celles où il faut l'un et l'autre. J'ignore enfin pourquoi, en élevant généralement tous les poëtes anciens jusqu'aux nues, il ne parle d'aucun poëte latin.

Era mal'atto, perche avea trop'panni,
E potrà peggio, quanto più l'affanni
Tutte le vie, tutti li modi tenta;
Ma quel pigro Ronzon non però salta.
Indarno i fren gli scuote, e lo tormenta,
E non può far che tenga la testa alta.

Enfin, il est temps que je me taise, et il est juste que chacun ait son tour à parler.

Ma foi, dit *père Jean*, voilà ce que tu as dit de plus raisonnable depuis une heure que tu brailles et que tu nous étourdis. J'avois cru, dans le commencement, que ce n'auroit été que pour quelques minutes; mais lorsque tu entreprends une fois de prouver quelque chose, tu entasses fait sur fait, preuve sur preuve, sottise sur sottise; tu parles *grec*, *latin*, *italien*, *allemand*, *espagnol*, *hébreu*, *chinois*, *arabe*, et tu ne songes point que tu assommes ceux qui t'écoutent. Çà buvons à la santé de nos hôtes, qui nous ont si bien régalés.

Lorsque cette santé fut bue, *père Jean* dit au *Compère :* et toi, mon neveu, tu ne dis rien, tu es là comme un hébêté; régale-nous donc d'un plat de ta philosophie. L'un des conviés, qui étoit un Hollandois, ayant entendu parler de philosophie, demanda au *Compère* s'il n'étoit rien autre que philosophe, et si par hasard, il

n'étoit point aussi *coccéien* ou *voëtien* (i). — Je ne suis ni l'un ni l'autre, répondit le *Compère*. Je m'embarrasse fort peu de ces impertinentes opinions qui divisent vos savans, et qui répandent leur ridicule jusque dans vos écoles. Je suis un philosophe qui, par mes profondes réflexions sur la nature des choses, me suis élevé autant au-dessus des préjugés des autres hommes,

---

(i) Ces mots désignent les sectateurs de deux fameux théologiens protestans, dont l'un se nommoit *Coccéius*, et l'autre *Voëtius*. Le premier fut professeur d'hébreu à *Breme*, sa patrie, puis à *Francker*, et finit par enseigner la théologie à *Leyde*, où il mourut en 1669. On a de lui longs, longs, longs *commentaires sur la bible, et d'autres ouvrages* imprimés en 10 vol. *in folio*, qui ont fait autant de bruit en Hollande, que s'ils en eussent valu la peine. Sa maniere singulière d'interpréter l'écriture lui attira plusieurs adversaires, dont les principaux furent *Voëtius* et les *voëtiens*.

Ce *Voëtius* étoit de *Heusdem*; il assista au synode de *Dordrech*, et fut professeur en théologie et en langues orientales à *Utrech*, où il étoit aussi ministre. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dans lesquels il dit des injures si atroces à ses ennemis, et fait paroître une passion et une fureur si extraordinaires, qu'on le prendroit pour un énergumène, si l'on ne savoit que c'est un théologien qui dispute contre un autre. Cet esprit brouillon et opiniâtre, ayant été fait recteur de l'université d'*Utrech*, qui étoit carthésienne, y fit défendre la philosophie de *Descartes*, et fit paroître

que le soleil est au-dessus des étoiles par sa clarté. J'ai étendu mes regards sur tous les objets dont je suis environné (*k*) ; j'ai pénétré dans les replis les plus cachés de l'esprit

---

tant d'emportement contre ce grand homme, que s'il eût eu autant de crédit en Hollande, que *Calvin* en avoit à *Genève*, lorsqu'il fit brûler *Servet*, en faisant la grimace d'intercéder pour lui, il lui auroit fait subir le même sort; et pis encore s'il eût été possible.

(*k*) Quoique je ne sois qu'un sot, il me semble que *Charron* insinue dans le *livre* 2, *ch.* 2, *de la sagesse*, qu'il a entrevu les découvertes que le *compère Mathieu* à faites en philosophie. Ce *Charron* étoit un pyrrhonien fieffé ; et du pyrrhonisme à la saine philosophie, il n'y a qu'un pas ; et lorsqu'il n'y a qu'un pas d'une chose à une autre, l'on n'a ordinairement point besoin de lunettes pour voir de l'une à l'autre. Ayant établi, au commencement du chapitre susdit, qu'il faut recevoir, avec toute l'humilité et soumission, les vérités que la sagesse éternelle a révelées, se conformer aux usages, aux coutumes, se soumettre aux lois, etc. en un mot, s'accommoder extérieurement à tout, *qu'il faut en rendre compte à autrui ;* mais que les pensées, opinions, jugemens sont nôtres et libres. Voici comme il propose les fondemens de son système d'indifférence et de scepticisme.

« Or, le vray moyen d'obtenir et se maintenir en ceste belle liberté de jugement, et qui sera encore une autre belle leçon et disposition à la sagesse, c'est d'avoir un esprit universel, jettant sa veuë et considération sur tout l'univers, et non l'asseoir en certain lieu, loy, coustume et manière de vie, (avec la modification susdite, tant au croire qu'au faire) estre citoyen du monde comme Socrate,

et du cœur de l'homme, et j'ai vu que l'univers entier étoit plongé dans l'illusion, l'erreur, la malice et le mensonge.

J'ai consulté l'histoire générale de toutes

---

et non d'une ville, embrassant, par affection, tout le genre humain. C'est sottise et foiblesse que de penser que l'on doibt croire et vivre par-tout comme en son village, en son pays; et que les accidens qui adviennent icy touchent et sont communs au reste du monde. Le sot, si l'on récite y avoir autres créances, coustumes, loix, toutes contraires à celles qu'il voit tenir et usiter, il les abomine et condamne promptement comme barbarie, ou bien il mescroit tels récits, tant il a l'ame asservie aux siennes municipales, qu'il estime estre les seules vrayes, naturelles, universelles. Chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son goust et usage; et semble que nous n'avons autre touche de la vérité et de la raison, que l'exemple et l'idée des opinions et usances du pays où nous sommes. Or, il se faut affranchir de ceste brutalité, et se faut présenter, comme en un tableau, ceste grande image de nostre mère nature, en son entiere majesté, remarquer là-dedans un royaume, un empire, et peut-estre ce monde, (car c'est une grande et authentique opinion qu'il y en a plusieurs) comme le traict d'une pointe très-délicate et y lire une si générale et constante variété en toutes choses, tant d'humeurs, de jugements, créances, coustumes, loix, tant de remuémens d'estats, changemens de fortune; tant de victoires et de conquestes ensevelies; tant de pompes, cours, grandeurs esvanouïes; par-là on apprend à se cognoistre, n'admirer rien, ne trouver rien nouveau ny estrange, s'affermer et résoudre par-tout.

» Pour acquérir et obtenir cet esprit universel,

les nations policées, et je n'y ai vu qu'un mélange bizarre de grandeur et de misère, d'orgueil et de bassesse, de prosperité et d'infortune, de courage et de lâcheté; je

---

galant, libre et ouvert, (car il est rare et difficile, et tous n'en sont capables, non plus que de sagesse) plusieurs choses y servent; premiérement ce qui a esté dict du premier livre de la grande variété, différence et inégalité des hommes, ce qui se dira en cestuy-cy de la grande diversité des loix et coustumes qui sont au monde: puis ce que disent les anciens de l'aage, estats et changements du monde. Les prestres égyptiens dirent à Hérodote que depuis leur premier roy, (dont y avoit plus d'onze mille ans, duquel, et de tous les suyvants, lui firent voir les effigies en statuës, tirées au vif) le soleil avoit changé quatre fois de route. Les Chaldéens, du temps de Diodore, comme il dict, et Ciceron, tenoient registre de quatre cents mille tant d'ans. Platon dict que ceux de la ville de Saïs avoient des mémoires par escrit de huit mille ans, et que la ville d'Athenes fust bastie mille ans avant la dite ville de Saïs. Aristote, Pline et autres ont dit que Zoroastre vivoit 6000 ans avant l'aage de Platon. Aucuns on dict que le monde est de toute éternité, mortel et renaissant à plusieurs vicissitudes; d'autres, et les plus nobles philosophes ont tenu le monde pour un Dieu, faict par une autre Dieu plus grand; ou bien, comme Platon asseure et autres; et y a très-grande apparence en ses mouvements que c'est un animal, composé de corps et d'esprit, lequel esprit, logeant en son centre, s'espand par nombres de musique, en sa circonférence, et ses pieces aussi, le ciel, les estoiles, composées de corps et d'ame, mortelles à cause de leur compo-

n'y ai vu qu'un assemblage monstrueux d'opinions qui se heurtent, d'intérêts qui se croisent, de préjugés, de haines, de trahisons, de vexations, de tyrannie, de

---

sition, immortelles par la détermination du Créateur. Platon dict que le monde change de visage en tous sens, que le ciel, les estoiles le changent, et renversent par soi leur mouvement, tellement que le devant vient derriere, l'orient se fait occident. Et selon l'opinion ancienne, fort authentique, et des plus fameux esprits, en raison il y a plusieurs mondes, d'autant qu'il n'y a rien, un et seul en ce monde: toutes especes sont multipliées en nombre, par où semble n'estre pas vraysemblable, que Dieu aye faict ce seul ouvrage sans compagnon, et que tout soit épuisé en cet individu. Que l'on considere aussi ce que la descouverte du monde nouveau, Indes orientales et occidentales nous a apprins; car nous voyons, premiérement, que tous les anciens se sont mescomptés, pensant avoir trouvé la mesure de la terre habitable, et comprins toute la cosmographie, sauf quelques isles escartées; mescroyant les antipodes; car voilà un monde à peu prés comme le nostre, tout en terre ferme, habité, peuplé, policé, distingué par royaumes et empires, garny de villes, qui surpassent en beauté, en grandeur, opulence, toutes celles qui sont en Asie, Afrique, Europe, il y a plusieurs milliers d'années. Et qui doute que d'icy à quelque temps il ne s'en descouvre encores d'autres? Si Ptolomée et les anciens se sont trompés autrefois, pourquoy ne se peut tromper encore celui qui diroit que maintenant tout est descouvert et trouvé? Je m'en voudrois bien fier en lui! Secondement, nous trouvons qu'en ces nouvelles terres presque toutes

cruautés, de guerres, de meurtres, en un mot, de tous les maux qu'on puisse imaginer.

L'histoire politique me montre jusqu'à

---

les choses que nous estimons icy tant, et les tenons-nous avoir été premiérement revélées et envoyées du ciel, estoient en créance et observance commune, plusieurs mille ans auparavant qu'en eussions ouy les premieres nouvelles, soit en faict de religions, comme la créance d'un seul premier homme, père de tous, du déluge universel, d'un Dieu qui vesquit autrefois en homme vierge et sainct; du jour du jugement, du purgatoire, résurrection des morts, observations des jeusnes, caresme, célibat des prestres, ornements d'église, surplis, mistre, eau beniste, adoration de la croix, circoncision pareille à la juifve et mahométane, et contre circoncision, par laquelle ils tiennent soigneusement et religieusement couvert le bout de leur membre, estirant la peau avec des cordons, afin qu'il ne voye et ne sente l'air. Au faict de la police, comme les aisnés succedent à tout le bien; que le pourvenu à un beau et grand grade, prend un nouveau nom, et quitte le sien; subsides tyranniques, armoiries, sauts de batteleurs, musique d'instruments, imprimerie. Par tous ces discours, nous tirons aisément ces conclusions; que ce grand corps, que nous appellons le monde, n'est pas ce que nous pensons et jugeons; que n'y en son tout, n'y en ses parties, il n'est pas toujours mesme, ains en perpétuel flux et reflux; qu'il n'y a rien dit, tenu, creu, en un temps et lieu, qui ne soit pareillement dict, tenu, creu, et aussi contredict, reprouvé, condamné ailleurs estant, l'esprit humain, capable de toutes choses, roulant ainsi le monde, tantost le mesme,

quel point de fausseté, de souplesse, d'imposture, de méchanceté, d'ambition, un homme seul, ou plusieurs hommes réunis, peuvent parvenir pour commander aux autres, et à quel point d'ignorance, d'impuissance ou de lâcheté ces autres peuvent être réduits pour se laisser mettre sous le joug. Indépendamment de tous les maux qu'une telle autorité et une telle sujétion entraînent dans l'intérieur d'une société quelconque, cette histoire me montre encore ceux qui découlent des dissentions, des querelles, de guerres entr'elles, et d'autres sociétés semblables, pour des intérêts, des prétentions de propriété, de possession, de commerce, ou par des motifs de point d'honneur, de jalousie, de caprice et d'ambition.

L'histoire de la jurisprudence me démon-

---

tantost divers ; que toutes choses sont enfermées et comprinses dedans ce cours et révolution de nature, subject à la naissance, changement, fin, à la mutation des temps, lieux, climats, cieis, airs, terroirs, et de ces conclusions, nous apprendrons à n'espouser rien, ne jurer à rien, n'admirer rien, ne se troubler de rien ; mais quoy qu'il advienne, que l'on crie, tempeste, se résoudre à ce point, que c'est le cours du monde, c'est nature qui faict des siennes : mais pourvoir, par prudence, qu'aucune chose ne nous blesse, par notre foiblesse et lascheté. »

tre l'inutilité, le ridicule, le nuisible du droit de propriété. Depuis l'établissement de ce droit, les hommes n'ont encore pu déterminer la façon de l'entendre, ni la manière de l'appliquer. Chaque nation a eu ses lois particulières là-dessus, chaque pays ses coutumes, chaque législateur, chaque jurisconsulte ses opinions différentes, d'où sont résultés les fraudes, les injustices, les haines, les animosités, le dédale de la chicane, la fortune des uns sur la ruine des autres, en un mot, une grande partie des maux que l'on connoît, dans le détail desquels il est inutile d'entrer.

L'histoire de la philosophie, j'entends ici la philosophie ordinaire, et non la mienne; l'histoire, dis-je, de la philosophie m'apprend que l'esprit humain, infatué de ses préjugés, assujetti à se conformer aux opinions des autres, ou ménacé des fureurs de la persécution, n'est capable que d'enfanter des absurdités et des chimères.

L'histoire de la médecine me fait voir à combien d'accidens, d'infirmités, de maladies, l'homme civilisé est sujet, en comparaison de l'homme sauvage; et à combien de plus grands maux il s'expose encore, lorsqu'il se met entre les mains de cette engeance d'ignorans que l'on appelle médecins, qui, depuis trois mille ans de

dispute sur les causes des maladies et la nature de leurs remèdes, ne sont point encore d'accord sur la manière de traiter une simple fièvre.

Enfin, l'histoire de la religion m'ouvre en entier le cœur et l'esprit humain, et je découvre, d'un coup-d'œil, à quel point d'erreur, de contradiction, d'ignorance et de barbarie même, l'homme peut atteindre, lorsqu'en sortant de son état naturel, il prétend pouvoir étendre sa curiosité téméraire sur l'auteur de la nature (*l*). Les uns, après des recherches vaines, impuissantes, ont dit qu'il n'y avoit point de Dieu; d'autres ont dit qu'il y en avoit un,

(*l*) Un fameux écrivain du cinquieme siècle, qui n'avoit en vue que la différence des opinions des philosophes païens sur la nature de la divinité, en parle ainsi :

Nec hoc est admiratione dignum, cum sciamus inter istos philosophos quanta sit de ipsâ deorum naturâ dissentio; quantisque disputationum argumentis vim totam divinitatis conentur evertere. Cum deos non esse dicant alii esse quidem, sed nihil procurare definiant; alii, et esse, et rerum nostrarum curam procurationemque suscipere...; et tantæ sint hi omnes in varietate et dissentione, ut longum et alienum sit singulorum enumerare sententias. Nàm alii figuras his pro arbitrio suo tribuunt, et loca assignant, sed etiam constituunt, et multa de actionibus eorum vitâque describunt; et omnia quæ facta et

et ceux-ci devoient s'en tenir là; d'autres ont dit aussi qu'il n'y en avoit qu'un, mais en trois personnes distinctes; d'autres ont soutenu qu'il y en avoit deux, un bon et un mauvais; d'autres ont prétendu qu'il y en avoit quatre, six, dix, quinze, vingt, plus ou moins, mais de diverses espèces et

---

constituta sunt, ipsorum arbitrio regi guberna-rique pronunciant. Alii, nihil moliri, nihil cura-re, et ab omni administrationis curâ vacuos esse dixerunt : asseruntque omnes verisimile quid-dam, quod auditorum animos ad facilitatem credulitatis invitet. JULIUS FIRMICUS MATERNUS, astronom. lib. 1, in præfat.

« Ce que je viens de dire n'est point étonnant, » puisque nous connoissons leurs divisions sur la » nature des dieux, et les argumens par lesquels ils » semblent s'efforcer d'anéantir la puissance de la » divinité. Les uns disent qu'il n'y a point de dieux; » d'autres, qu'il y en a, mais qu'ils ne se mèlent » de rien, et d'autres, qu'ils se melent de tout ce » qui nous regarde......; d'autres leur forgent » des figures déterminées, assignent une de-» meure fixe, font une histoire de leur vie, de » leurs actions, et ajoutent que tout ce qui existe » se règle, se gouverne sous leur bon plaisir.....; » tous enfin soutiennent leur opinion par des rai-» sonnemens, qui ayant l'apparence de quelque » vérité, sont d'autant plus propres à faire im-» pression sur ceux qui les écoutent. »

Si l'on eût demandé à ce *Firmicus Maternus* quel étoit son sentiment sur la nature de Dieu, je crois qu'il n'en auroit pu donner une meilleure dé-finition que ceux qu'il entreprend ici de condamner.

de différens grades. Tous, enflés de leur découverte, ont prétendu définir la nature de la divinité. Les uns ont fait de Dieu un être indolent, et ne se mêlant de rien; d'autres l'ont fait foible et ridicule; d'autres, avide et jaloux; d'autres, inconstant et capricieux; d'autres, vain et cruel; et tous, enfin, lui ont rendu un culte analogue à la nature et aux qualités qu'ils lui attribuoient.

Mais, entre tous ces gens-là, ceux qui ont admis qu'ils étoient les seuls qui eussent la véritable connoissance de la divinité; que le culte qu'ils lui rendoient, étoit le seul culte qui lui fût agréable; que hors de leur croyance et de la pratique de ce culte, l'on étoit en abomination aux yeux de Dieu; ceux-là, dis-je, sont devenus fanatiques, intolérans, persécuteurs, cruels et féroces. [L'histoire des *juifs*, et principalement ce qui s'est passé parmi les *chrétiens* depuis l'établissement du christianisme jusqu'à ce jour (*m*), sont une preuve de ce que j'avance.

(*m*) *Inter finitimos vetus atque antiqua simultas;*
Immortale odium, et numquàm sanabile vulnus,
Ardet adhuc Ombos et Tentyra, summa utrinque;
Inde furor vulgò est, quod numina vicinorum
Odit uterque locus, et nullos credat habendos
Esse deos, quàm quos colit ipse.

Juv. sat. 15.

En conséquence de toutes ces considérations, j'ai dit en moi-même, que puisque les mœurs, les coutumes, les usages, les lois, les religions différentes, auxquels la plus grande partie du genre humain est soumise, causent de tels désordres et de si grands maux, ces choses ne sont point dans l'ordre naturel; et j'ai conclu que pour que l'homme soit aussi heureux qu'il est capable de l'être, il ne devoit être soumis à rien de tout cela, ne devoit suivre que l'instinct de la nature, et pouvoit fronder ouvertement tout ce qu'il y trouvoit de contraire.

Voilà le sommaire des faits et des raisons, continua le *Compère*, sur lesquels j'ai fondé ma philosophie. Si monsieur a quelque envie de devenir philosophe aussi, je me ferai un plaisir d'entrer avec lui dans de plus grands détails. Il peut, pour cet effet, choisir tel jour qu'il lui plaira. — Très-obligé, dit le Hollandois, j'aime encore mieux être *coccéin*.

Père Jean, qui s'étoit enivré pendant que *Vitulos* et le *Compère* discouroient, dit au Hollandois : corbieu, l'*ami*, tu as tort de ne point vouloir tâter de la philosophie : c'est un ruisseau d'eau claire et limpide, où tu débarbouillerois ton gros bon sens ; c'est le sanctuaire de la raison, le tombeau des opinions humaines, le fléau des pré-

jugés du vulgaire, l'éponge de la conscience, et le rocher inébranlable contre lequel les flots de la honte, de la crainte et des remords ne produiront jamais que de l'écume. — Monsieur, dit le Hollandois, je vous ai dit que j'aimois mieux être *coccéin*. — En disant ces mots, il se leva et partit. Comme il étoit fort tard, nous remerciâmes nos hôtes des politesses qu'ils nous avoient faites, et nous retournâmes à notre auberge.

CHAPITRE XIV.

Description de la franc-maçonnerie. *Le* compère Matthieu *fait sa tournée en Hollande. Ce qu'il voit dans ce pays-là.*

LE lendemain matin, étant tous à prendre le chocolat dans la chambre de *Vitulos*, *le compère Mathieu* lui demanda ce que c'étoit que cette *franc-maçonnerie*, à l'ombre de laquelle il s'étoit introduit chez ces négocians françois. — Mon cher ami, répondit *Vitulos*, il y a plus de vingt ans que j'ai secoué le joug de toute honte et toute pudeur; mais je t'avoue que je suis presque honteux de te dire que c'est le comble de la folie humaine. Cependant je suis *franc-maçon*, et je ne suis point fâché de l'être, parce que sous ce titre je m'introduis chez mes benêts de confrères, où je trouve souvent à me dédommager par le jeu, du sacrifice que je fais du bons sens, lorsque je suis obligé de *maçonner* avec eux. Voici donc ce que c'est que la *franc-maçonnerie*. Imagines-toi une société de fous, qui prétendent avoir fait naître entre eux l'égalité primitive de l'âge d'or,

et de rassembler en eux toutes les vertus morales possibles, tandis qu'un gentilhomme *franç-maçon* entend fort et ferme, dans le fond de son ame, qu'il est à cinq mille piques au-dessus d'un autre *franç-maçon*, mais marchand ou artisan, et que l'un et l'autre, ainsi que tout le reste de la société, sont réellement ce qu'ils pouvoient être avant d'avoir *vu la lumière* (a), c'est-à-dire, sujets aux mêmes foiblesses, aux mêmes défauts, aux mêmes vices, et peut-être plus hypocrites. Imagines-toi que pour parvenir à cette singulière espèce de confraternité, il faut passer par cinquante épreuves plus ou moins sottes et ridicules; faire des sermens horribles, que l'on ne divulguera jamais ce que l'on va voir et entendre; que lorsqu'on y est une fois admis, il faut faire divorce avec le sens commun, si on ne l'a fait auparavant; s'imaginer ou faire accroire aux autres qu'il y a quelque mystère caché sous certain nombre, sous certaines figures bizarres ou grotesques; ne parler, ne se faire entendre que par signes, que par grimaces ou par hiéroglyphes; ne boire, ne manger, ne marcher qu'en cadence, et faire ou té-

---

(a) Avant d'être reçus *franc-maçons*.

moigner faire de toutes ces impertinences une science mystérieuse, auguste et respectable. Imagine-toi encore que ces prétendus mystères, ce prétendu secret, qui règnent dans cette société d'insensés, piquant tous les jours la curiosité des ignorans, l'honneur d'y être admis est devenu à l'enchère; que plus il se fait de réceptions, plus les frères renouvellent leurs grimaces, et plus ils boivent et mangent en cadence et en symétrie aux dépens des niais. Imagines-toi, enfin, un si étrange assemblage d'ignorance, de foiblesse et de folie, tu auras une équisse de la *franc-maçonnerie*. — Je parie, dit le *Compère*, que s'il se formoit une société de moines *franc-maçons*, ils produiroient, en peu de temps, un corps complet de mille spéculations les plus bizarres et les plus ridicules, et feroient de la *franc-maçonnerie* une espèce de société, qui l'emporteroit, en extravagance, sur les visions de l'astrologie judiciaire, sur les chimères de la cabale, ainsi que sur les cérémonies mystérieuses et superstitieuses de toutes les religions de la terre. — C'est ce que je crois aussi, dit *Vitulos*. D'ailleurs je n'ai rien remarqué dans les assemblées des *franc-maçons* qui pût donner lieu, en aucune manière, à ces discours injurieux, à ces calomnies

odieuses que le peuple débite sur leur compte. De tout temps ce fut le sort des assemblées secrètes d'être soupçonnées de mauvais motifs et de mauvaises intentions: tout le monde sait ce que les *païens* imputèrent aux premiers *chrétiens*; ce que ceux-ci imputèrent aux *juifs*, et ce que bien des gens imputent encore aujourd'hui aux pauvres *Hernhutters*. Tout ce qui a l'air de mystère, tout ce qui est hors de la portée de l'intelligence et de la conception du vulgaire est, à ses yeux, ou sacré, ou profane, ou abominable. — Il résulte de tout ce que mon confrère *Vitulos* vient de dire, dit *père Jean*, que les *franc-maçons* sont plus fous que méchans. — Hélas! tant mieux pour eux, s'écria *Diego*: *Beati pauperes spiritu, quoniam regnum Dei possidebunt* (b).

Lorsque l'on eut fini de discourir sur la *franc-maçonnerie*, *père Jean* nous dit: savez-vous, mes amis, que j'ai eu autrefois un petit démêlé avec la justice de ce pays, et que si elle venoit à savoir que je suis ici, l'envie lui prendroit peut-être de se

(b) Bienheureux sont les pauvres d'esprit, parce que le royaume des cieux leur appartient, MATH. V, v. 3.

bien disposé, les décorations magnifiques, et la musique admirable ; mais quoiqu'il n'entendît point la langue, il fut choqué des gestes peu naturels des acteurs, ainsi que de leur déclamation compassée et pédantesque. *Vitulos* lui dit que pour ce qui regardoit les défauts des acteurs, c'étoit une chose qui pouvoit se corriger avec le temps ; que toutefois ils n'atteindroient jamais au point de perfection auquel les plus fameux acteurs françois sont parvenus, parce que le nombre des comédiens étant infiniment moindre en Hollande qu'en France, il étoit naturel qu'il ne s'y trouvât jamais tant d'émulation, ni une quantité considérable de bons sujets à la fois. *Vitulos* ajouta qu'à l'égard des pièces qui se jouoient sur le théâtre hollandois, elles étoient en partie des traductions des meilleures tragédies ou comédies des théâtres françois, anglois et italien ; que le reste étoit de la composition des auteurs du pays ; que parmi ces derniers (*c*), il y en avoit de comparables à ce que les autres nations ont de mieux en ce genre ; mais que c'étoit dommage que la langue hollan-

(*c*) Tels que ROTGANS, VAN KRUENINGEN, LANGDYGK, FAITMA, etc.

doise, si riche, si féconde en expressions, si propre au genre tragique, fût si négligée et si peu châtiée. — Ne sauriez-vous point, dit le *Compère*, s'il se rencontre dans les poëtes hollandois quelques petits traits philosophiques, tels que l'on en trouve dans les ouvrages de certains poëtes françois d'aujourd'hui ? — Je ne le crois pas, répondit *Vitulos*. — Tant pis, dit le *Compère*.

Le jour suivant, nous fûmes à *Maarsen* et à *Loenen* (*d*). Le *Compère* ne put s'empêcher de témoigner son étonnement à la vue de la quantité de maisons de plaisance dont ces endroits sont remplis. Mais ce fut bien autre chose lorsqu'il entra dans quelques-uns de ces beaux jardins qui environnent ces maisons. Il crut être dans le paradis terrestre. Alors *Vitulos* lui dit que l'excès de son admiration venoit de ce qu'il n'avoit jamais rien vu. Que si un étranger étoit obligé de fixer son séjour dans ces lieux qui l'enchantoient, il y ressentiroit bientôt l'ennui et le dégoût. Qu'il étoit vrai qu'on ne pouvoit assez admirer la patience, l'art, l'industrie des Hollandois, qui avoient tiré

(*d*) *Maarsen* et *Loenen* sont deux villages situés entre *Amsterdam* et *Utrecht*, où nombre de particuliers de cette première ville vont passer la belle saison.

tout le parti possible des lieux qui, par leur nature, ne seroient que des marais impraticables; et que l'on trouvoit dans la plupart de ces jardins beaucoup de goût, d'élégance, et une extrême propreté; mais que les décorations étoient trop *monotones*, trop uniformes, et que celui qui en avoit vu dix, en avoit vu mille. Que la nature dans ce pays ne fournissoit point à l'art de quoi s'étendre ni se *retourner* : de quelque côté que l'on regardât, c'étoit toujours la même vue, c'est-à-dire, des prairies; que ces lieux n'étoient environnés ni de champs, ni de vignes, dont les différentes productions offrent à la vue, dans chaque saison, mille spectacles charmans et variés; que l'on n'y rencontroit point de ces désordres pittoresques, de ces perspectives riantes ou majestueuses de la nature, qui échauffent l'imagination, et qui, par leur nombre et leur variété, entretiennent l'ame dans une espèce d'enthousiasme continuel et procurent des plaisirs infinis. Que les parcs, les forêts, la chasse y manquoient encore. Qu'enfin, toutes ces maisons, à la réserve de quelques-unes, étoient petites, incommodes, mal distribuées, et avoient plus l'air de guinguettes que de maisons de plaisance. — N'importe ce qu'elles soient, dit le *Compère*, si l'on y peut

peut philosopher à son aise. Un vaste palais est une prison étroite, lorsqu'on y est resserré par l'importunité, la crainte ou la défiance (*e*).

De là nous fûmes à *Utrecht*, où il y a une université et un mail admirable. Nous allâmes voir le mail, et laissâmes là l'université, parce que les universités sont fort peu dignes de la curiosité des philosophes.

D'*Utrecht* nous fûmes à *Roterdam*. Le *Compère* fut charmé de la situation agréable et avantageuse de cette dernière ville, qu'il n'avoit point eu le temps de voir en son entier en arrivant en Hollande. De *Roterdam* nous partîmes pour *la Haye*. La première chose que nous fûmes voir fut une magnifique collection de tableaux de l'école flamande et hollandoise, qu'un particulier avoit amassée. Nous y remarquâmes plusieurs morceaux dignes d'admiration dans leur genre, entr'autres un *chœur d'Anges* de *Rubens*, admirablement bien grouppé, d'une touche, d'un coloris, d'un moëlleux, d'une expression, d'un effet, d'une vérité inimitables.

Le *portrait d'un homme*, par *Van Dich*,

(*e*) *Qui metuens vivit, liber mihi non erit unquam.*

HORAT. lib. 1, epist. 10.

plein de graces, de finesse, et d'expression et de vie.

Un *repas de paysans*, par *David Teniers*, tableau précieux par la finesse, la naïveté, le naturel qu'on y remarque.

Un *paysage de Wouvermans*, dont les figures et les chevaux dessinés en perfection, où le clair-obscur, la belle touche des arbres, la richesse du fond, l'intelligence, l'harmonie font l'effet le plus séduisant.

Un *paysage* de *Berghem*, où la richesse de la composition, le charme du coloris, les effets piquans de lumière, la vérité, la légéreté du ciel, l'art et l'esprit avec lesquels les animaux sont dessinés et peints, feront toujours l'admiration des connoisseurs.

Un *paysage* de *Paul Potter*, qui, dans son genre, n'est point inférieur aux deux précédens.

Un *christ porté au tombeau*, par *Rembrand*, dont les figures sont d'un relief, d'une harmonie de tons, de couleur, d'une force d'expressions, d'une fraîcheur de carnations, d'un caractère de vie qui enchantent. C'est bien dommage que la correction de dessin y manque.

Un *petit tableau de fleurs* et *de fruits*, par *Van Huysum*; le velouté, le duvet des

fruits, l'éclat des fleurs, le transparent de la rosée, le coloris le plus brillant, le plus moëlleux, joints à une imitation parfaite de la nature; le mouvement que ce peintre a su donner aux insectes qui se trouvent dans ce morceau, rendent l'illusion entière.

Après avoir vu ces tableaux, le *Compère* et *Vitulos* félicitèrent le propriétaire de cette collection sur son goût, son discernement, et l'heureux choix qu'il avoit fait des meilleurs maîtres que l'école de son pays (*f*) eût produits. Ensuite *Vitulos* lui ayant demandé pourquoi il ne joignoit point à cette collection quelques morceaux des écoles françoise et d'Italie; il répondit qu'il se bornoit aux tableaux des peintres de son pays, parce qu'il les croyoit infiniment au-dessus de tous les autres. *Vitulos*, surpris d'une telle réponse, lui demanda s'il n'avoit jamais entendu parler de *Raphaël*, de *Michel-Ange*, de *Titien*, de *Corrège*, de *Guide*, de *Poussin*, de *le Brun*, de *le Sueur*, de *le Moine*, etc. Le Hollandois répondit que oui; mais qu'il estimoit mieux un tableau médiocre *de Van Ostade*, que le plus beau que le Corrège eût fait de sa vie; un morceau de *Van der Werf*

(*f*) Par ces mots, *de l'école de son pays*, l'on entend l'école flamande et l'école hollandoise.

que quatre de *Guide ;* ainsi du reste. Alors *Vitulos* lui dit : Monsieur, vous me permettrez de vous dire que je ne suis point de votre avis. J'ai passé plusieurs années en Italie, et j'ai remarqué chez les peintres de l'école romaine une source inépuisable de beautés, du dessin, un beau choix d'attitudes, une grande finesse et une sublimité d'expressions ; chez ceux de l'école vénitienne, un dessin coulant, nourri, moëlleux, une opposition savante de couleurs ; chez tous en général, un beau feu, un génie vaste, élevé, un art admirable dans leurs inventions, leurs compositions, leurs ordonnances. Les François possèdent une partie plus ou moins grande de ces talens précieux : quelques-uns, tel que *le Moine*, les ont réunis tous à la fois, ainsi que l'on peut en juger par l'*apothéose* d'*Hercule*, que ce grand peintre a fait à *Versailles*. A l'égard des peintres flamands et hollandois, (à l'exception de *Rubens*, de *Van Dyck*, et d'un ou deux autres) j'avoue qu'il y en a qui ont quelques parties admirables ; mais ces parties ne consistent que dans l'intelligence du clair-obscur, dans un coloris brillant, dans une imitation servile et sans choix de la nature, telle qu'elle se présente à leurs yeux : l'on ne trouve dans leurs ouvrages ni invention, ni ordonnance, ni

même aucune expression au-dessus du commun; en un mot, l'on y découvre de l'art et du travail, mais peu de génie, et de jugement. Quant à votre *Van Ostade* et ce *Van der Werf* que vous nous prônez, le premier est un faiseur de magots, qui, avec quelque intelligence du clair-obscur, s'est rendu célèbre parmi vous, en ne traitant que des sujets ignobles ou ridicules; le second possède, à la vérité, quelques qualités : son dessin est passablement correct, sa touche est ferme, ses figures ont beaucoup de relief; mais ses carnations sont fades, et ressemblent plus à l'ivoire qu'à de la chair; ses compositions et l'expression de ses figures sont froides, et manquent de ce feu, préférable à ce grand fini que *Miéris* et lui ont affecté de répandre dans leurs tableaux; enfin, le *Guide* est le *Guide ;* mais *Van der Werf* ne sera jamais que *Van der Werf*.

Le *Hollandois* eut besoin de tout son flegme pour laisser finir ce discours, et pour ne point nous jeter tous les trois en bas de l'escalier de son cabinet. Mais lorsque *Vitulos* eut cessé de parler, il lui dit d'un ton menaçant : tu n'es qu'un impudent, un incivil, un ignorant. Un homme tel que moi, qui possède pour plus de trente mille florins de tableaux, doit se mieux connoître

en peinture qu'un animal comme toi, qui n'as peut-être pas trente sous dans la poche. Sors d'ici. — Monsieur, dit le *Compère*, je croyois qu'il n'y eût que les gens d'église qui fussent intolérans. — Sortez d'ici tous les trois, reprit le *Hollandois*.

A la sortie de chez le *collecteur* de tableaux, nous fûmes chez un *amateur* d'estampes et de dessins. Lorsque nous eûmes parcouru les principaux porte-feuilles, tels que ceux qui contenoient les œuvres de *Marc-Antoine*, d'*Annibal Carrache*, de *Calot*, de *la Bella*, de *le Clerc*, de *Masson*, de *Nanteuil*, de *Gerard Audran*, ainsi que ceux de *Woverman*, de *Pontius*, de *Bollwert*, de *Vischer*, en un mot, des plus fameux graveurs qui ont paru depuis *Arbert Durer* jusqu'à nos jours; cet homme nous montra ses desseins. *Vitulos* en trouva plusieurs d'admirables; mais il ne put s'empêcher de dire qu'il y avoit quantité de copies. L'*amateur* soutint fort et ferme que ses dessins étoient tous originaux; *Vitulos* soutint le contraire; enfin l'arrivée de trois ou quatre personnes qui avoient à parler à l'*amateur*, mit fin à la dispute. Pendant ce temps-là *Vitulos* escroqua un joli dessin de *Rembrand* : nous prîmes congé de la compagnie, et nous partîmes.

Le lendemain, *Vitulos* ayant décolé le

dessin de dessus un papier jaunâtre, où il étoit, le recola sur un papier bleu, le porta à cet *amateur*, et lui dit que c'étoit un présent qu'il venoit lui faire, en considération de la complaisance qu'il avoit eue la veille à notre égard. Cet homme ayant examiné ce dessin avec beaucoup d'attention, remercia *Vitulos*, en disant que ce n'étoit qu'une mauvaise copie dont il possédoit l'original. *Vitulos* soutint que ce dessin étoit aussi original; l'*amateur* voulut parier cent ducats que ce n'étoit qu'une très-mauvaise copie, et alla chercher son dessin pour le confronter; mais ayant découvert la supercherie, *Vitulos* fut battu et chassé pour avoir dit la vérité.

Pour le coup la patience du *Compère* s'échappa. Quoi! s'écria-t-il, par-tout de l'ignorance, du caprice, de l'opiniâtreté et de l'intolérance? l'on ne peut dire, dans ce siècle félon, qu'une chose blanche est blanche, sans risquer de se faire écharper ou éreinter? A quel abominable degré de perversité sont donc parvenus les hommes d'aujourd'hui! O état de nature! état de nature! l'on ne court point de risque chez vous d'être assommé par des *amateurs* de tableaux, de dessins et d'estampes.

Le *Compère* déclamoit encore lorsque nous arrivâmes devant la porte d'un *biblio-*

phile (*g*), chez qui *Vitulos* voulut entrer. Le *Compère* lui dit : si nous allons chez celui-là, et que vous lui disiez encore quelque vérité, il nous jettera par les fenêtres. — Ne craignez rien, répondit *Vitulos* ; s'il nous attaque, nous nous défendrons.

Etant entrés chez ce *bibliophile*, son bibliothécaire nous introduisit dans une salle spacieuse, remplie de livres les plus rares et les plus recherchés. Il y avoit près de deux heures que le *Compère* et *Vitulos* feuilletoient et examinoient ces livres, lorsque le *maître* arriva. Après les complimens ordinaires, *Vitulos* lui dit que sa collection de livres étoit parfaitement bien choisie ; que l'on n'y voyoit point ce fatras d'inepties que les *bibliomanes* (*h*) recherchent avec tant de fureur, et dont le mérite ne consiste que dans l'imagination extravagante de ces ramasseurs de bouquins : mais que quand il vivroit trois mille ans, il ne pourroit lire tous les ouvrages que cette bibliothèque contenoit. — Aussi ne les ai-je point achetés pour les lire tous, répondit-il : s'il m'étoit permis de m'exprimer en poëte, je vous dirois que je me regarde ici

---

(*g*) Amateur de livres.

(*h*) Amateurs de livres, ignorans et mauvais connoisseurs.

comme une abeille, et cette collection comme un parterre de fleurs sur lequel je promène mon imagination, et dont je tire le miel qui me nourrit l'esprit, me fortifie l'ame, et me réjouit le cœur. Je converse avec les morts; j'adopte, je contredis, je loue, je blâme ce qu'ils disent, et je ne m'en fais point d'ennemis. D'ailleurs je n'ai point acquis cette bibliothèque pour moi seul; elle est ouverte aux savans, aux gens de lettres, et à mes amis. Il est nécessaire que l'histoire, les pensées, les opinions de tous les temps nous parviennent et se communiquent: c'est une source où il y a une infinité de choses à prendre, une infinité d'autres à rejeter, et par conséquent toutes à conserver; car si, pour parvenir à la vérité, il est bon que l'on nous ait frayé quelques traces du chemin qui y conduit, il n'est pas moins utile que l'on nous montre les précipices dans lesquels l'on court risque de tomber dans la recherche du vrai. Enfin, si dans quelques-uns de ces livres vous n'avez remarqué d'autre mérite que celui de la propreté de l'impression, c'est qu'indépendamment de la satisfaction particulière que je ressens en admirant les belles choses, je tâche, autant qu'il est en moi, de conserver aux imprimeurs à venir des modèles de perfection, au-dessus de laquelle

ils doivent s'efforcer de parvenir, et ne jamais décheoir au-dessous. Les progrès de tous les arts utiles, et sur-tout d'un art aussi nécessaire que celui-ci, doit être un des principaux objets des occupations et des amusemens d'un honnête homme.

Messieurs, continua-t-il, vous me paroissez amateurs des sciences et de la littérature; si vous faites quelque séjour en cette ville, vous me ferez plaisir de venir passer dans ma bibliothèque les momens que vous ne saurez mieux employer ailleurs. Si vous y faites quelques remarques dignes d'attention, je vous prie de me les communiquer. Je ne rougis point d'avouer que c'est au commerce que j'entretiens avec quelques savans, aux lumières de quelques étrangers qui m'ont honoré de leurs visites, que je dois la plus grande partie de mes connoissances. — Nous dîmes au *bibliophile* que notre départ étant fixé au lendemain, nous étions bien fâchés de ne pouvoir profiter de sa politesse, et nous prîmes congé de lui.

Lorsque nous fûmes sortis, *Vitulos* demanda au *Compère* ce qu'il pensoit de cet homme-là. Je pense, répondit le *Compère*, que pour un *amateur* il est doux, poli, et passablement raisonnable. Mais pour ces deux autres animaux, ce sont deux ignorans, deux entêtés, deux diables incarnés.

Nous partîmes le lendemain matin pour *Leyde*. On nous apprit, en arrivant, qu'il y avoit en cette ville un *savant*, du premier ordre, qui possédoit un cabinet d'histoire naturelle des plus complets. Etant allés chez ce *savant*, il nous fit voir une collection très-nombreuse et très-recherchée, de terres, de mines, de fossiles, de minéraux, de métaux, de pierres et autres substances terrestres, ainsi qu'une prodigieuse quantité d'oiseaux, de poissons, d'insectes, de reptiles, les uns vivans, les autres desséchés ou conservés dans des liqueurs, etc. Indépendamment de tout cela, cet homme avoit un grand jardin et deux serres spacieuses remplies d'arbrisseaux et de plantes rares: au bout de ce jardin il y avoit trois ou quatre appartemens contenant une infinité d'instrumens et de machines pour les expériences physiques et mathématiques.

Lorsque nous eûmes considéré toutes ces choses, le *compère Mathieu* demanda à ce *savant* s'il n'avoit point aussi quelque collection de tableaux, de dessins, d'estampes et de livres. — Vous venez de voir, répondit-il, mes livres, mes estampes, mes tableaux et mes dessins. L'univers m'offre un spectacle continuel dans lequel j'admire tous les jours l'invention la plus sublime, la composition la plus sage, l'or-

donnance la plus riche, les objets les plus frappans, les plus variés. C'est par l'usage ou la contemplation de toutes les choses que vous venez de voir chez moi, que je lis sans cesse dans le grand livre de la nature, et dans lequel je rencontre des faits, des raisons, des rapports dont on ne voit presque aucune trace dans tout ce que les plus fameux philosophes ont écrit. — Il me paroît, dit *Vitulos*, que selon le goût et les sentimens où vous êtes, les tableaux de toutes les espèces ne vous manquent pas : mais il n'en est point de même des livres. La précieuse collection que vous possédez de tant de productions différentes, vos machines, vos instrumens peuvent vous forme une bibliothèque d'histoire naturelle et de physique ; mais rien de tout cela ne vous tient lieu de théologie, de morale, d'histoire et de poésie. — Je rencontre dans toutes les recherches et les expériences que je fais, répondit le *savant*, dans tout ce que j'examine et considère, soit au dehors de moi-même, soit au dedans, une main toute-puissante, une main sage, intelligente, bienfaisante ; et cette main est celle de l'ETERNEL. A la vue de la toute-puissance, de la sagesse, de la bonté de cet ETRE SUPRÊME, mon ame s'élève jusqu'aux pieds de son trône, où elle s'anéantit

s'anéantit dans des sentimens d'admiration, de respect, d'amour et de reconnoissance. Voilà les traités de théologie dans lesquels j'apprends à connoître Dieu, et à lui rendre le culte qui lui est dû. Quant à la morale, je ne possède qu'un livre qui en traite, et ce livre est mon cœur. Toutes les fois que je rentre en moi-même, j'y lis ces mots que le SOUVERAIN LÉGISLATEUR de l'univers y a tracés : *tends sans cesse à la perfection, et cherche ton bonheur*. Il résulte de ce peu de paroles, bien entendues, la règle entière de mes devoirs envers moi-même et envers les autres.

L'histoire des empires, des royaumes, des différens peuples qui ont existé depuis le commencement du monde jusqu'à ce jour m'est fort inutile. Tous les événemens des siècles passés se représentent journellement sur le théâtre du monde ; ce sont toujours les mêmes causes qui produisent les mêmes effets ; il n'y a de différence que dans le temps, les circonstances, les lieux de la scène, et les acteurs.

Je ne possède aucuns poëtes, soit anciens, soit modernes : je n'ai besoin ni de ces images vraies ou fausses que nous présente la poésie, ni de l'harmonie des vers pour toucher mon ame et échauffer mon imagination. La contemplation de tout ce

CHAPITRE XV.

L'Espagnol *veut épouser deux femmes à la fois.* Père Jean *le dissuade de faire une telle folie. En conséquence* Diego *fait une exhortation chrétienne et pathétique à ses deux prétendues, et les abandonne pour nous suivre.*

A NOTRE arrivée au logis, nous trouvâmes *père Jean* qui dormoit à côté d'un broc de vin, et *Diego* couché entre deux donzelles que le *juif* leur avoit procurées. Aussi-tôt que l'*Espagnol* nous eût apperçus, il sauta tout nu en bas du lit, et dit, en se jetant au cou du *Compère:* ah! mon cher maître, vous me trouvez occupé à faire un miracle. Le vénérable *père Jean*, que voilà qui dort, a retiré autrefois le corps d'une religieuse des griffes de *Satan* qui la tourmentoit, et moi je vais retirer des pattes de *Béelzébuth* ces pauvres petites filles que voici cachées sous cette couverture. Au moment que vous êtes arrivés, je leur peignois le concubinage où elles sont plongées, comme un état dans lequel il étoit très-difficile de faire son salut. Je leur

proposois les exemples de la *Magdelaine*, et de sainte *Marie Egyptienne*, qui, après avoir passé la fleur de leur jeunesse dans ce métier, l'abandonnèrent enfin, et passèrent le reste de leur vie dans la pénitence (*a*). Je leur disois encore que si elles ne se

(*a*) Mon camarade Diego ment ici comme un arracheur de dents. La *Magdelaine* n'a jamais fait la gourgandine. C'étoit une femme de bien et d'honneur, qui avoit sept diables dans le corps, que J. C. chassa ; qui, en reconnoissance d'un si grand bienfait, suivit le Sauveur jusqu'à sa mort, avec d'autres femmes de *Galilée*. Elle mourut à *Ephèse*. Ce ne fut que depuis le dixième siècle que l'on a imaginé qu'elle étoit allée en Provence avec *Marthe* et *Lazare*, que l'on suppose faussement être sa sœur et son frère, puisque l'évangile dit : la *Magdelaine*, de *Galilée*, et *Marie*, sœur de *Marthe*, de *Bethanie*. La *pécheresse* avec laquelle on la confond étoit une *femme publique* de *Naïm*, dont on ignore le nom, qui ne vit J. C. que la seule fois qu'elle lui oignit les pieds, et à laquelle il dit : *allez en paix, et ne péchez plus*.

Quant à *Ste. Marie Egyptienne*, Diego a raison ; elle fut une fameuse débauchée et une grande pénitente. Ayant quitté ses parens à l'âge de douze ans, elle s'en fut à *Alexandrie*, où elle se prostitua au premier venu pendant dix-sept ans. Elle alla ensuite par curiosité à *Jérusalem* avec une troupe de pélerins, pour assister à la fête de l'*exaltation* de la sainte croix. Y étant arrivée elle continua son métier ; mais ayant voulu entrer dans l'église, elle se sentit repoussée par trois ou quatre fois sans y pouvoir entrer. *Marie*, frappée d'un tel

sentoient point appellées à une vie si austère que celle que ces deux grandes saintes menèrent après leur conversion, elles pouvoient demeurer dans le monde, se marier, et vivre désormais d'une manière chaste et honnête : j'ajoutois enfin, que si elles crai-

---

obstacle, prit aussi-tot la résolution de changer de vie, et de faire pénitence ; puis elle entra dans l'église aussi facilement que les autres, y adora la croix ; et partit le même jour de *Jérusalem* pour se retirer dans une vaste solitude qui étoit au-delà du *Jourdain*. Lorsqu'elle fut arrivée au bord de ce fleuve, elle ne se trouva point d'argent pour se faire transporter de l'autre côté : le diable croyant que cet obstacle lui feroit rebrousser chemin, se réjouissoit déjà ; mais *Marie*, inébranlable dans la sainte résolution qu'elle avoit prise, *à force d'instances* obtint du batelier son passage. Arrivée dans le désert, elle se mit à pleurer ses péchés, et à mener une vie si austère, que le seul récit en fait frémir. Elle passa ainsi quarante-sept ans sans voir personne. Au bout de ce temps-là, un solitaire, nommé *Zozime*, la rencontra, et lui donna l'eucharistie. Un an après, le saint homme retourna où elle étoit, pour la communier encore ; mais il trouva son corps étendu sur le sable, avec une inscription tracée sur la terre, qui annonçoit à *Zozyme* que la sainte femme étoit morte l'année précédente, le même jour qu'elle avoit reçu la communion. Il s'agit alors de donner la sépulture au corps de *Marie* ; mais l'homme de Dieu n'avoit point de pelle pour faire une fosse. Un lion qui étoit là aux environs s'apperçut de l'embarras du saint, et vint faire un trou avec ses pattes : *Zozyme* y mit le cadavre, et partit. *V. martyrologe romain.*

moient que le scandale qu'elles avoient donné leur apportât quelque obstacle à trouver des maris, je les épouserois toutes les deux pour leur faire plaisir.

Mon cher *Diego*, dit le *Compère*, sais-tu que la religion défend la polygamie ? Mon doux *maître*, répondit *Diego*, j'ai toujours été très-bon catholique, et j'espère que je le serai jusqu'à la consommation des siècles; mais sur cet article-ci je suis plus hérétique que *maître Jean Calvin*; car s'il a été permis au plus sage de tous les hommes (*b*) d'avoir sept cents femmes et trois cents concubines, il doit bien être permis à celui qui en est presque le plus sot d'en avoir deux. Au reste, ces pauvres petites mères ne sont ni *Sydoniennes*, ni *Cananéennes*, ni *Amonites*, ni *Moabites*; elles ne me feront point sacrifier à *Astarte*, à *Moloc*, à *Thamos*, et je.... Tu raisonnes comme un animal, tel que tu es, interrompit le *Compère*: ne sais-tu pas que si Dieu toléra autrefois la pluralité des femmes (*c*),

(*b*) Salomon.

(*c*) Nous ne devons point trouver étrange que Dieu toléra la polygamie *parmi les Israelites*, qui s'étoit introduite dès avant le déluge, quoiqu'elle fût contraire à la premiere institution du mariage; car quand il fut institué dans le paradis terrestre, il n'y avoit point encore de concupiscence, et depuis

c'étoit parce que les juifs vivoient dans un temps où la concupiscence étoit beaucoup plus forte qu'aujourd'hui, et la grace beaucoup moindre? — Il falloit donc, reprit *Diego*, que *Salomon* fût en butte à de terribles tentations, et que la grace fût en lui presque anéantie; car, sept cents femmes et trois cents concubines!.... Qu'est-ce que j'entends-là, s'écria *père Jean*, en s'éveillant en sursaut? A cette voix l'*Espagnol* ressauta sur son lit, et se fourra entre ses deux prosélytes.

Alors *père Jean* nous ayant reconnus, dit : ah! voici mes amis de retour : çà, mes enfans, approchez, buvez un coup à ma santé, et contez-moi un peu ce que vous avez vu dans votre voyage. Le *Compère* m'ayant fait signe de parler, je dis : le *révérend père Jean* saura qu'en partant d'*Amsterdam*, nous fûmes à *Maarsen* et à *Loenen*, deux grands villages remplis de maisons de plaisance assez jolies, et de jardins que mon *Compère* et moi avons trouvés

---

que par la loi nouvelle il a été élevé à la dignité de sacrement, il est accompagné de graces très-fortes. Mais dans l'intervalle, lorsque la grace étoit beaucoup moindre, et que le péché régnoit, il étoit digne de la bonté de Dieu d'user d'une plus grande indulgence. *V.* M. FLEURY, mœurs des Israélites, *chap. XIV*, *pag.* 85.

magnifiques, mais qui ne plurent point autant à monsieur *Vitulos*, parce qu'ayant été en Italie, il aura dit en lui-même : ce n'est point ici *il Giardino del principe Borghese*, ni *il Belrespio del sig. Pamphilio*, ni *la villa Ludovisi posta nel monte Pincio*.

De *Loenen* et de *Maarsen*, nous allâmes à *Utrecht*, où il n'y a rien à voir qu'une université, objet très-peu intéressant pour des philosophes.

D'*Utrecht* nous fûmes à *Roterdam*, ville très-jolie et très-bien située ; mais la grande quantité d'hommes que nous y vîmes avec des plumes à leurs perruques, nous fit juger que nous n'y trouverions guère à nous amuser.

Etant arrivés à *la Haye*, nous fûmes chez un *amateur* de tableaux, qui manqua de nous avaler, parce que *Vitulos* lui avoit dit que les peintres de son pays ne sont point les meilleurs peintres de l'univers.

De chez ce brutal, nous fûmes chez un *amateur* de dessins et d'estampes, qui battit *Vitulos* pour lui avoir prouvé qu'il n'étoit qu'un ignorant.

De chez ce batteur de gens, nous fûmes chez un *bibliophile* qui étoit assez raisonnable. Aussi prié-je Dieu de le conserver tel, car il court grand risque de se gâter avec les autres.

Anne vécut avec son mari *Joachim*. D'ailleurs, s'il n'y avoit que ceux qui épousent des prostituées qui fussent sujets aux malheurs dont vous me menacez, à la bonne heure; mais je vois tous les jours les plus simples *Agnès*, que l'on tire d'un couvent pour être mariées, devenir, au bout d'un an, pires que ces pauvres petites malheureuses-ci ne furent et ne seront de leur vie. — Tu n'as peut-être pas songé aux autres inconvéniens, où un galant homme s'expose (*d*) lorsqu'il se marie, tels que le soin du mé-

(*d*) Plusieurs grands personnages ont estimé le lien du mariage une obligation injuste, par dure et trop rude captivité, d'autant que par mariage l'on s'attache et s'assubjectit par trop aux humeurs d'autruy. Que s'il advient d'avoir mal rencontré, s'estre mescompté aux choix et au marché, et que l'on aye prins plus d'os que de chair, l'on demeure misérable toute sa vie. Quelle iniquité et injustice pourroit estre plus grande, que pour une heure de fol marché, pour une faute faicte sans malice et par mesgarde, et bien souvent pour obéir et suivre l'advis d'autruy, l'on soit obligé à une peine perpétuelle! Il vaudroit mieux se mettre la corde au col, et se jeter en la mer la teste la première, pour finir ses jours bientost, que d'estre toujours en peines d'enfer, et souffrir sans cesse à son costé la tempeste d'une jalousie, d'une malice, d'une rage et manie, d'une bestise opiniastre, et d'autres misérables conditions : dont l'un a dict que qui avoit inventé ce nœud et lien de mariage, avoit trouvé un bel et spécieux expédient pour se venger des

nage,

6.



nage, le dégoût de sa femme, l'embarras des enfans, la perte de la liberté. — J'ai songé à tout cela, répondit *Diego*. — Tu n'as pas peut-être songé que si tu te maries, nous partons sans toi, et nous t'abandonnons ici comme un malheureux ? Seroit-il possible, s'écria *Diego* en sautant de son lit ? Non, non, je veux que la postérité apprenne qu'un *Espagnol* a sacrifié, une

---

humains, une chausse-trappe ou un filet pour attraper les bestes, et puis les faire languir a petit feu. L'autre a dict que marier un sage avec une folle, ou au rebours, c'estoit attacher le vif avec le mort, qui estoit la plus cruelle mort inventée par les tyrans, pour faire languir et mourir le vif par la compagnie du mort.... Pour la seconde accusation, ils disent que le mariage est une corruption et abastardissement de bons et rares esprits, d'autant que les flatteries et mignardises de la partie que l'on aime, l'affection des enfans, le soin de la maison, et l'avancement de sa famille, relaschent, destrempent et ramollissent la vigueur et la force du plus vif et généreux esprit qui puisse estre: tesmoins *Sanson, Salomon, Marc-Antoine*. Plus, le mariage empesche de voyager parmy le monde et les estrangers, soit pour apprendre à se faire sage, ou pour enseigner les autres à l'estre, et publier ce que l'on fait. Bref, le mariage non-seulement apoltronit ou accroupit les bons et grands esprits, mais prive le public de plusieurs belles et grandes choses, qui ne peuvent s'exploiter demeurant au sein et au giron d'une femme, et autour des petits enfans. CHARON, de la sagesse, *l.* 1, *chap.* XLII.

Souvenez-vous cependant que vous avez un pied hors de l'abyme dans lequel vous avez été plongées jusqu'à ce jour ; de cet abyme effroyable, où, livrées en proie aux insatiables désirs d'un tas de libertins infâmes, vous êtes obligées de vous prêter aux dégoûtantes caresses d'un ivrogne ou d'un goujat ; vous soumettre aux caprices d'un brutal ; de supporter les mauvais traitemens d'un emporté ; ou, pour prix de ces viles complaisances, de cette lâche soumission, de cette servitude odieuse, vous n'avez à attendre que des *verrues*, des *fungus*, des *ficus*, des *thimus*, des *raghades*, une vieillesse pauvre et misérable, la mort enfin, et la damnation éternelle qui s'ensuit.

Si le tableau que je viens de vous faire de cet abyme épouvantable ne vous touche pas ; si votre malheureux penchant étouffe en vous tous motifs de crainte et d'honnêteté ; si les tentations du diable l'emportent sur tous mes raisonnemens, retournez à votre ancien métier, abandonnez le corps à Satan ; mais sauvez votre ame.

Cependant, comme la science d'abandonner son corps au diable, en conservant l'ame à Dieu, demande quelques leçons, quelque pratique, quelques expériences, avant qu'on la possède au point d'être utile et profitable, je vous conseille de vous

adresser à quelque sage *directeur* de la *compagnie de Jésus*, lequel vous instruira dans cet art admirable, que je croirois une chimère, si l'éducation que j'ai reçue chez les *jésuites* de *Saragosse* ne m'eût prouvé le contraire (*h*).

Adieu, mes petites mères; adieu, mes petites femmes. Levez-vous, habillez-vous, partez, et n'oubliez jamais votre tendre ami, votre inconsolable ami, *Diego-Arias-Fernando de la Plata*, *y Mendoça*, *y Bajalos*, qui va prier *saint Antoine* de *Padoue* qu'il veuille vous faire ressouvenir sans cesse des conseils salutaires que vous venez de recevoir. L'*Espagnol* ayant fini ces mots, se jeta à deux genoux au milieu de la chambre, et se mit à prier. Les poulettes se levèrent, s'habillèrent et partirent.

(*h*) *Diego* est injuste, ou du moins se trompe. Il est vrai que plusieurs *jésuites* ont enseigné cette mauvaise doctrine; mais il n'est pas vrai qu'elle ait été celle de tout le corps des *jésuites*.

CHAPITRE XVI.

Notre arrivée à Pétersbourg. *Persécution que nous y essuyons. Nous sommes exilés en* Sibérie. *Mort et résurrection de* Diego.

LE lendemain de notre retour à *Amsterdam*, nous partîmes pour *Pétersbourg*, ainsi que le révérendissime *père Jean* de *Domfront* l'avoit conclu. Nous prîmes notre route par *Naarden*, *Osnabruck*, *Hanovre* et *Berlin* où nous séjournâmes quatre jours. De *Berlin*, nous passâmes par *Dantzick*, *Konisberg*, *Riga*, *Revel*, et de là à *Pétersbourg*.

Lorsque nous fûmes arrivés dans cette seconde capitale de Russie, il nous parut que les Russes étoient effectivement plus raisonnables que les Francois et les Hollandois. *Père Jean* et le *Compère* lièrent amitié avec quelques officiers allemands de la garnison, qui leur procurèrent tous les plaisirs possibles dans une ville telle que Pétersbourg. *Vitulos* se faufila parmi les *franc-maçons*, et y trouva ses ressources ordinaires, tant pour l'utile que pour l'agréable. Il n'y eut que deux Italiens, qui

passèrent dans ce pays-là, qui troublèrent un peu notre tranquillité. Ces deux marauds établirent une banque de *pharaon* dans une espèce de taudis, où le *Compère*, *père Jean* et *Vitulos* gagnèrent, le premier jour, deux cents roubles, et où ils perdirent le lendemain, non-seulement leur gain de la veille, mais encore tout ce que nous possédions, jusqu'au dernier sou (*a*).

En attendant que nous fussions en état de reparoître avec dignité dans le monde, *père Jean* nous associa avec un *juif philosophe*, qu'il avoit connu autrefois à *Smyrne*, et nous battîmes monnoie. Ce métier honorable, dont les souverains s'arrogent le privilége, étoit un petit *Pérou* pour nous. Nous nous trouvâmes au bout d'un mois plus en état de faire figure qu'auparavant.

La grande quantité d'espèces nouvelles qui se répandirent en peu de temps dans le public, inquiéta le ministère. L'on en chercha les auteurs, et l'on promit cinq cents *roubles* à celui qui les découvriroit.

(*a*) Il est étonnant que *Vitulos*, qui avoit été pendant plusieurs années un des principaux piliers des tripots de *Venise*, se soit ainsi laissé dévaliser par deux aventuriers, qui vraisemblablement devoient être bien moins futés que lui. J'ai eu vingt fois envie de lui en demander la raison; mais comme tout cela auroit pu ne point lui faire plaisir, je m'en suis tenu à mes conjectures.

au secours, mes amis ! l'on emmène le redoutable *père Jean* pour le pendre ; en même temps il saisit une carabine que nous avions, la déchargea à travers la foule, et cassa l'épaule à un tailleur. Après cet exploit, il jeta la carabine, et se sauva dans le tuyau de la cheminée de la chambre où nous étions. L'officier ayant fait arrêter la troupe, en détacha dix hommes pour prendre le tireur. Lorsqu'ils furent montés, ils se saisirent du *Compère*, de *Vitulos*, du *juif* et de ma chétive personne, et nous demandèrent en leur jargon, où étoit celui qui avoit tiré le coup de carabine. Nous leur fîmes entendre par signe que nous n'en savions rien. Là-dessus, deux d'entr'eux se mirent à fouiller dans tous les recoins des appartemens que nous occupions, forcèrent les armoires, et trouvèrent pour environ quatre mille *roubles* d'espèces nouvelles que nous avions faites. Alors l'un de ces deux hommes s'avisa de regarder dans la cheminée, et découvrit *Diego*. Le pauvre *Espagnol* eut beau réclamer tous les *saints* du paradis, il fallut qu'il descendît, sans quoi il alloit être tiré comme une grive. Enfin, l'on nous joignit tous les cinq à *père Jean* ; l'on nous mena en prison, et l'on déposa nos espèces à la chancellerie.

Trois heures après cette aventure, l'on nous conduisit pardevant les commissaires constitués pour nous examiner. L'un de ces messieurs demanda à *père Jean* qui l'avoit induit à l'action violente et brutale qu'il avoit commise envers la cabaretière et son mari. — La nature, répondit le révérend, et les leçons des plus grands philosophes de l'antiquité. — Le commissaire insista : *père Jean* répondit la même chose, et l'envoya à tous les diables. — Et toi, dit le commissaire à *Diego*, qui t'a poussé à casser l'épaule à un tailleur ? — L'amour de mon prochain, répondit l'*Espagnol*, et la défense du meilleur catholique de la terre, contre de maudits hérétiques tels que sont tous les *Grecs*. — Et vous, dit le juge à nous autres quatre, d'où viennent les espèces que l'on a trouvées parmi vos effets ? — De notre fabrique, répondit le *Compère*. — Qui vous a autorisés d'enfreindre les lois de ce pays ? — La loi naturelle, répartit le *philosophe*, et l'exemple du fameux *Diogène*, qui avoit plus de philosophie dans son petit doigt, que les têtes de tous les Russes ensemble n'en réuniront jusqu'à la consommation des siècles. Après cet examen, l'on nous renvoya au cachot.

Les deux jours suivans l'on nous examina derechef, soit en général, soit en particu-

lier ; et les commissaires ne reçurent d'autre réponse de chacun de nous, que ce qu'on leur avoit dit la veille. Le quatrième jour l'on ne nous dit rien. Le cinquième jour l'on nous annonça que nous étions dignes de mort ; mais que des scélérats tels que nous, ne méritant pas qu'on souille la terre de leur sang, l'on avoit jugé à propos de nous envoyer faire un bail de quatre-vingt-dix-neuf ans dans les déserts de la *Sibérie*, afin que, retranchés pour jamais de la société que nous avions outragée par nos actions, que nous allions pervertir par nos maximes, nous lui fissions une espèce de réparation par notre travail aux mines, auxquelles nous étions condamnés pour toute notre vie.

Cette nouvelle fit différens effets sur nous : le *juif* la regarda comme une grace extraordinaire, et le *Compère* comme une injustice inouie. *Père Jean* disoit que s'il tenoit tous les Russes, l'un après l'autre, il les étrangleroit tous. *Vitulos* ne disoit rien, mais il n'en pensoit pas moins. *Diego* prenoit cela comme une calamité que Dieu avoit envoyée à son serviteur pour l'éprouver ; et moi je pleurois.

L'on ne tarda guère à nous envoyer à cet exil, dont je m'étois formé une idée si épouvantable, que j'eusse mieux aimé être

être mort cinquante fois, que d'être réduit à passer mes tristes jours dans ce desert affreux, où je croyois que le froid excessif, le travail, la mauvaise nourriture, les mauvais traitemens de ceux auxquels nous allions être subordonnés, la compagnie des gens à demi-sauvages, parmi lesquels il nous faudroit vivre, nous alloient rendre les plus malheureux de tous les hommes. Il en fut tout autrement; cet exil n'est pas si insupportable que je me l'étois figuré. Nous y rencontrâmes des philosophes de toutes les espèces et de tous les étages. Mais comme nous étions obligés de travailler aux mines de cuivre qui sont aux environs de *Tobolska*, nous n'avions point tout le temps que nous désirions pour philosopher. Toutefois nos occupations ne nous empêchèrent pas de trouver le moyen de former un complot pour nous évader du côté de la *Tartarie*.

Lorsque ce complot fut bien et duement cimenté, le *compère Mathieu*, qui savoit parfaitement la géographie, fut déclaré directeur de la route que nous devions tenir; le *respectable père Jean* de *Domfront* fut proclamé capitaine général de la troupe; *Vitulos*, capitaine en second; le *juif*, un *Anglois* (c),

(c) Cet *Anglois*, avoit été autrefois *quaker*, ensuite il étoit devenu philosophe, et puis commis,

un *Allemand* (*d*), un *Suédois* (*e*); *Diego* et *moi* étions tout ce que l'on voudra.

Ayant trouvé le moyen de nous munir de trois fusils, de poudre, de balles, de deux arcs, de flèches, d'une hache, d'une serpe et d'une marmite, et ayant pris un temps favorable pour notre évasion, nous partîmes sous les auspices de la fortune.

Nous remontâmes la rive gauche de l'*Oby* (*f*) jusqu'aux environs de *Kalami* (*g*), où nous passâmes ce fleuve sur un radeau de branchage, dont l'exécution fut dirigée par *père Jean*. Lorsque nous eûmes atteint la

---

sionnaire en *Russie*; mais les *Russes* l'ayant surpris avec de faux poinçons, dont il contrefaisoit la marque de la douane, ils l'avoient envoyé en *Sibérie*.

(*d*) Cet *Allemand* avoit été long-temps *arien*, et les *Russes* l'avoient laissé tranquille sur cet article; mais ayant appris qu'il débauchoit leurs plus beaux hommes pour les envoyer dans un certain pays *d'Allemagne*, ils l'avoient envoyé à son tour en *Sibérie*.

(*e*) Le *Suédois*, qui avoit été un ministre *luthérien*, étoit passé en *Russie* pour y professer la religion grecque, et pour y faire le métier d'espion. Les *Russes* avoient été édifiés de son zèle pour le premier article, mais ils étoient scandalisés du second, et l'avoient envoyé en *Sibérie*.

(*f*) Fleuve qui prend sa source dans la *Tartarie*, et qui se jette dans l'Océan septentrional.

(*g*) Ville de la *Sibérie* méridionale.

Kicka (*h*), nous la côtoyâmes en traversant le *Grutinski* (*i*), la *Lucomerie* (*k*), et nous gagnâmes les montagnes de *Krabia*, là où elles se joignent avec celles de *Sania* et de *Belgian*. Ayant passé ces montagnes, non sans courir risque de périr de froid et de misère, nous nous trouvâmes dans un désert que le *Compère* résolut de traverser en tirant sur le *Samarcand* (*l*), qui devoit être au moins à quatre-vingts journées de là. Le *Compère* prétendoit que nous pourrions arriver en cette ville en traversant le *Samariki*, le *Chanaket*, le *Charbian*, et quelques autres contrées de la *Tartarie occidentale*. Cela pouvoit être ; mais étant avancés environ cent soixante milles dans le désert, nous fûmes arrêtés par des ruisseaux, des marécages et autres obstacles qui nous contraignirent de prendre le parti de passer l'hiver, qui approchoit, dans cet endroit. Ayant donc fait une baraque pour nous mettre à l'abri des injures du temps, nous fîmes en diligence notre provision de gibier, de poissons et de bois, afin que nous ne fussions point pris au dépourvu par les neiges.

(*h*) Rivière qui se jette dans l'*Oby*, à quarante milles au-dessus d'*Ostro*.
(*i*) (*k*). Pays au sud-ouest de la *Sibérie*.
(*l*) Capitale de la grande *Bucharie*.

Nous agîmes très-prudemment; car huit jours après notre approvisionnement, il en tomba une si grande quantité, que la terre en fut couverte de plus de six pieds.

Environ deux mois après notre arrivée dans cet endroit, nous tombâmes successivement tous malades, à l'exception du *père Jean*, qui malgré les fatigues de notre voyage, le genre de vie que nous venions d'embrasser, jouissoit d'un santé qui eût porté envie à un moine. Nos maladies ne furent ni longues ni dangereuses; il n'y eut que celle de *Diego* qui devint très-sérieuse.

Lorsque le pauvre *Espagnol* se vit bien mal, il commença à se lamenter sur ce qu'il alloit mourir sans avoir fait le voyage de *Compostelle* en *Galice;* mais le *Compère* lui ayant dit qu'il se chargeoit d'accomplir ce vœu pour lui, et *père Jean* lui ayant donné l'absolution génerale, il parut attendre la mort avec résignation. Enfin il entra dans un délire qui le conduisit à une léthargie si profonde, que nous eussions pris cet état pour la mort même, s'il n'eût conservé quelque reste de chaleur vers la région du cœur.

Il demeura pendant trois jours sans donner d'autre signe de vie que celui dont je viens de parler. Mais au bout ce ce temps-

là, *père Jean* s'appercut qu'il avoit remué un pied; deux heures après il remua un bras, puis les jambes, puis les fesses, puis la tête, puis le corps entier; si bien qu'à la fin il s'assit sur son grabat, nous contempla tous, l'un après l'autre, et s'écria: Quoi! serois-je ressuscité? Quel miracle! Mes amis, ah! si vous saviez d'où je viens, ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu. — Eh! d'où viens-tu, lui dit le *Compère*? Tu n'as point bougé d'ici. — Ah! mon maître, répondit *Diego*, si mon corps n'a point bougé d'ici, mon ame n'a pas fait de même. Il y a trois jours que je mourus; voici ce qui m'est arrivé depuis ma mort.

Lorsque mon ame eut quitté mon corps, ce corps parut à mon ame ce que paroît une chemise sale que l'on vient de quitter. Mon ame, ainsi débarrassée, étoit de la grandeur et de la forme de ce même corps. Elle étoit diaphane, et composée d'une matière (*m*) extraordinairement élastique

---

(*m*) Si ce que mon camarade *Diego* dit ici est vrai, les sentimens des premiers chrétiens sur la *matérialité* de l'ame le sont aussi; car il ne paroît point qu'avant S. Augustin l'on convînt que l'ame pût être une substance incorporelle. — *Voy.* S. IREN. *de formâ et magnitud. anim.* — S. JUST. *oper. apolog. I, pag.* 34. — ID. *oper. quæst. Grec. ad Christian. de incorpor. et de Deo, pag.* 203 et

et si subtile, que *Muschenbroeck* ne l'auroit pu discerner avec cinq cent millions de microscopes.

Voilà, mes chers amis, comme le monde est habité d'ames et d'esprits, bons ou mauvais, sans qu'il soit possible aux hommes, ni de les voir, ni de les entendre, ni de sentir leurs chocs, quoique le contraire arrive entre ces esprits. S'il se fait quelquefois des apparitions, ce n'est que par un assemblage subit de suffisante quantité d'atômes pour former un corps quelconque, dans lequel une ame ou un esprit se loge, apparoît, et agit en conséquence de sa mission.

Mon ange gardien, nommé *Jahel*, qui

---

seq.—TATIAN ASSYR. *orat. ad Græc. etc.* 145.—TERTULL. *de animâ, cap. XXIV.*—ID. *advers. prax. cap. VII.*—AUGUST. *in Tertull. lib. de Hæres.* — ID. *in eund. epist. CXLVII, de orig. animar.* — ORIGEN. *in sacr. scrip. comment.* HUET. *not. in ead, oper. tom.* 1, *quæst. V, de Deo, pag.* 29.—ID. *in prœm. ad lib. de princ.*—ID. *Joan. pag.* 215. —ID. *lib. II; quæst. I, art.* 5, *pag.* 28.—ID. *ibid. p.* 30.—ID. *quæst. V, de angel.*—ID. *quæst. I, de Deo, art.* 5.—LACTAN. *de opificio Dei ad demet. cap. XVIII, pag.* 653.—GREGOR. NAZ. *orat. XXXIV, pag.* 545.—ID. *orat. XI, pag.* 64.—AUGUST. *de civit. Dei, lib. II, cap. XXIII, tom. VII, pag.* 200.—ID. *de Gen. con. Manich. lib. I, chap. XI.*—ID. *ibid. lib. VI.*

s'étoit trouvé à son poste au moment que j'allois partir de ce monde, eut une dispute avec *Astaroth* sur la possession de mon ame. Celui-ci se fondoit sur certaines petites fredaines que j'avois faites dans ma vie, et particuliérement sur les *côtelettes*, la *poularde* et le *gigot* de *Senlis ;* mais *Jahel* lui ayant opposé l'absolution générale de *père Jean*, la décision de cette affaire devint si embrouillée, qu'il fallut en venir aux mains pour savoir à qui j'appartiendrois. Mon bon ange, qui étoit armé et encuirassé comme l'*archange Michel*, lorsqu'il se battit avec *Lucifer*, tira son sabre, et en porta un coup terrible sur *Astaroth ;* mais le malin l'esquiva, et appliqua un si furieux coup de griffes au milieu de la face de son adversaire, que je crus qu'il l'avoit aveuglé. *Jahel* ne perdit point courage, il porta un autre coup beaucoup plus terrible que le premier, et pourfendit le diable depuis l'occiput jusqu'à trois ou quatre doigts au-dessus du croupion. Alors la dispute fut décidée, et selon toutes les loix divines et humaines, j'appartins au plus fort.

Le différend étant terminé, *Jahel* me toucha et nous nous trouvâmes à l'instant sur le bord de l'*Euphrate*. Alors mon divin tutélaire m'ayant fait faire par sept fois le plongeon dans le fleuve, je redevins tel

que lorsque j'étois sur la terre ; c'est-à-dire qu'une masse de chair, parfaitement semblable à défunt mon corps, s'étant subitement formée, mon ame s'y fourra ; et voilà que je pouvois aller, venir, chanter, sauter, danser, en un mot faire toutes les fonctions que je faisois lorsque je vivois encore. *Jahel* me dit : mon cher pupille, vous voici en état de jouir de la gloire céleste. Ce corps dont vous serez revêtu jusqu'à la résurrection générale, où vous reprendrez l'ancien, est fait pour procurer à votre ame toutes les sensations délicieuses qui vous sont préparées ; et d'ici à ce temps-là, elle ne l'abandonnera point, à moins que, pour quelques raisons particulières, vous ne deviez retourner sur la terre.

Vous allez donc partir pour le paradis, continua *Jahel;* aucunes sensations fâcheuses ne pourront y affecter votre individu. La qualité d'élu vous met à l'abri de tous maux. Mais gardez-vous de tomber de cet état de perfection ; car les plus grands saints, qui sont actuellement dans le ciel, sont sujets à trois vices, qui sont l'orgueil, l'envie, la colère : le démon qui fait cela, vous tendra des embûches jusque dans le sein de la félicité suprême. La chûte de ce réprouvé, ainsi que de celle de ses compagnons, est un exemple terrible de la foi-

blesse, de l'aveuglement, de l'ingratitude des anges mêmes. Prenez donc garde de vous laisser séduire ; vous perdriez en un instant cette faculté inestimable de n'être sensible qu'au bonheur et au plaisir, une réprobation éternelle seroit peut-être la peine que vous encourriez.

Le paradis n'est point tel que les hommes le croient d'après *S. Paul*, c'est-à-dire, *ce que l'œil n'a jamais vu, ni ce que l'oreille n'a jamais entendu ;* il a été réservé à l'incomparable *jésuite Henriquez* (*n*), d'en donner une description exacte et complète dans son admirable livre de l'*occupation des saints dans le ciel*. Si vous avez lu ce livre, vous aurez vu que le paradis est un lieu de délices, un lieu de sensualité, duquel les bals les plus brillans, les fêtes les plus magnifiques, les repas les plus somptueux que les hommes aient inventés, n'approchent pas plus que la lumière du flambeau n'approche de celle du soleil. Mais je vous l'ai déjà dit ; l'ennemi du bonheur des saints ne profite que trop souvent de l'ivresse où les plaisirs les plongent, pour séduire ceux qui ne sont

(*n*) Voyez ci-après un échantillon de sa description du paradis.

et la cohésion de la terre n'est rien moins que l'effet de la puissance de la pesanteur des parties qui la composent. J'ajouterai en même temps que le docteur *Hallay* (*p*)

Sable mêlé d'argile.	5
Sable de mer, mêlé de coquillages.	4
Argile	102
Terre grasse	31, etc.

Ceux qui voudront en savoir davantage sur cet article, pourront consulter VAREN. *général. géog. liv. I, chap.* 8, *prop.* 7.—*La théorie naturelle de la terre de* WOODWARD *et de* STENON.—*Les mém. sur la structure intérieure de la terre*, *par mons.* BERTRANT, etc. etc.

(*p*) *Voy. la dissertation* de ce docteur sur ce sujet, et sur la théorie des variations de l'aiguille aimantée dans le *lexicon* d'HARRIS, au mot *variation*, et dans les *transactions philosophiques*, no. 148 *et* 195.— Quant à ce qui regarde les sentimens de plusieurs autres physiciens sur la nature et les propriétés de l'*aimant*, les curieux pourront consulter KIRCHER, *ars magnetica*.—CARTESII *opera philosoph. part.* 4, §. 133 *et seq.*—*Institut. philosoph. tom.* 3, *part.* 2, *cap.* 3. §. 3. — La physique de ROHAULT, part. 2. chap. 8.—La physique de LE CLERC, liv. 2, chap. 7.—La philosophie naturelle de JAC. ODE, tom. 2, chap. 3.—Les entretiens de physique du père REGNAUT, tom. 1, entret. 15, 16.—L'abrégé de LOWTHORPE, tome 2, pag. 610.—La doctrine de l'*aimant*, par WHISTON. — Abrégé d'EAMES et MARTIN, part. 2, chap. 4.—STARIE *phisiol. explorat.* 28, §. 12 *et seq.* — Diction. de CHAMBERS au mot *aimant*.—Transact. philosoph. no. 366, 371, 389, 390, 412, 413, 423, etc.— Le diction. encyclopédique, au mot *aimant*.—L

se trompe également, lorsqu'il prétend que les parties centrales de la terre sont occupées par un grand corps magnétique, puisque le centre de ce globe est l'enfer, comme vous le verrez par la suite de mon récit : au reste, ceux qui ne veulent pas me croire, peuvent y aller voir.

Je traversai les limbes avec la même vîtesse que j'avois franchi l'espace qui y conduit ; et en dépit de l'*impulsion* et de l'*attraction*, sur l'une ou l'autre desquelles l'on fonde la méchanique des *forces centrales*, cette vîtesse ne reçut aucune accélération par mon approche du centre du globe.

Lorsque j'eus traversé les limbes, je tombai sur une calotte pareille au cul d'une chaudière renversée. Elle me parut de métal ; car ma chûte lui fit rendre un *son* à peu près semblable à celui d'une poële, que l'on bat pour épouvanter les

---

mém. de l'académie des sciences.—RAWKSBÉE. —NOLLET, etc.

Et quant à ceux qui trouveront mauvais que j'aie chargé cette note d'une si grande quantité de renvois, je leur dirai, 1°. que tel est mon plaisir ; 2°. que comme l'*aimant* est le plus merveilleux de tous les minéraux, ceux qui sont environnés de livres, sans savoir ce qu'ils contiennent, ne seront peut-être point fâchés qu'on leur indique les sources où ils peuvent débarbouiller leur ignorance sur cet article.

la maîtresse par le bout du doigt. Enfin, lorsque l'expiation des péchés, commis par un membre, est finie, celle d'un autre membre criminel commence; ainsi du reste, jusqu'à expiation entière.

Vers le onzième siècle, c'est-à-dire, dans les premiers temps de l'établissement du purgatoire, et même dans les trois siècles suivans, les chrétiens avoient le cœur bon; ils employoient les trois quarts de leurs biens à faire prier pour les ames détenues dans ce lieu expiatoire. Les prêtres, les moines s'acquittoient de bonne foi de la besogne dont ils se chargeoient. On voit, par les archives de *céans*, que tel qui avoit été condamné à dix ans de souffrance, en étoit souvent quitte pour dix jours. Un chacun se ressentoit de la charité qui régnoit sur la terre. La plus abandonnée de toutes les ames recevoit alors plus de soulagement dans une heure, que la moins oubliée n'en reçoit aujourd'hui dans un mois. Outre les prières qui se faisoient en général, l'excédent de satisfactions particulières étoit réparti sur un chacun, et faisoit encore un objet considérable. Cet heureux temps n'est plus, mon cher *Diego!* la piété est ralentie; rien ne peut plus toucher les cœurs endurcis des vivans. Nous avons beau faire

de temps en temps quelques tournées sur la terre pour ranimer la charité envers nous ; peines inutiles.

Il est vrai que les personnes riches font faire des funérailles pompeuses à leurs parens décédés ; que l'on y brûle jusqu'à cinq cents livres de cire ; que l'on sonne sans discontinuer ; que trente, quarante et soixante prêtres sont quelquefois payés pour y assister. Mais comme tant de dépense ne doit son origine qu'à la vanité des vivans, le défunt, pour qui on la fait, n'en reçoit aucun soulagement.

Quand même Dieu ne seroit point offensé de tout cet appareil mondain, ne le seroit-il pas de la manière dont on l'y prie ? est-ce qu'on demande une grace au son des basses, des violons, des flûtes, des hautbois, des cors-de-chasse, et cent autres instrumens faits pour la jubilation ? Allez à une *messe* solennelle pour quelque riche défunt, après un prélude général de tous ces instrumens, vous entendrez tout-à-coup un châtré entonner les trois ou quatre premières syllabes de quelques mots grecs, qu'après beaucoup de patience et d'attention vous comprendrez être un *kyrie*, *eleison* ; puis un autre beugler, d'une voix de tonnerre, aussi *kyrie*, *eleison* ; puis quatre ou cinq autres

se joindre à ces animaux, et crier tous comme des enragés, l'un sur un ton, l'autre sur un autre, *kyrie*, *eleison*, *son*, *son*, *eleison*; puis enfin l'accompagnement de tous les instrumens susdits. Comparez alors ce vacarme épouvantable avec le charivari des sorciers du sabat, vous verrez qu'il n'y a point de différence.

Je veux cependant que dans le grand nombre il y ait quelques personnes véritablement humbles et pieuses, qui, au lieu d'employer leur argent à ces vaines cérémonies, l'envoient dans les couvens pour faire prier pour les trépassés. L'intention est louable; mais remplit-on l'engagement que l'on contracte en recevant la *pécune* (*r*) du bienfaiteur? Non, le couvent augmente son *ordinaire*, et se donne bien de garde d'ajouter un *oremus* au baragouin journalier. D'un autre côté, si un mourant, épouvanté de l'avenir, lègue à l'église tel bien ou telle somme pour chanter annuellement tant de *messes*, tant de *saluts* pour le repos de son ame, cela s'exécute aussi long-temps qu'il y a des parens qui y veillent: manque-t-il de surveillans, adieu les *obits*: les prêtres

(*r*) Passez le terme, c'est un Espagnol qui parle.

ne font plus que se divertir, et boire à la santé du fondateur.

Les *congrégations*, les *confréries*, la dévotion aux *rosaires*, aux *scapulaires*, aux *saints cordons*, aux *saintes ceintures*, aux *pardons*, aux *indulgences*, nous valoient quelque chose ; mais tout cela est tombé aujourd'hui. Les trois quarts de l'Europe sont, ou païens, ou turcs, ou juifs, ou hérétiques ; les François sont tous déistes ou jansénistes ; l'on dit les Italiens impies ; les Espagnols molinistres ou molinosistres : tellement que sans une partie de l'Allemagne ou de la Flandre, où il y a encore quelques catholiques de la *vieille roche*, sans les passe-ports pour le ciel, que les *jésuites* donnent de temps en temps, le purgatoire seroit trop petit pour contenir tous ceux qui y viennent.

Ah ! mon cher *Diego*, nous n'aurions pas besoin de tous ces suffrages, s'il plaisoit à notre saint père le pape d'ouvrir les portes de notre prison. Il en a le pouvoir (*s*) ; mais il a le cœur plus dur que

(*s*) *Christo data erat omnis potestas in cœlo et in terrâ : ergo summus pontifex, qui est ejus vicarius, habebit hanc potestatem.*
EXTRAVAG. COMM. lib. 1, de autorit. *et ibid.* C. unam sanctam, in glossa.

l'enclume de *Lopez* de *Séville* ; nos larmes, nos cris ne le touchent pas. Quelle action héroïque cependant que d'envoyer tout d'une traite en paradis soixante ou quatre-vingts millions de malheureux, qu'un feu terrible dévore ! Mais non, nous ne devons point nous attendre à ce bonheur ; *Rome*, cette *Rome* avare et cruelle, n'ouvre le ciel qu'à ceux qui paient (*t*) ; quand on n'a rien à donner, la serrure est rouillée.

Enfin, mon cher, voilà l'état présent du purgatoire. Malgré ce que je t'en ai dit, je suis encore bien heureux d'y être ; car si je fusse mort sur les terres de France, au lieu sur celles d'Espagne, j'étois damné à tous les diables ; les gens de ma profession sont, dans ce pays-là, excommuniés sans miséricorde ; et, comme tu sais, le salut dépend souvent du pays où l'on meurt. — *Dom Scabrillas* achevoit ces mots lorsque la *Vierge* arriva. Je ne pus voir la bonne dame, parce que le sol du purgatoire s'étant ouvert à l'instant, je continuai ma route d'une telle

(*t*) *Obtinet expulsâ probitate pecunia Romam:*
Nec Deus in totâ possidet ube locum.
MANTUAN., ad Falcon. tom. I.

vitesse, qu'en d'eux minutes je me trouvai en enfer, à une portée de carabine du palais de *Lucifer*.

Diego, ayant fini ce discours, prit un restaurant, et dormit un couple d'heures, et continua sa relation, ainsi qu'on va le voir dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XVII.

Suite de la relation du voyage de Diego *en l'autre monde.*

Le séjour ordinaire de *Lucifer* est un palais spacieux, agréable à la vue, mais d'une architecture un peu gothique. Les avenues de ce palais sont défendues par dix mille pièces de canon, de soixante-douze pouces de calibre. La grille de la seconde cour est gardée par trois cent quatre-vingt-cinq *Suisses*, commandés par *Guillaume Tell*, auquel l'empereur *Albert I* sert de tambour. Celle de la première cour est gardée par six cent quatre-vingt-quatorze diables de toutes sortes de figures, armés de griffes et de dents aiguës, vomissant du feu par la gueule, le nez, les oreilles, et par le trou du cul. La principale porte du palais est gardée par vingt mille *loups-garous*, rangés en double haie, et bien plus redoutables que celui que je rencontrai dans l'escalier de notre hôte le *Parisien ;* car lorsqu'ils sont en colère, ils se trémoussent d'une telle force, que dans un instant l'air qui les

environne se remplit d'étincelles qui, semblables aux bombes et aux grenades, fracassent, écrasent, brûlent et réduisent en poudre tout ce qu'elles rencontrent lorsqu'elles viennent à peter.

Lorsque je fus dans ce palais, un huissier de la chambre me fit entrer chez *Lucifer*. Ce monarque ne paroît pas si vieux qu'on le fait; il pourroit même passer pour joli, s'il n'avoit une verrue au bout du nez (*a*). Il étoit sur son trône, et environné

(*a*) Ce portrait se trouve bien différent de celui que l'on nous fait ordinairement de *Lucifer*; je crois qu'il n'y a que le seul *Diego* qui l'ait fait si beau. Les théologiens, les peintres et les poëtes semblent avoir enchéri les uns sur les autres dans leurs efforts à nous rendre ce prince de ténèbres hideux et épouvantable ; mais ils n'ont puisé les traits du portrait qu'ils en font que dans leur imagination échauffée. L'Espagnol dit : *ce prince ne paroît pas si vieux qu'on le fait ; il pourroit même passer pour joli s'il n'avoit une verrue au bout du nez*. Si la nature est simple, si la vérité est naïve et pure, c'est bien dans ces quatre mots qu'on les reconnoît l'une et l'autre, et non dans tout ce que l'on débite à ce sujet, notamment dans les vers suivans :

Ingentem vidi regem, ingentique sedentem
In solio, crines flammanti stemmate cinctum;
Pectus et os illi turgens, oculique micantes,
Alta supercilia, erectus, similisque minanti,
Vultus erat, latæ nares, duo cornua tuba.
Ipse niger totus; quando nigra corpora pravis

de toute sa cour : il étoit vêtu d'une simarre de ras de *S. Maur*, doublée de fer-blanc, et avec des paremens de faïence : il avoit sur la tête une couronne de buis, et tenoit à la main un sceptre de fer. Son trône fut autrefois d'or massif; mais depuis qu'il a perdu une somme considérable en jouant aux cartes, ce trône n'est plus que de bois de noyer, encore est-il tout vermoulu. Ce prince est d'un appétit extraordinaire, il mange lui seul autant que tous ses sujets ensemble.

Dœmonibus natura dedit turpesque figuras.
Deus tamen albus erat, sannæ albæ utrinque patentes.
Alæ humeris magnæ, quales vespertilionum,
Membrantiscontextæ amplis; pesamplusuterque,
Sed qualem fluvialis anas, qualemve sonorus
Anser habere solet; referebat cauda leonem.
Nudus erat, longis sed opertus corpora villis.
Multa illi astabat turba, innumerusque satelles.

PALINGEN. in sagitt. pag. 196.

« Je vis un monarque d'une taille prodigieuse,
» assis sur un trône immense, ayant le front ceint
» d'un bandeau de feu, ayant la poitrine gonflée,
» le visage bouffi, les yeux étincelans, les sourcils
» élevés, et l'air menaçant. Il avoit les narines
» extrèmement larges, et deux grandes cornes sur
» la tête. Il étoit noir comme un maure. Il avoit
» deux grandes ailes de chauve-souris attachées
» aux épaules, de larges pattes de canard, une
» queue de lion, et de longs poils depuis la tête
» jusqu'aux pieds, etc. »

Il lui faut annuellement plus de quinze cent mille aunes de boudin, et environ six millions de quintaux de poivre ; c'est ce qui fait que cette denrée est si chère en enfer. Il dort au moins cinq mois de l'année, le reste il ne fait que végéter. Il est extraordinairement simple et crédule : il n'y a point de jour qu'on ne lui fasse accroire que des vessies sont des lanternes ; et ceux qui ont intérêt qu'il demeure tel, lui disent que sa bêtise est débonnaireté. Mais ses officiers ne lui ressemblent pas ; ce sont bien les plus malins, les plus déterminés coquins qui aient jamais existé. Parmi ces officiers, je remarquai les diables *Moria*, *Misia*, *Sual*, *Jabes*, *Enac* et *Javan* :

Item, les diables *Rebla*, *Bezec*, *Borithon*, *Bala* et *Uriel* :

Item, les diables *Achaian*, *Chorræon*, *Easas* et *Béelzebuth* :

Item, les diables *Acaos*, *Cedon*, *Cis*, *Amer* et *Isboseth* :

Item, les diables *Aphron*, *Rammon*, *Ur* et *Ramessés* :

Item, les diables *Avon*, *Boanergon*, *Siba*, *Sichor* et *Lapidoth* :

Item, les diables *Cinoth* et *Astaroth*, qui fut pourfendu en disputant mon ame contre *Jahel*, et qui étoit déjà aussi par-

faitement guéri que s'il ne lui fût rien arrivé.

Je vis encore les diables *Sin*, *Achas*, *Alex*, *Asmodée* et *Béelphégor* :

Item, les diables *Rajan*, *Boohra*, *Palim*, *Urthos* et *Grevianan* :

Item, les diables *Saroth*, *Faithros*, *Molabi* et *Corbi*, qui se brûla les griffes en éclairant *S. Dominique* (*b*).

Comme depuis cette aventure ce *Cosbi* est demeuré manchot, et que par conséquent il n'est plus propre à grand'chose, il est chargé de montrer le palais aux étrangers, et de satisfaire à leurs questions sur l'état et le gouvernement de l'enfer.

(*b*) *S. Dominique* étoit un homme qui travailloit, qui lisoit, qui prioit sans cesse. Le diable, quoique jaloux des vertus éminentes du saint homme, le laissoit assez tranquille pendant le jour ; mais lorsque le soir étoit venu, il lui faisoit mille niches, et se plaisoit sur-tout à lui souffler sa chandelle. Le saint supportoit cela avec beaucoup de patience. Mais un jour qu'il étoit occupé à lire l'écriture sainte, *Cosbi*, dont je viens de parler, vint éteindre sa lumiere. *Dominique* s'impatienta, et dit au diable : puisque tu éteins ma chandelle pour ton plaisir, tu la tiendras présentement pour le mien, aussi long-temps que j'aurai fini ma lecture.—Le diable obéit, et la chandelle étant venue à sa fin, il fut obligé de la tenir encore, et de se laisser brûler les griffres plutôt que de la lâcher. *V. sa vie.*

Lorsque j'eus assez contemplé le seigneur *Lucifer*, et que j'eus parcouru les principaux appartemens de son palais, *Cosbi*, qui m'accompagnoit, m'en fit voir les environs. Le premier objet qui s'offrit à ma vue fut l'empereur *Ch*..., ramant des pois sous la direction d'un *bostangi-bacha*, Saxon d'origine, qui houssoit les épaules à sa majesté toutes les fois qu'elle ne travailloit point à son gré. Comme j'ai toujours respecté ce grand homme, je n'osai lui demander qui l'avoit réduit à une condition si basse et si méprisable ; mais je me doutai bien que ç'avoit été son ambition démesurée, et le zèle un peu trop apostolique qu'il avoit fait paroître dans la plupart de ses expéditions. Plus loin, je vis le pape *S*... *Q*... à l'affût sur un saule, et guettant un lièvre sur lequel il fondoit son souper et celui de quinze enfans qu'il avoit de la reine *Elisabeth*, sa femme. Ayant apperçu sa sainteté, je me jetai à genoux pour lui demander sa bénédiction ; mais le saint père me coucha en joue pour me donner un coup de fusil ; ce qui fit que je me relevai au plus vîte, et que je me sauvai à toutes jambes. Un peu plus loin, je vis... ah ! mes chers amis, lorsque je pense à ce que je vis, peu s'en faut que je ne

remeure de douleur et de tristesse. Je vis mon ancien maître l'éminentissime cardinal *Tongarini*, jusqu'à la ceinture dans un ruisseau bourbeux, ayant une chemise bleue, dont les manches étoient retroussées jusqu'aux épaules, une toque de laine crasseuse sur la tête, le visage aussi noir que celui d'un charbonnier, et mâchant du tabac comme un Ecossois ; je vis, dis-je, un si saint homme réduit à pêcher des écrevisses pour gagner sa vie. Je voulus embrasser mon doux maître, mais une puissance invisible m'empêcha d'en approcher. Je lui parlai, mais il étoit devenu si bègue, qu'il me fut impossible d'entendre ce qu'il me répondit. Je commençai à pleurer ; alors il se mit à beugler d'une force si terrible, qu'un troupeau de vaches qui passoient près de là, s'enfuirent et se précipitèrent dans un lac profond, où elles se noyèrent toutes, excepté un veau que le vacher retint par la queue.

Lorsque j'eus quitté son éminence je demandai à *Cosbi* pourquoi un prélat d'une si haute qualité, si sage, si vertueux, se trouvoit dans un état si pitoyable. C'est, répondit *Cosbi*, qu'il a fait comme ceux qui mangent leur pain blanc avant le bis. Il fait ici à peu près le même métier que *S. Pierre* faisoit sur la terre, tandis que

ce saint est aujourd'hui un grand seigneur dans le ciel. Il ne se trouveroit cependant point réduit si bas, s'il eût pu se comporter comme un honnête damné; car lorsqu'il arriva dans ce pays-ci, on le fit maître d'école à la réquisition de la *signora Livia Potaccianni*, qui a grand crédit à la cour: mais indépendamment de sa crasse ignorance, qui lui auroit fait perdre son emploi un jour ou l'autre, au bout de trois semaines il avoit *tongarinisé* les trois quarts de ses écoliers; ce qui fit qu'on le chassa, et que *Lucifer* jura par sa barbe que de sa vie aucun office de ce genre-là ne seroit donné aux prélats italiens. — *Cosbi* parloit encore, lorsque nous nous trouvâmes près d'une tour d'une hauteur prodigieuse, au pied de laquelle il y avoit un diable tout disloqué qui demandoit la charité (c).

(c) C'étoit apparemment le diable qui servit autrefois de roue à la charrette de *S. Bernard*, et dont voici l'histoire.

S. Bernard étant un jour en route sur une charrette, et non en carrosse comme les abbés d'aujourd'hui, un diable s'avisa d'en casser la roue, et de faire culbuter le saint homme. Mais celui-ci, irrité de l'audace, ordonna à Satan de plier son corps en forme circulaire, de se mettre à la place de cette roue, et de l'aider ainsi à le conduire au lieu de sa destination. Comme cette aventure arriva le long d'un chemin inégal et raboteux, le

Etant monté sur cette tour, je découvris à l'entour de moi un port de mer admirable, un pays immense, aussi fertile, aussi planté, aussi peuplé que les vallées de Tempé (*d*); un pays tel que le seroient les terres de la domination du pape, s'il avoit le malheur d'être huguenot; un pays enfin tel que seroit la *F*..., si tous les maltôtiers étoient pendus. *Cosbi* remarquant mon étonnement sur tout ce que voyois, me dit : monsieur l'*Elu*, l'enfer n'est rien moins qu'un gouffre de feu et de flammes dévorantes, ainsi qu'on vous l'a fait accroire au pays d'où vous venez. L'on n'y est point couché sur des matelas d'airain hérissés de pointes de fer brûlant; l'on n'y est point régalé de plomb fondu, ni de

---

diable eut tellement le corps fracassé, qu'il n'en guérira de sa vie.

Ouvrez la *medula vitæ* S. Bernardi, *edit. Antuerp. an.* 1653, *in-quarto*, vous y verrez les autorités respectables dont on y appuie la vérité de cet événement, et l'estampe édifiante où l'on remarque *S. Bernard* courant au grand trot dans sa charrette, le diable y servant de roue.

(*d*) Les vallées de *Tempé* en *Thessalie*, qui se trouvent entre le mont *Ossa* et l'*Olympe*, arrosées par le fleuve *Penée*, ont toujours passé, dans l'opinion des anciens, pour les lieux les plus délicieux de la *Grèce*.

soufre et de bitume enflammés ; l'on n'y est point étourdi des hurlemens épouvantables des damnés et des bêtes féroces, ni des continuels miaulemens des chats ; l'on n'y est point plongé dans des cuves remplies de serpens, de couleuvres, de vipères et de crapauds ; il n'y a point de ver qui ronge le cœur, la foie, la rate à personne ; l'on n'est point plongé dans des chaudières d'huile bouillante ou de poix fondue ; l'on n'y marche point sur des charbons ardens, et l'on n'y reçoit point de clystère d'eau-forte ; mais l'on y souffre des maux terribles de tout autre genre.

Nous autres diables sommes tourmentés d'une passion plus insupportable que le feu le plus dévorant ; c'est la jalousie inexprimable du bonheur de toutes les créatures, comme celui des saints, qui n'ont autre chose à faire qu'à se divertir en paradis ; de celui des hommes, qui, étant encore sur la terre, ont la liberté de parvenir à la même félicité ; enfin, de celui de tous les animaux, qui, s'ils n'ont rien à espérer après leur vie, n'ont aussi rien à craindre. Indépendamment de cette jalousie, le chagrin cuisant que nous ressentons lorsque les peines que nous sommes données pour attirer quelqu'un dans notre nasse sont vaines ; les coups, les blessures, les *estropia-*

des (*e*) que nous attrapons de temps en temps sont encore autant de surcroît à nos maux. — A propos d'*estropiades*, dis-je à *Cosbi*, d'où vient que vòtre confrère *Astaroth*, qui a été pourfendu par *Jahel*, est parfaitement guéri, et que vous êtes demeuré manchot ? — C'est, répondit *Cosbi*, que lorsque nous nous battons avec les anges, qui sont toujours armés de pied en cap, le combat étant inégal, il n'est pas juste que nous soyons estropiés de nos blessures : mais lorsque nous avons à faire aux hommes, que nous pouvons attaquer désarmés, il est très-raisonnable que nous demeurions invalides à jamais, soit qu'ils trouvent le moyen de nous estropier par force ou par adresse. Ah ! mon cher *Elu*, si j'avois tordu le cou à *S. Dominique* la première fois que l'envie m'en prit, je ne serois point dans l'état où vous me voyez : mais j'ai toujours été trop bon, et ma bonté est la cause qu'ainsi que bien d'autres que j'ai eus entre mes pattes, il est là-haut dans le fond du paradis, où il se moque de moi avec juste raison. Voilà pour ce qui nous regarde.

(*e*) Ce mot peut être usité en enfer, mais il ne l'est point dans ce monde-ci.

Quant aux damnnés, continua *Cosbi*, vous saurez qu'il y a ici autant de royaumes, de provinces, de villes et de sortes de climats qu'il s'en trouve sur la terre. Chacun de ces royaumes, chacune de ces provinces ou de ces villes sont destinés à recevoir les damnés qui viennent de l'endroit de la terre qui leur correspond. Mais comme chaque damné, en conservant les mêmes mœurs, les mêmes inclinations qu'il avoit pendant sa vie, est contraint de subir pendant toute une éternité précisément le contreire de ce qui a causé sa damnation, qu'il pense sans cesse au monde qu'il regrette, au paradis qu'il a perdu, et qu'il est privé de la consolation que les diables ont d'aller de temps en temps tenter quelque saint en paradis, ou posséder quelque religieuse sur la terre, le sort de ces créatures est, en quelque sorte, plus malheureux que le nôtre. Par exemple, ces femelles sensibles et délicates, si sujettes aux évanouissemens, aux syncopes, aux vapeurs, tombent réguliérement du haut mal toutes les fois que quelque sujet désagréable affecte leurs sens ou leur petite cervelle; et au lieu d'une scène ridicule qu'elles donnoient autrefois, elles deviennent ici l'objet d'un spectacle aussi sale que dégoûtant.

Cette quantité prodigieuse de femmes tendres et douillettes sont condamnées à s'asseoir six heures par jour, le cul nu sur un roc de glace, en butte à la furie du vent du nord, des grêles et des giboulées, ou aux rayons d'un soleil aussi ardent que celui du *Gingiro* (*f*).

Ces mères inhumaines et marâtres sont obligées d'aimer, d'élever, de veiller, de bercer, d'allaiter leurs enfans, au risque d'avoir le teint aussi ridé qu'une vieille vessie, et les t.... faits comme la besace de *frère Lubin* de *Truxillo.*

Ces grands seigneurs, ces faiseurs de lit à part, sont contraints de coucher avec madame, de faire eux-mêmes leurs enfans, et de faire aussi bon ménage que *Garot* et sa femme.

Ces prélats orgueilleux, ignorans ou fanatiques, sont obligés de catéchiser eux-mêmes leurs ouailles, de les prêcher d'exemple, de jeûner au moins huit jours de carême, de savoir lire un peu le latin, d'être aussi tolérans qu'un Hollandois, et aussi humbles que *S. Alexis.*

Ces sang-sues publiques, ces maltôtiers impitoyables sont condamnés à être aussi

---

(*f*) Royaume de la *Caffrerie*, sous la ligne.

pauvres que *Guillot* de *Blengy*, à faire chaque semaine trois corvées sur les grands chemins, à ne manger que de la *castagne* et de la *rabiolle* (g), et à être mis au pilori tous les dimanches.

Ces abbés poupins et débauchés, ces fléaux de la virginité sont condamnés à un satiriasis éternel, à coucher entre deux pucelles, et avoir autant de continence que *S. Adelme*.

Ces magistrats freluquets, ces animaux..

Cosbi alloit continuer, mais une odeur de soufre se répandit tout-à-coup autour de nous; la lumière fit place en un instant à des ténèbres épaisses; un vent furieux se fit entendre; les cris des damnés, les hurlemens des animaux remplirent les airs; la mer s'émut et mugit d'une force épouvantable; alors un coup de foudre qui ébranla la voûte des enfers, me précipita aux antipodes.

Ayant percé la croûte de la terre précisément entre les jambes de *Xanty-you-fiou-chiou*, empereur du Japon, à présent régnant, je gagnai les nues et l'éther; et le premier spectacle que j'observai dans ma course rapide, fut cet astre resplendissant,

---

(g) Des châtaignes et des raves.

qui, spectateur tranquille du mouvement inégal des planètes qui l'environnent, ainsi que de leurs révolutions respectives, dispense avec largesse la chaleur et la lumière à ces globes errans, qui, gravitant les uns vers les autres, gravitent tous ensemble vers le père du jour, lequel gravite à son tour vers eux tous. — Ici chacun de nous se mit à rire de l'enthousiasme avec lequel l'*Espagnol* racontoit cette aventure singulière; mais il ne prit point garde si nous riions ou si nous pleurions, et continua ainsi sa relation.

Je questionnai le soleil sur sa grandeur, sa densité relative, sur le degré de lumière et de chaleur qu'il contenoit; il satisfit à toutes ces questions. Je m'informai de quelle matière il étoit composé; il me répondit qu'il me le diroit une autre fois; je lui demandai s'il étoit mâle ou femelle; il se mit à rire, et je passai outre.

En avançant vers cette région admirable, émaillée d'une quantité prodigieuse d'étoiles fixes qui nagent dans un vuide immense, je rencontrai un million de ces corps surprenans, composés de bitume et d'asphalte, avec des queues de petrolœum (*h*),

---

(*h*) *Diego* parle, selon toute apparence, des comètes, ou de ces substances solides, compac-

occupés

occupés à décrire autour du soleil des orbes plus ou moins excentriques, et dans des périodes plus ou moins longues. A mesure que j'avançois, je vis des soleils sans nombre, entassés les uns sur les autres, environnés de leurs planètes, de leurs comètes, de leurs lunes, et le tout dans la même analogie, dans le même ordre, dans la même proportion, dans le même nombre que le premier système solaire que j'avois rencontré.

Jusque-là je n'avois parcouru que le *vacuum plenum ;* j'entrai enfin dans le *vacuum perfectum*, que je traversai sans rien voir, puisqu'il ne contient rien, et j'arrivai au faubourg du paradis.

Ce faubourg est habité par des ames qui n'ont fait ni assez de mal pour être damnées, ni assez de bien pour être sauvées, c'est-à-dire, que leurs mérites et leurs démérites se contre-balancent. Ces ames

---

tes, fixes et durables, qui se meuvent autour du soleil, brillent par la lumière de ses rayons qu'elles réfléchissent, et qui, venant à en approcher, s'échauffent si prodigieusement, que la matiere onctueuse qu'elles exhalent s'enflamme, et forme, ou une queue, ou des rayons semblables à des cheveux : d'où viennent les noms de *comète ensiforme*, *de comète barbue*, de *comète chevelue*, etc.

occupent donc l'endroit que je viens de dire, et tiennent toutes auberge. C'est chez elles que l'on prend son logement en attendant que l'on puisse entrer dans le paradis, lequel ne s'ouvre que trois fois la semaine, le lundi, le mercredi et le vendredi. Comme le jour que j'arrivai étoit un jeudi, je dus prendre gîte. Etant entré dans une de ces auberges, l'hôtesse me regarda fixement, et me sauta au cou, en faisant des exclamations si extraordinaires, qu'elle mit tout le voisinage en alarmes. Cette femme étoit ma mère. Elle avoit été de son vivant la sacristine des *carmélites de Bilbao*. Elle me conta que mon père étoit le sous-gardien des *RR. PP. cordeliers*, à la porte desquels l'on m'avoit trouvé deux jours après ma naissance. Elle ajouta que j'avois trois frères et quatre sœurs, dont deux vivoient encore, quatre étoient en enfer et un en paradis.

Il est inutile de me demander quelle fut ma joie de voir, pour la première fois, celle qui m'avoit donné le jour, et si je fus fêté, régalé pendant le court espace de temps que j'avois à demeurer chez elle. Tout ce que j'ai à dire, c'est que le lendemain étant arrivé, la porte du paradis s'ouvrit à l'heure ordinaire; je pris congé de ma mère, et je partis pour la gloire éternelle.

Ah ! mon cher maître ; ah ! mes chers compagnons, où trouverai-je des termes suffisans pour vous exprimer ce que j'ai vu dans ce séjour de délices ? L'esprit du père *Henao* de *Salamanque*, la rhétorique de *Caramuel* d'*Orviedo*, et la langue de sainte *Colette* d'*Avilès*, réunis dans la personne d'*Hurtado* de *Penaflour*, suffiroient à peine pour faire une esquisse des merveilles que le paradis contient.

J'entrai d'abord dans une rue prodigieusement large, bordée de palais et de jardins si magnifiques, que lorsque je les examinai de près, je ne doutai nullement que l'art et le goût les plus parfaits n'eussent concouru à l'envi pour former ces lieux délicieux.

L'on ne remarque dans l'architecture extérieure de ces palais, ni cette stérilité, ni cette richesse indiscrète que l'on voit dans les bâtimens construits de la main des hommes, non plus que ces décorations ridicules, produites par l'imagination bizarre des architectes modernes. L'ordonnance générale, l'élégance des proportions, leur harmonie forment un tout qui vous saisit de respect et d'admiration. L'intérieur de ces palais n'est pas moins bien entendu que le dehors. L'on y voit point cet assemblage confus d'ornemens capri-

cieux, et d'attributs placés sans choix; chaque objet correspond à l'usage de la pièce dont il fait partie, et ces pièces sont distribuées de façon que l'on ne peut rien désirer de plus, tant pour la commodité que pour la satisfaction particulière de ceux auxquels elles sont destinées.

Les jardins sont dignes de ces demeures charmantes. Si on les considère tout d'un coup, la perspective la plus riante, la plus agréable, la plus majestueuse, se présente à la vue. Si on les considère en détail, l'on voit, d'un côté, les pierres et les métaux les plus précieux employés, par la main des anges, à former des figures si parfaites, que la plus belle nature n'en approche point plus que la carcasse d'*Esope* ne ressemble à la *Vénus* de *Médicis* : d'un autre côté, ce sont des rampes, des boulingrins, des terrasses, dont le gazon est un duvet charmant, ou du velours de toutes couleurs : d'un autre côté, ce sont des canaux, des cascades, des jets-d'eau, des fontaines d'eau claire, de lait, de miel, d'hydromel et de ratafia : d'un autre, ce sont des palissades, des berceaux, des charmilles en pastillages, des arbres, des arbrisseaux, dont le corps est d'or pur, les branches d'argent, les feuilles de crystal, et les fruits des perles, des diamans, des

saphirs, des rubis, des émeraudes aussi mangeables, et mille fois plus délicieux que les ananas et les topinambours; enfin, tout ce que le génie, l'art, le goût, la magnificence peuvent réunir de plus sublime, de mieux entendu, de plus somptueux, se trouve rassemblé en ces lieux, avec autant de sagesse que de profusion.

Si les yeux procurent à l'ame un plaisir infini par un spectacle si charmant, les autres sens ne lui en procurent pas moins par les sensations qui leur sont propres. L'air semble être rempli des odeurs de toutes les toilettes de *Paris*, et de tous les parfums de l'*Asie*. Les chiens y aboient en musique; les bœufs y beuglent en faux-bourdon; tous les oiseaux, jusqu'aux coqs-d'Inde et aux autruches, y chantent le plus mélodieusement du monde; ainsi du reste, comme vous l'apprendrez par la suite.

Jusque-là je n'avois encore vu personne; mais je ne tardai guère à revoir *Jahel*. Lorqu'il fut arrivé, il me mena dans une de ces maisons que j'avois vues à mon arrivée, et dans laquelle je ne fus pas peu surpris de voir les différentes actions de ma vie, représentées sur des tapisseries autant au-dessus de celles des *Gobelins*, que la nature est au-dessus de l'art.

Jahel me dit que cette maison étoit le lieu qui étoit destiné de toute éternité pour ma résidence; que tout ce que j'y pourrois souhaiter me seroit accordé ; qu'à cet effet je n'aurois qu'à tirer le cordon d'une sonnette qui pendoit à côte de moi, et qui m'accompagneroit par-tout où j'irois.

Comme j'avois soif, je tirai ce cordon; à l'instant un carrillon mélodieux se fit entendre, et quatre anges habillés en femmes, ayant les cheveux en tresse et du linge d'une finesse extrême, parurent avec différentes sortes de rafraîchissemens. Lorsque j'eus vuidé un gobelet de vermeil rempli d'un orgeat exquis, et mangé quelques dragées *à la célestine*, les quatre anges me tondirent, me lavèrent depuis la tête jusqu'aux pieds, me parfumèrent, me revêtirent d'une robe de lin, blanche comme la neige, me ceignirent d'une ceinture de tissu d'or, me mirent un bonnet aussi pointu que celui du *roi* de *Siam*, et m'armèrent d'un sabre aussi tranchant que celui de *Mahomet II*.

Cette cérémonie étant achevée, *Jahel* me dit : mon cher pupille, voilà les quatre domestiques qui seront désormais à vos ordres. La robe dont vous êtes revêtu est la *robe* d'*élection*. Il n'y a que les personnes qui ont passé leur vie dans quelque

ordre monastique qui soient habillées ici comme elles l'étoient sur la terre. La raison de cette distinction est que les séculiers, tels que vous, n'ont porté que des habits profanes, et que les religieux ont porté un uniforme sacré qui fut agréable aux yeux de Dieu et dont il veut qu'ils soient éternellement revêtus.

Lorsque *Jahel* eut achevé son discours, il me mena dans une assemblée où il y avoit plus de quatre mille saints qui se réjouissoient. L'on voyoit d'un côté des bains d'eau rose, où un grand nombre d'élus de tous sexe nageoit pêle-mêle comme des harengs (*i*). D'un autre côté l'on voyoit des femmes qui chantoient, des homme qui jouoient à colin-maillard, des enfans qui fouettoient leur toupie. Plus loin c'étoient des chanoines qui dormoient, des curés qui buvoient, et des

---

(*i*) Le père Henriquez, *jésuite*, dit, dans son livre de l'*occupation des saints dans le ciel*, qu'il y aura un souverain plaisir à baiser et embrasser les corps des bienheureux; qu'on se baignera à la vue des autres; qu'il y aura pour cela des bains très agréables, où l'on nagera comme des poissons; que les saints chanteront aussi agréablement que les calandres et les rossignols; que les anges s'habilleront en femmes, et qu'ils paroîtront aux saints avec des habits de dames, avec les cheveux frisés, des jupes à vertugadins, et du linge le plus riche,

religieuses qui jouoient au trictrac avec des moines. Mais quelle diversité, grand Dieu! dans les accoutremens de ces derniers! Il y en avoit de tondus, de chevelus, de chauves, de pelés, de barbus, de rasés, de chaussés, de pieds nus, de culottés et de culs nus; il y en avoit avec des coqueluchons, des capuchons longs, courts, larges, étroits, ronds, carrés, piramydaux, pointus, cylindriques, blancs, noirs, bruns, tannés ou gris, ainsi qu'avec des robes, des tuniques, des manteaux plissés, unis, de drap, de serge, de ratine, de bure ou de molleton: l'on en voyoit avec des bas, des bottes, des souliers, des socques, des sandales, des pantoufles ou des savattes; l'on en remarquoit avec des cordes de fil, des écharpes de laine, des cordons de soie, des lisières de coton ou d'écorce d'arbre; d'autres avec des ceintures de peau, des tresses de cuir, des boucles de bois, des boutons de cuivre, des agraffes de fer et

---

que les hommes et les femmes se réjouiront avec des mascarades, des festins et des ballets; que les femmes chanteront plus agréablement que les hommes, afin que le plaisir soit plus grand; qu'elles ressusciteront avec des cheveux plus longs, et qu'elles se pareront avec des rubans et des coëffures, comme on fait dans le monde. *Voyez le premier vol. de la morale pratique, p. 274*, etc.

des bilboquets de corne...... Je n'aurois jamais fait, mes chers amis, si je voulois faire une énumération complète des accoutremens de cette classe de bienheureux.

Le divertissement étant fini, l'on chanta le *miserere* en trois parties pour le repos de l'ame du pape *Léon X*, que l'on tâche de tirer de l'enfer, pour faire cesser le scandale qu'il y cause par ses querelles continuelles avec *Luther* et *Jean Huss*. Après cet acte de piété, il se fit des parties de quatre, de six, de quinze, de vingt personnes et davantage, pour aller souper ensemble.

Comme j'étois un nouveau venu, et que l'on ne se pique point trop de politesse en ce pays-là, je serois vraisemblablement demeuré seul, si *Jahel* ne m'eût introduit dans une compagnie de vieux saints qui se disposoient à aller souper chez *S. Christophe*, qui régaloit ce jour-là.

Lorsque nous fûmes arrivés chez le saint, *Jahel* me dit : mon cher *Diego*, en attendant l'heure de se mettre à table, je veux vous faire voir l'arsenal du paradis, où l'on conserve par vénération les principales choses qui ont servi à la gloire des saints, et à la propagation de la religion sur la terre.

Le premier objet qui s'offrit à ma vue en entrant dans cet arsenal, fut la machine avec laquelle les anges transportèrent la maison de la *Vierge* de la *Judée* à *Lorette*.

Puis le cabriolet dans lequel *Ste. Marguerite* venoit rendre visite à *Jeanne d'Arc* (*k*).

Le métier sur lequel on fit l'*oriflamme*.

La ruche qui fournit la cire pour la sainte chandelle *d'Arras*.

Le moulin qui a fait le papier sur lequel *S. Pierre* écrivit au roi *Pepin* (*l*).

L'anneau que Jésus-Christ donna à *Ste. Catherine*, lorsqu'il l'épousa (*m*).

Le mouton qui fournit la laine du scapulaire que la *Vierge* donna aux *carmes* (*n*).

La béquille avec laquelle *Ste. Agnès* chassoit la goutte (*o*).

L'âne que *S. Germain* ressuscita (*p*).

Le corbeau qui nourrit pendant dix ans *S. Paul*, hermite (*q*).

Le pigeon qui apporta la communion à *S. Elme* (*r*).

(*k*) MEZERAI, *abrégé chron.*
(*l*) Ibid.
(*m*) *Vie de Ste. Cath.*
(*n*) *Vinea carmeli*, *art. de S. Simon. Stock.*
(*o*) VALER *sanct. fœminarum.*
(*p*) *Vie de S. Germain, évêq. d'Auxerre.*
(*q*) S. HIERONYM. *in vitâ S. Paul. Erem.*
(*r*) BLEDA, *traité de la confrérie du saint-sacrement.*

L'oie qui servit de guide aux *croisés de Hongrie* (*s*).

Les canards de *S. Nicolas*, qui adoroient le bon Dieu (*t*).

La mule qui prouva le mystère de la transsubstantiation (*u*).

L'agneau de *Ste. Colette*, qui s'agenouilloit à la messe (*x*).

Les six mois pendant lesquels *S. Macaire* fit pénitence pour avoir tué une puce (*y*).

Le soufflet que *S. Hilarion* donna à *Satan* dans le désert (*z*).

La révérence que la *Vierge* fit à *S. Bernard* (*a*).

(*s*) Les croisés de Hongrie s'étant égarés de leur route, s'abandonnèrent à la conduite d'une oie que le ciel leur envoya. *V. leur hist.*

(*t*) D'ARGENTRÉ, *hist. de Bretagne, liv.* 1, *p.* 63.

(*u*) SURIUS, *ad.* 4 *décemb. item.* NAVARINI, *in agno euth. n°.* 803.

(*x*) Idem, *ad sextum martii.*

(*y*) *Vie de S. Macaire, le jeune.*

(*z*) LEZANA, *annal. tome* 2.

(*a*) *S. Bernard* avoit beaucoup de dévotion à la Vierge, et ne récitoit jamais le *salve, regina*, qu'il ne fît trois génuflexions à ces mots, *ô clemens! ô pia! ô dulcis Virgo Maria!* Un jour qu'il étoit à réciter cette *antienne*, lorsqu'il vint à l'*ô clemens*, s'il fit sa première génuflexion; et l'image de la Vierge, devant laquelle il étoit, lui fit une profonde révérence, en lui disant : *salve*,

La corde avec laquelle *Ste. Marie de Tours* attacha le diable (*b*).

La chaudière dans laquelle on fit bouillir *Ste. Vénérande* sans pouvoir la faire cuire (*c*).

L'araignée qui sortit par la cuisse de *S. François* d'*Ariano* (*d*).

Puis enfin la biche de *S. Anogène* (*e*) ; les hirondelles de *S. Regalat* (*f*) ; le renard de *S. Boniface* (*g*) ; les moineaux de *S. Vincent* (*g*) ; les poules de *S. Ide* (*i*) ; l'aigle de *S. Guislain* (*k*) ; le cochon de *S. Antoine* (*l*) ; le diable de *S. Martin* (*m*)..

Bernarde. Le saint continuant dit, *ó pia !* et fléchit derechef ; la Vierge réitéra le salut, et répéta, *salve, Bernarde*. Alors l'homme de Dieu dit, *ó dulcis Virgo Maria !* fléchissant pour la troisième fois ; la Vierge, qui ne vouloit point être en retour de politesse envers son serviteur, tripla le *salve, Bernarde*. *Medul. vit. S. Bernard. idem.* CHRYSOST-HENRIQ. *in fasciculo SS. ord. S. Bernard.*

(*b*) VALER. *sanctum fœminar. minorit. lib.* 4, *cap.* 17.

(*c*) *Ste. Vénérande* fut mise toute vive dans une chaudière, où les païens tâchèrent par tous moyens de la faire cuire ; mais ils n'en purent venir à bout ; elle en sortit aussi saine que *Sidrach*, *Misach* et *Abdenago* sortirent de la fournaise. PETRUS de NATAL. *episc. Equil.*

(*d*) Le frère *François* d'*Ariano* avala un jour une araignée en communiant : quelque tems après, l'animal sortit par la cuisse du frère *François*. BARL. *Pis. lib. conform.*

(*e*) (*f*) (*g*) (*h*) (*i*) (*k*) (*l*) (*m*) — L'on peut

Ma foi, j'en aurois bien vu d'autres, si la cloche n'eût sonné pour le souper.

Lorsque nous fûmes de retour l'on servit. *Ste. Claire* et *Ste. Thérèse* prirent le haut bout; *Jahel* et moi fûmes placés à côté de ces deux *saintes*; *S. François* et le *frère Massé*, son compagnon, se placèrent ensuite; puis *S. Polycrone* le porte-faix (*n*); *S. Jean* le manchot (*o*); *S. Cyrille* le hargneux (*p*); *S. Dominique* l'encui-

---

voir dans le martyrologe romain, dans les vies des *saints*, tant générales que particulières, ce qui regarde les *saints* et les animaux dont il est question dans ces différentes notes, ainsi que la raison pourquoi ces *saints* et ces animaux sont toujours représentés ensemble dans les églises, soit dans les chapelles particulières, soit au maître-autel, où ils sont placés à côté du saint-sacrement, pour l'édification de peuple.

(*n*) *S. Polycrone* ne prioit point Dieu qu'il n'eût une grosse racine de chêne sur ses épaules. *V. sa vie.*

(*o*) Le calife *Hiocham* ayant fait couper une main à *S. Jean Damascène*, cette main fut miraculeusement remise à sa place la nuit suivante. *Voyez la vie des saints*, *et* MORERI, *au mot Jean Damasc.* Mais si l'on en veut croire *Fulbert de Bredenbach*, le *saint* en demeura un peu estropié.

(*p*) Le glorieux *S. Cyrille*, patriarche d'*Alexandrie*, avoit la bile un peu aisée à émouvoir. Le saint homme querella toute sa vie, et mérita, à bon droit, le titre de patriarche des intolérans, et de persécuteur d'hérétiques. *Voyez ce qu'en*

rassé (*q*); *S. Baradat* le rabougri (*r*); *S. Adhelme* l'intrépide (*s*); *Ste. Dorothée* l'éveillée (*t*); *Ambroise Paré*, *Ponce-Pilate*, *Rabelais* et *S. Christophe*.

Ce repas, quoiqu'on me le dit être un des plus simples que l'on fît en paradis, étoit bien le plus splendide, le plus magnifique que j'aie vu de ma vie, même chez M. de la *Grapillardière* le fermier-général, que j'ai servi pendant dix-huit mois.

Indépendamment de toutes les viandes

---

dit S. Isidor de Peluse, son contemporain. S. ISIDORI, oper. edit. Paris. 1638, in-fol.

(*q*) Ce *S. Dominique* étoit un hermite du onzième siecle; il vivoit sur l'*Apennin*, où il récitoit chaque jour deux ou trois pseautiers, en se donnant quinze mille coups de discipline, ce qui avoit fait de sa peau une espèce de croûte sur laquelle il mettoit une cuirasse de fer pour emplâtre. *V. sa vie.*

(*r*) *S. Baradat* se tenoit d'une posture gênante dans une cage de fer si étroite, que son corps et ses membres se retirèrent d'une telle façon, qu'il ressembloit plutôt à un pigeon à la crapaudine, qu'à une figure humaine. *V. sa vie.*

(*s*) L'inimitable *S. Adhelme* comptoit tellement sur ses forces, que lorsqu'il sentoit que le démon de la concupiscence le chatouilloit, il alloit se coucher au milieu de deux jeunes filles, où il défioit le diable de lui faire seulement remuer le bout du doigt. *V. sa vie*, et *le diction. de* BAYLE, *à la table*, *au mot* Adhelme.

(*t*) Cette sainte-là eût été bonne pour veiller les malades, car elle ne dormoit jamais. *V. sa vie.*

célestes dont je ne puis vous dire le nom, il me sembla que quelque pourvoyeur ailé avoit parcouru les quatre parties du monde pour rassembler cette variété infinie de mets, tant en viandes qu'en gibiers, qu'en poissons, dont notre table fut couverte, et qui furent tous servis dans de grands plats d'or garnis de pierres précieuses. L'entre-mets et le dessert ne furent pas moins somptueux que les deux premiers services : les pâtés, les tourtes, les crêmes, les pâtes de toute espèce, les fruits en tous genres, tant crus, secs, que confits ou différemment préparés, les vins, les liqueurs, les fondans, les cordiaux, les excitatifs, les stomachiques et les digestifs les plus exquis furent répandus avec profusion ; enfin, tout ce que la nature peut produire de plus excellent, de plus délicat, de plus délectable ; tout ce que l'art de la cuisine peut exécuter de plus appétissant, de plus succulent et de plus délicieux fut réuni, selon moi, pour former ce repas admirable ; où, si quelqu'un trouve de la superfluité, c'est qu'il ignore que les saints ont meilleur appétit que les hommes.

Le palais n'étoit point le seul organe du plaisir : les yeux, le nez, les oreilles, et généralement toutes les parties de notre

corps se disputoient à l'envi la gloire de procurer le plus de délectation à chacun de nos individus. La plus belle voix du monde, accompagnée de huit cors-de-chasse, quinze trompettes et seize tambours, nous chanta les prouesses de *S. Georges*, la conversion de *S. Bruno*, et le danger que le *Lazare* courut sur la Méditerranée, en venant de la *Terre-sainte* à *Marseille*.

Mais rien ne me fit plus de plaisir qu'un moutardier de la grandeur d'un œuf d'autruche, ou environ. Le pied de ce moutardier étoit de rubis, et la coupe étoit le crâne d'un de ces mille *Philistins* que *Samson* tua avec une mâchoire d'âne. Cette coupe étoit enrichie de bas-reliefs admirables.... si admirables, que je ne crois pas qu'il en existe de pareils dans le ciel entier. La composition, la disposition, la correction, le goût, l'élégance, le caractère, la variété, l'expression, la délicatesse, le fini, portés au plus haut point, sembloient être réunis pour former ce chef-d'œuvre accompli. On voyoit d'un côté les passages de la *mer Rouge* et du *Jourdain* par les *Israélites*, ainsi que celui de la *Manche* par le roi *Jacques*, lorsqu'il se sauva en *France* : d'un autre, c'étoient la chûte des murs de *Jéricho* au bruit des cornets-à-bouquins des prêtres de l'ancienne loi, et la démo-

ction du temple de *Charenton*; puis le repos du soleil pendant la défaite d'*Adonibesec* et de ses confrères, et la même complaisance de cet astre pour *Charles-Quint* (u), lorsqu'il battit les potestans à *Mulberg*; enfin, le séjour de *Jonas* dans la baleine, l'enlèvement d'*Habacuc*, et quelques autres sujets d'histoire, mais plus simples, et qui n'excitèrent point tant mon admiration que la représentation au naturel, non-seulement de tous les *Israélites* qui se sauvèrent d'*Egypte*, mais encore celle de toute l'armée de *Pharaon*, depuis le chef jusqu'au moindre fifre; ainsi des autres jusque et y compris les trois cents renards qui mirent le feu aux plaines de *Tamnata*, et dont j'avois oublié de vous parler.

Pour le coup *père Jean* ne put plus s'empêcher de rire de toute ses forces. Oserois-je demander, dit *Diego*, pourquoi le vénérable *père Jean* rit? — Je ris de ton moutardier, répondit celui-ci. — Et moi je n'en ris pas, répartit l'*Espagnol*.

(u) *Sandoval*, évêque de *Pampelune*, et historiographe de *Philippe III*, rapporte ce prodige comme témoin occulaire, ainsi que plusieurs auteurs contemporains.

CHAPITRE XVIII.

*Suite du Voyage de l'*Espagnol *en l'autre monde.*

DIEGO avoit assez parlé pour prendre un nouveau restaurant; aussi prit-il celui qu'on lui avoit préparé pendant son dernier discours; ensuite il dormit un peu, puis il continua ainsi :

Lorsque la voix qui nous avoit chanté les *haut* faits du *patriarche* d'*Angleterre*, la conversion du père *S. Bruno*, et le voyage du *Lazare*, eut fini, l'on renvoya les instrumens. Alors *S. Polycrone* entama une conversation sur la qualité du bois de Brésil. Cette matière fut généralement discutée avec beaucoup d'intelligence et de sagacité, et *S. Baradat* ne m'y parut pas le moins entendu. Lorsque cette conversation fut finie, il lui en succéda de particulières, c'est-à-dire, que chacun des convives se mit à parler avec son voisin. *S. François* et le *frère Massé* s'entretinrent des chaleurs de la canicule; *S. Dominique* et *S. Jean* le manchot parlèrent des cuirasses; *S. Cyrille* et *Ste. Dorothée*, de

l'abréviation des procédures. *S. Adhelme* et *Ponce-Pilate* discoururent de la levée des impôts ; *Ambroise Paré* se mit à lire ; *S. Polycrone* se mit à dormir ; *S. Christophe* dormoit déjà, et *Rabelais* parla tout seul.

Quant aux deux *saintes*, leur entretien roula sur leur vie passée, sur les vertus imminentes qui leur avoient ouvert le ciel. Comme *Jahel* étoit sorti pour affaire, j'eus le loisir et la facilité d'entendre ce que ces saintes femmes dirent. Et voici le précis.

Il faut avouer, ma chère sœur, (c'est *Ste. Thérèse* qui parle) que notre réputation sur la terre, et le bonheur dont nous jouissons ici, valent bien les peines que nous nous sommes données pour acquérir l'un et l'autre.

Il y a un temps infini que je brûle d'envie de vous conter l'histoire de ma vie. Je vais vous faire d'autant plus volontiers cette confidence, qu'après *Ste. Ursule*, vous êtes la femme du paradis pour laquelle j'ai le plus d'estime et d'attachement : je ne sais pas même si, avec le temps, vous ne l'emporterez point sur votre rivale, tant je me sens d'inclination à vous aimer.

Avila, dans la *vieille Castille*, m'a vu

naître (*a*). Je suis la cadette des trois filles de *dom Alphonse Sanchès de Cépède*, et de donna *Béatrix* d'*Ahumade*, tous deux récommandables par leur piété, et, soit dit sans vanité, par une noblesse égale à celles de *Charles-Quint*.

Le goût de ma nation pour le merveilleux porte mes chers compatriotes à ne lire que des histoires qui flattent ce même goût. L'héroïsme, la chevalerie, les enchantemens, les prodiges, les miracles, sont les seuls faits qui les touchent; et comme les *romans* et les *vies des saints* sont remplis de faits de cette nature, ce sont les seuls livres qu'ils lisent ordinairement; et ce furent aussi ceux que *Sanchès de Cépède* lisoit ou donnoit à lire à ses enfans, pour leur former l'esprit et le cœur.

Je n'avois que neuf ans lorsque je commençai à prendre goût pour la lecture de la *légende*. Les *romans* ne me touchoient point encore; les aventures qu'ils contenoient y étoient mêlées de certaines matières trop abstraites pour un enfant de mon âge; mes sœurs, plus âgées et par conséquent plus intelligentes, en savoient

(*a*) Voyez la vie de *Ste. Thérèse* par divers auteurs, nommément les œuvres de cette *sainte* par *Arnaud d'Andilly*, et le *martyrologe romain*.

faire leur profit. Pour moi je m'en tins à la vie des *saints*, et je trouvai tant de satisfaction à cette lecture, que par la suite j'en fis une des principales occupations de ma vie.

Née avec un cœur tendre et sensible, avec l'imagination vive, avec cette inquiétude d'esprit qui affecte particuliérement les personnes sujettes aux grandes passions de l'ame, je ne pouvois entendre, sans être pénétrée de crainte et de trouble, les pénitences affreuses que plusieurs *saints anachorètes* avoient faites pour éviter l'enfer, duquel on me faisoit de temps en temps des peintures effroyables : je ne pouvois lire l'histoire des tourmens terribles que les *martyrs* avoient soufferts pour la gloire de Dieu, sans avoir un désir ardent de mourir de même pour un objet si beau.

Occupée sans cesse de ces sortes de choses, j'en perdois le boire et le manger ; je ne dormois plus, je ne faisois que rêver, et mes rêves achevoient de peindre à mon esprit échauffé ce que la lecture et les propos que j'entendois n'avoient que crayonné.

Tantôt je me trouvois sur le mont *Liban*, sur le mont *Oreb*, ou sur le mont *Sinai*; tantôt c'étoit dans les vastes déserts de la haute *Egypte* et de *l'Arabie*; et par-

embrasser une pauvreté volontaire, renoncer au travail, aux emplois, et par conséquent à tous les devoirs de la société, tant générale que particulière; courir avertir les infidèles qu'ils se défissent de la religion de leurs ancêtres, sous peine d'être pris par le diable; les convertir malgré eux, ou du moins se faire égorger pour couronner l'œuvre.

A l'aide des réflexions que je faisois sur ces choses et leurs conséquences, je conçus une telle frayeur pour l'enfer, que je courois quelquefois comme éperdue par la maison de mon père, en poussant des hurlemens épouvantables (*b*).

Je n'avois pas encore dix ans que je formai le dessein de prêcher l'évangile aux *Maures*. J'irai parmi ces infidèles, disois-je en moi-même, je leur reprocherai leur aveuglement; je leur exposerai les vérités de notre sainte religion; je les exhorterai par mes sermons, par mes prières, par mes larmes à se faire chrétiens; et si mon zèle, au lieu de les toucher, les irrite, je mourrai, et j'éviterai, par les tourmens de cette vie, ceux qui m'attendent dans l'autre.

Je communiquai cette sainte résolution

(*b*) Ubi sup.

à un frère que j'avois, sur l'esprit duquel la légende avoit fait les mêmes impressions que sur le mien : ce frère approuva tout ce que je lui proposai, et nous partîmes *incognito* pour aller convertir les *Maures*, ou mourir pour la foi (c).

L'esprit préoccupé de la gloire que nous allions acquérir par la conversion de ces infidèles, ou par la mort glorieuse qui nous attendoit, nous marchions l'un et l'autre d'une ardeur extrême, quand tout à-coup, ô ma chére sœur, quel revers ! Satan suscita un certain parent qui se trouva sur notre route, qui nous reconnut, qui nous arrêta, qui nous ramena chez notre père, où l'on trouva à propos de nous faire évaporer par les fesses les trois quarts du zèle qui, à ce qu'on prétendoit, nous avoit fait tourner la tête (d).

Voyant que nous ne pouvions devenir apôtres ni martyrs, nous résolûmes d'être hermites. Le jardin de la maison fut notre désert ; les grottes que nous construisîmes furent les cavernes où nous passions la plus grande partie de notre temps, soit à la prière ou à la lecture, soit au recueillement où à la contemplation (e).

(c) Ubi sup.
(d) Ibid.
(e) Ibid.

Je continuai ce genre de vie pendant un peu plus de deux ans. Au bout de ce temps-là mon inquiétude naturelle augmenta ; certain trouble inconnu affectoit par intervalle toutes les facultés de mon ame, et ce trouble ne cessoit que pour laisser un vide affreux dans mon esprit, que le fruit de mon éducation et de mes lectures avoit rempli jusqu'alors ; certain genre de mélancolie engourdit le reste de ma vivacité ; ma solitude me plaisoit plus que jamais ; mais ce n'étoit plus pour y faire ces lectures, ces réflexions, ces méditations qui traçoient dans mon cerveau un tableau régulier, dont l'ordonnance et la symmétrie m'occupoient pendant le sommeil. Au contraire mes rêves si fréquens ne me représentoient plus que des objets monstrueux, informes et confus qui me tourmentoient, et qui tiroient sans doute leur origine de mon imagination agitée d'une part, et de certaines dispositions physiques de l'autre.

J'étois dans cet état indéfinissable, lorsque je perdis ma mère. Certaines bienséances me produisirent alors dans le monde : mais les charmes de la société, l'enjouement de mes compagnes, les amusemens de mon âge, la nouveauté, la variété des objets dont j'étois environnée, ne pu-

rentirer mon ame de sa léthargie : la seule présence d'un jeune homme d'environ seize ans, nommé *dom Pèdre de Busillos*, apportoit, sans que je susse comment, quelque adoucissement à mes maux, et me causoit une émotion que je n'avois point encore éprouvée ; mais son absence me replongeoit dans mon premier état.

Un jour que le hasard me fit rencontrer seule avec *dom Pèdre*, il m'envisagea d'un air si tendre, ses yeux avoient quelque chose de si vif, de si pénétrant, que je m'évanouis à leur aspect. Comme il n'y avoit personne à portée de l'appartement où nous étions, *dom Pèdre* prit tous les soins possibles pour me secourir ; il y réussit ; j'ouvris les yeux ; je me trouvai dans ses bras, le visage contre le sien, tout baigné de larmes. — Charmante *Thérèse*, me dit-il, que vous ai-je fait pour que ma compagnie, ma seule vue puissent être la cause de l'état funeste où je vous vois ! Hélas ! je ne sais, lui répondis-je, votre présence.... vos yeux...... je ne puis m'expliquer. — Seroit-il possible, reprit *dom Pèdre* avec transport, que mes yeux eussent fait sur votre cœur la millième partie de l'impression que les vôtres ont fait sur le mien ! — Vous devez en juger par l'effet, lui dis-je. — Si cela est, s'écria *dom Pèdre*,

la campagne ; mes sœurs allèrent faire quelques visites ; je demeurai seule, et *dom Pèdre* accourut me trouver. Grand Dieu, qu'il étoit beau !... Anges du ciel ! qui m'êtes apparus tant de fois dans ma vie, n'en soyez point jaloux ; mon amant étoit mille fois plus brillant et plus aimable que vous.

La solitude, le silence qui régnoit autour de mon appartement, la liberté dont je jouissois, enhardirent *dom Pèdre* : il voulut m'embrasser, je le repoussai ; je voulus fuir, il m'arrêta ; je redoublai mes efforts, il redoubla les siens ; je voulus me fâcher, mais la nature trahit mon courage ; je me pâmai et je tombai sur un sopha, sans mouvement et sans connoissance. J'ignore les autres préludes de ma défaite ; je ne recouvrai le sentiment que pour voir le triomphe de mon vainqueur.

J'appris alors, ma chère sœur, que le trouble qui m'avoit si fort agitée depuis quelque temps, avoit son remède, ainsi que le reste des maux qui affligent l'humanité. L'enjouement, la gaieté et toutes les graces de mon âge succédèrent à cette humeur inquiète et mélancolique, qui me faisoit employer mes plus beaux jours dans la contemplation de la vie des *anachorètes* et des *martyrs* ; et à chercher les moyens

de les imiter. Si j'avois désormais à demeurer dans les déserts, m'écriois-je quelquefois, ce seroit avec mon amant : si j'avois à mourir ce seroit pour lui et non plus pour l'évangile.

Je vécus deux ans dans le sein d'une félicité digne d'être enviée. L'amour le plus tendre, l'estime la plus parfaite, une confiance entière et réciproque des plaisirs toujours vifs, toujours nouveaux, que nous nous procurions à l'aide des certains momens que nous savions nous ménager à propos, nous rendoient les deux plus heureux mortels de la terre : mais ce bonheur ne dura guère ; la petite vérole enleva mon amant en six jours de maladie.

Cet affreux événement anéantit toutes les facultés de mon ame ; je tombai à la renverse lorsque je l'appris, et je fus plus de deux jours dans une léthargie si profonde, que l'on désespéra de ma vie. Au bout de ce temps-là je pris quelque nourriture ; ma santé revint peu-à peu ; mais aussi-tôt que mon esprit eût la force de se représenter la perte que j'avois faite, je poussai des cris perçans en appellant mon amant, et je versai tant de larmes, que l'on craignit derechef pour ma vie.

Une douleur si extraordinaire confirma mon père dans le soupçon que certaines

familiarités entre *dom Pèdre* et moi lui avoient causé ; il profita du désordre de ma raison, il employa la douceur et les menaces ; il m'arracha un secret qui n'eût dû être su que du ciel et de moi.

Je ne m'apperçus de ma foiblesse que lorsque je me vis enfermée dans un couvent d'*Augustines*, sous la garde de quatre vieilles *béates*, qui me martyrisoient par leurs importunités, par leurs prédications éternelles. Ayant demeuré un an et demi dans cette espèce de prison, je crus fléchir mon père ; mais il demeura inexorable ; et le monde me fut interdit pour jamais. Je tentai alors de rendre mon état plus supportable, en le rendant en quelque façon volontaire ; j'entrai dans un monastère de *carmélites*, où je fis profession.

Je perdis insensiblement le souvenir du siècle, mais je ne pus si facilement oublier *dom Pèdre* ; quelque effort que je fisse pour être toute à Dieu, je demeurois à mon amant ; mes prières, mes cris s'adressoient au premier, et mes soupirs à celui-ci : les préjugés, mon devoir remplissoient mon âme de trouble, de crainte et d'amertume, et n'ébranloient pas mon amour. Le sommeil, qui auroit dû apporter quelque trève à mes maux, étoit l'état que je craignois le plus : mon imagination libre

me transportoit alors dans les bras de cet amant chéri; ses regards, ses discours, ses caresses donnoient l'essor à ma flamme; la nature aidoit au prestige, et en faisoit une espèce de réalité : mais si je m'éveillois dans ces momens de délices, c'étoit pour tomber dans un abyme de scrupules et d'horreur, où le souvenir d'une illusion passagère me paroissoit un crime affreux.

Je vécus dix-huit ans (*f*) en proie à cette guerre intérieure et cruelle : mais lorsque j'eus atteint un certain âge, je sentis ma tranquillité renaître et croître en proportion de la diminution de mon tempérament; le devoir l'emporta sur ma passion; je donnai à Dieu, sans contrainte, un cœur qu'un mortel lui avoit disputé si long-temps.

Je ne sentis point si-tôt le calme dans mon intérieur, que je m'abandonnai toute entière à la contemplation. Cet exercice m'éleva insensiblement à un point de perfection, à un amour de Dieu si grand, que mon ame se trouva épurée de toute affection terrestre, et affranchie du joug

(*f*) *Variis tentationibus et ariditatibus vexata, nullo refecta pabulo cœlestium consolationum per annos duodevigenti.* Vinea Carmel. *pag.* 556.

hypostatique (*m*). Ah ! ma chère sœur, c'est là que l'époux se fait sentir à l'ame par des *touches divines*, par des *goûts*, des *illaps*, par des *suavités ineffables* (*n*) : c'est-là que l'ame n'est plus soi, ni en soi, ni par soi (*o*) : mais elle existe en Dieu, elle vit par Dieu, elle est, si je l'ose dire, semblable à Dieu.

Lorsque je fus parvenue à cet état sublime de perfection, où rien de tout ce qui existe sur la terre ne devoit plus me toucher, je daignai jeter un regard sur l'ordre des *carmes* et celui des *carmélites*, et j'y vis un relâchement, une tiédeur et des désordres si considérables, que je résolus de les réformer l'un et l'autre : enfin, malgré les obstacles, les persécutions et la prison où l'on m'enferma, secondée de la grace d'en-haut, du zèle de l'infatigable *S. Jean de la Croix*, je vins à bout d'introduire ma réforme dans seize monastères de filles, et de voir, avant ma mort, quatorze couvens de *carmes déchaussés*.

(*m*) (*n*) (*o*) *Les mêmes auteurs*, *ainsi* que les *œuvres* des plus fameux *mystiques*, dans lesquels l'on apprendra tout ce que l'on désirera savoir sur la *mysticité*, et la propre signification des termes dont *Diego* se sert ici d'après *Ste. Thérèse*, et que j'avoue ne pas entendre.

Fin du Tome second.

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans le Tome II.

Fin de la Table des Chapitres.

